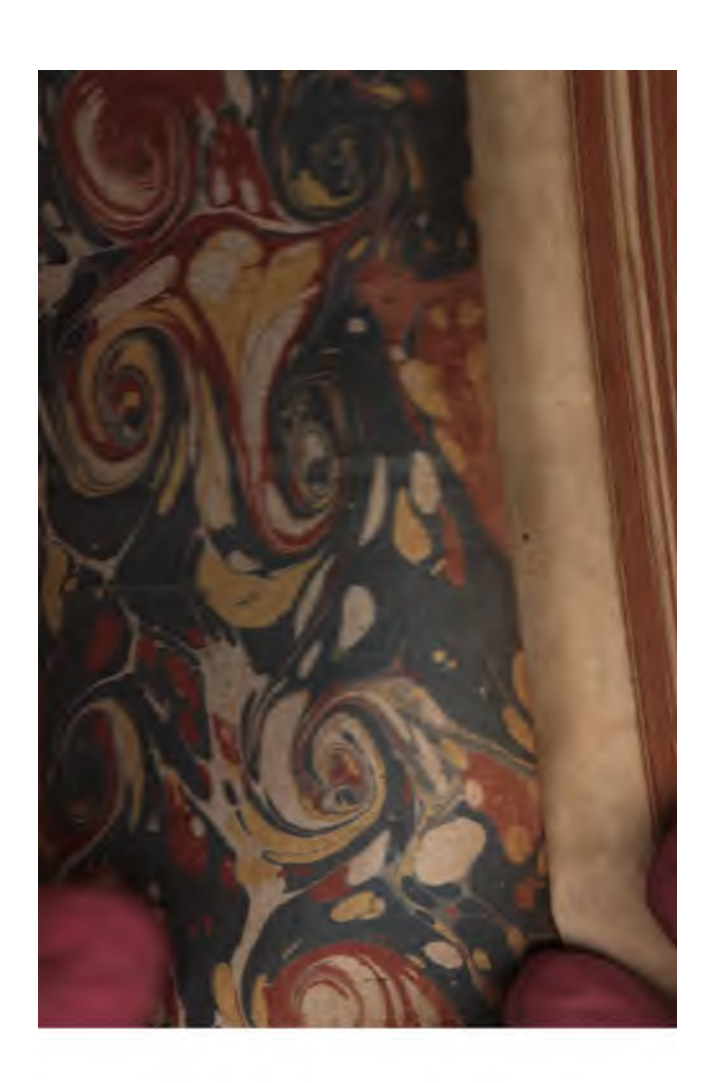
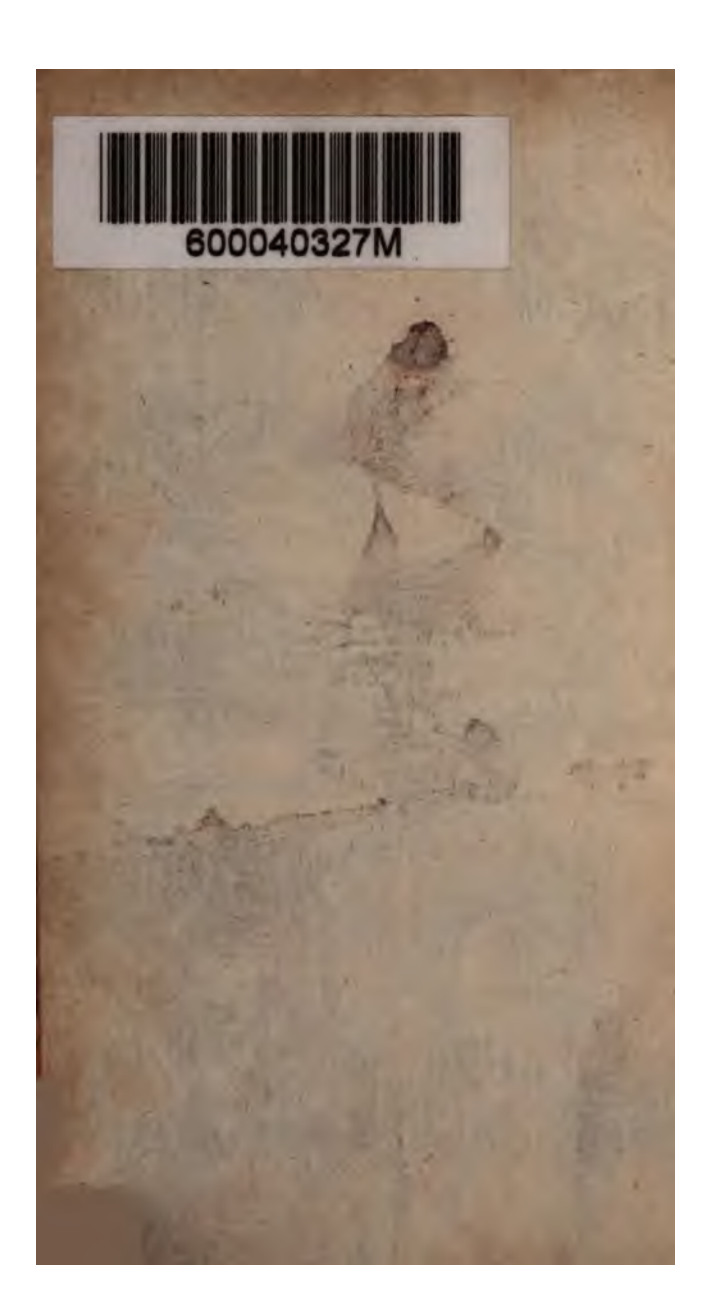







600040327M




600040327M

HISTOIRE
DE LA
DECOUVERTE
ET DE LA
CONQUETE
DU
PEROU.

Traduite de l'Espagnol

D'AUGUSTIN DE ZARATE,

Par S. D. C.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

MDCCXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



HISTOIRE DE LA CONQUETE DU PEROU.

HISTOIRE
DE LA
DECOUVERTE
ET DE LA
CONQUETE
DU
PEROU.

Traduite de l'Eſpagnol

D'AUGUSTIN DE ZARATE;

Par S. D. C.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

MDCCXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

A PARIS,

Chez GUILLAUME CAVELIER, Grand'Salle du Palais, à l'Ecu de France.

HENRY CHARPENTIER, Grand'Salle du Palais, au bon Charpentier.

MICHEL GUIGNARD, & CLAUDE ROBUSTEL, rue S. Jacques, à l'image S. Jean.

HILAIRE FOUCAULT, rue S. Jacques, dans la vieille Poste.

MICHEL DAVID, Quay des Augustins, à la Providence.

CHARLES OSMONT, rue S. Jacques, à l'Ecu de France.

MICHEL CLOUZIER, Quay de Conty, à la Charité.

JEAN-GEOFFROY NYON, Quay de Conty, au Nom de Jesus.

PIERRE RIBOU, Quay des Augustins, à l'Image S. Louis.

MICHEL-ESTIENNE DAVID, Quay des Augustins, au Prophete Royal.





PREFACE DU TRADUCTEUR.

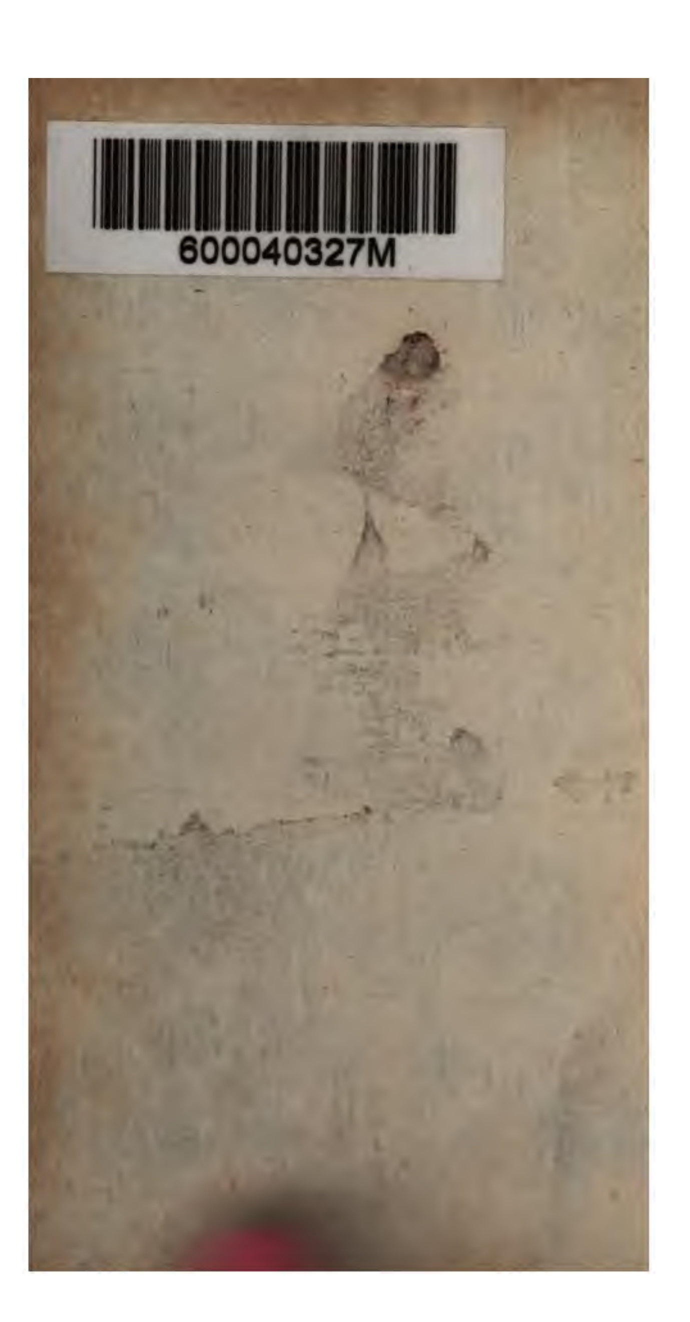


ENTRE plusieurs découvertes dans les Arts & dans les Sciences qu'on a fait depuis quelques centaines d'années, il y en a trois fort remarquables, qui ont produit de très-grands effets dans le monde, bons & avantageux à quelques égards : mais aussi souvent mauvais & préjudiciables à la societé humaine par la mauvaise disposition des hommes, qui fait qu'ils abusent de tout. Il n'est pas difficile de comprendre qu'on veut parler de l'invention de la poudre à canon vers la fin du quatorziéme siécle, de l'impression vers le milieu du quinziéme, & de la découverte du nouveau Monde au commencement du seiziéme.

mille francs par an, comme parle son Historien Philippe de Commines, qui remarque : (a) *Que Charles VII. prédecesseur de Loüis, n'avoit jamais tiré que dix-huit cens mille francs, & qu'ainsi par cette exaction, plus que doublée, chacun estimoit le Royaume bien attenué, tant des grands, que des moyens & que des petits ; parce qu'ils avoient porté & souffert vingt ans ou plus de grandes & horribles tailles, qui ne furent jamais si grandes à trois millions de francs près.* Ce sont les termes de cet Auteur. Aujourd'hui dans les mêmes lieux, où cela paroissoit si prodigieux alors, il ne feroit pas la dixiéme ou la vingtiéme partie de ce qui s'y leve, puisqu'on n'y parle que par cinquantaine, & même par centaine de millions. A la verité, il ne faut pas attribuer un si grand changement tout entier à la découverte du Perou ; il y a plusieurs autres causes qui concourent, & dont ce n'est pas ici le lieu de parler. Mais il faut pourtant avoüer, que si ces précieux métaux, l'or & l'argent, n'avoient pas été apportez en quantité de ce nouveau Monde dans nôtre Europe, on n'y compteroit pas par de si grosses

(a) *Liv. 5. Chap. 18.*




600040327M

general de cette Cavalerie. On auroit pû traduire *Maestre de Campo*, par Lieutenant general, à quoi il semble qu'il ne répond pas mal : mais comme dans le tems que notre Auteur écrivoit, le nom de Mestre de Camp se donnoit aux Officiers d'Infanterie qu'on nomme aujourd'hui Colonels, tout de même qu'aux Officiers de Cavalerie, & cela en France comme en Espagne, on a mieux aimé retenir le nom de Mestre de Camp general, comme il est dans l'Espagnol, que de mettre à la place celui de Lieutenant general. A l'égard des monnoyes, on en a usé à peu près de la même maniere : on a retenu en quelques endroits le nom Espagnol de *Pesos*, parce qu'on s'en sert aussi quelquefois en François comme en d'autres Langues de l'Europe : en d'autres lieux on l'a rendu par le mot d'Ecu, quand il s'agissoit de monnoye d'argent, & par celui d'Ecu d'or ou de Ducat, quand il étoit question de monnoye d'or. Pour les autres, on les a aussi rendus par des noms François de monnoyes connues & les plus approchans qu'on a eu de la même valeur des monnoyes Espagnoles. On a fait la même chose pour les poids & les mesures.

Il faut encore remarquer qu'on a traduit *Lagartos*, Lesards ou grands Lesards ; mais on y a ajouté le nom de Crocodiles dans les lieux où il étoit parlé des animaux qu'on nomme de ce dernier nom dans notre Langue, & on n'a retenu le nom de Lesards, que pour faire connoître que les Espagnols regardent ces monstres comme des especes de Lesards, sans doute à cause de quelque ressemblance dans leur figure, bien qu'on n'ignore pas qu'en notre Langue on ne se serve du nom de Lesard, que pour designer des animaux beaucoup plus petits.

On n'entreprend point de décider ici d'où est venu le nom de Peru ou Perou que les Espagnols ont donné à ce grand pays de l'Amerique Meridionale, on se contentera seulement de dire, que quelques-uns croyent qu'il est venu du nom d'une riviere, que les gens du pays nommoient Beru, & que les autres disent que les Espagnols au commencement qu'ils y aborderent, demandans à un homme, quel étoit le nom du pays, cet homme crut qu'ils lui demandoient son nom de lui, & qu'il leur dit, qu'il se nommoit Peru, ce qu'ils prirent pour le nom du pays qu'ils demandoient, &


600040327M

Il faut encore remarquer qu'on a traduit *Lagartos*, Lesards ou grands Lesards ; mais on y a ajouté le nom de Crocodiles dans les lieux où il étoit parlé des animaux qu'on nomme de ce dernier nom dans notre Langue, & on n'a retenu le nom de Lesards, que pour faire connoître que les Espagnols regardent ces monstres comme des especes de Lesards, sans doute à cause de quelque ressemblance dans leur figure, bien qu'on n'ignore pas qu'en notre Langue on ne se serve du nom de Lesard, que pour designer des animaux beaucoup plus petits.

On n'entreprend point de décider ici d'où est venu le nom de Peru ou Perou que les Espagnols ont donné à ce grand pays de l'Amerique Meridionale, on se contentera seulement de dire, que quelques-uns croyent qu'il est venu du nom d'une riviere, que les gens du pays nommoient Beru, & que les autres disent que les Espagnols au commencement qu'ils y aborderent, demandans à un homme, quel étoit le nom du pays, cet homme crut qu'ils lui demandoient son nom de lui, & qu'il leur dit, qu'il se nommoit Peru, ce qu'ils prirent pour le nom du pays qu'ils demandoient, &

en Espagne, sans s'être enrichi au Perou, où il avoit eu assez de moyens de le faire, & où il avoit executé de si grandes choses, & qu'il en remporta le même chapeau qu'il y avoit porté, n'ayant rien changé dans sa maniere d'agir modeste, & emportant d'ailleurs pour son Maître de trés-grosses sommes d'argent.



AVIS DE L'AUTEUR ESPAGNOL.

COMME j'exerçois la Charge de Secretaire du Conseil Royal de Castille, où je faisois ma residence depuis quinze ans, le Roy & ceux de son Conseil des Indes, m'ordonnerent vers la fin de l'année 1543. d'aller au Perou, pour exercer dans ces Provinces & celle de Terre ferme la Charge de Tresorier general, tant pour le payement des Officiers de Sa Majesté que pour la recette de ses droits & de ses revenus en ce pays-là. Je m'embarquai sur la Flote qui portoit Blasco Nugnez Vela pourvû de la Charge de Viceroy du Perou. Aussi-tôt que nous fûmes arrivez dans ce nouveau Monde, j'y vis tant de mouvemens, de brouilleries & de nouveautez, que cela me fit naître la pensée d'en conserver la memoire à la posterité. J'écrivis donc ce qui se passoit : mais quelque tems aprés, faisant reflexion


600040327M

tems. Je me suis attaché particulierement à la verité qui est l'ame de l'Histoire, & j'ai écrit avec toute l'exactitude possible, sans artifice & sans déguisement, tant pour les choses naturelles que pour les évenemens, ce que j'ai vû moi-même : & à l'égard de ce qui s'est passé en mon absence, ce que j'en ai pû apprendre de personnes dignes de foi & non passionnées. Ce n'étoit pas une petite difficulté d'en trouver qui fussent telles dans un pays, où il y en avoit peu qui ne fussent attachées au parti de Pizarre ou à celui d'Almagro, à peu près comme on l'étoit autrefois à Rome au parti de Cesar ou à celui de Pompée, ou peu de tems auparavant à celui de Sylla ou de Marius. En effet, on auroit eu peine à trouver quelqu'un au Perou qui n'eût été bien ou mal traité par l'un de ces deux Chefs, ou par ceux de leur parti.

Comme dans toutes les Histoires on peut distinguer trois choses : premierement, les desseins & les intentions : secondement, les actions : & enfin, les évenemens ; j'ose m'assurer qu'il n'y aura personne qui ne convienne avec moi sur les deux derniers articles, où j'ai pris tous les soins possibles pour ne me point trouver ; à l'égard du premier, si on

HISTOIRE
DE LA
DECOUVERTE
ET DE LA
CONQUETE
DU
PEROU.

Traduite de l'Espagnol

D'AUGUSTIN DE ZARATE;

Par S. D. C.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

MDCCXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

marqué ce qui pouvoit ſervir à les diſculper. Au contraire, ceux dont les actions meritent des loüanges, trouveront qu'on ne s'y eſt pas aſſez étendu, à moins qu'on n'en compoſe de gros Volumes. Ainſi, un Auteur aura toujours à plaider, ou contre ceux qu'il blâme, qui ſe plaindront qu'il en a trop dit, ou contre ceux qu'il louë, qui trouveront qu'il n'en a pas aſſez dit. Horace conſeille à tous Ecrivains de garder leurs Ouvrages neuf ans avant que de les donner au Public : mais peut-être que les Hiſtoriens ne feroient pas mal de multiplier ce tems, & d'attendre à peu près la révolution d'un ſiécle avant que de produire les leurs, afin que les deſcendans des coupables euſſent quelque couleur pour nier qu'ils en fuſſent deſcendus, & que la poſterité des honnêtes gens fût en quelque ſorte contente des loüanges moderées qu'on donne à leurs ancêtres. Ces réflexions m'avoient fait prendre la réſolution de ne point donner encore cet Ouvrage au Public, juſqu'à ce que dans le Voyage que le Roy fit en Angleterre, quelques perſonnes à qui j'avois donné mes Cahiers, les lui montrerent. Ce Prince ſe les fit lire pour ſe délaſſer des ennuis de la Navigation, & cet Ouvrage

eut le bonheur de divertir Sa Majesté, qui l'honora de son approbation, & qui l'adopta en quelque sorte, en m'ordonnant de le faire imprimer; ce que j'ai fait d'autant plus volontiers, que ce commandement doit suffire pour mettre mon Livre à couvert de tous les murmures des Censeurs.



ECLAIRCISSEMENT

De la difficulté que quelques-uns font comment les premiers qui ont peuplé le Perou, ont pû y passer.

ON forme de grands doutes & de grandes difficultez sur les premiers Peuples, qui depuis long-tems habitent dans les Provinces du Perou, & on demande comment ils ont pû y passer, ce pays étant, comme il est, separé par une si vaste étendue de mer, de ceux où les premiers hommes du monde ont habité. Il me semble qu'on peut suffisamment répondre à cette difficulté, par une Histoire que Platon touche dans son Timée ou son Dialogue de la Nature, & qu'il récite plus amplement dans le Dialogue suivant, intitulé Atlantique. Là il rapporte » que » les Egyptiens disoient, à l'honneur » des Atheniens, qu'ils avoient eu part » à la défaite de certains Rois qui étoient » venus par mer avec une nombreuse » armée, d'une grande Isle nommée » Atlantique, qui commençoit depuis » les Colomnes d'Hercules; que cette » Isle

elle étoit plus grande que toute l'Asie "
& l'Afrique ensemble, & qu'elle étoit "
divisée en dix Royaumes que Neptu- "
ne avoit donné en partage à ses dix "
enfans, ayant donné le plus grand & "
le meilleur à Atlas son fils aîné. Il "
ajoûte à cela plusieurs particularitez remarquables des coutumes & des richesses de cette Isle, sur-tout d'un Temple magnifique qui étoit dans la Ville principale, dont les murailles étoient entierement garnies, & toutes couvertes d'or & d'argent, & le toit couvert de cuivre, avec plusieurs autres particularitez qui seroient trop longues à rapporter ici, & qu'on peut voir dans l'Original. Il est certain que plusieurs coutumes & ceremonies, dont cet Auteur parle, s'observent encore aujourd'hui dans les Provinces du Perou. De cette Isle on passoit à d'autres grandes Isles situées par delà, & qui n'étoient pas éloignées de la Terre-ferme, au-delà de laquelle on trouvoit la vraye mer. Voici les paroles du même Platon au commencement du Timée, où Socrate parle ainsi aux Atheniens. « On tient pour «
certain, que dans les tems passez "
vôtre Ville a résisté à un grand nombre «
d'ennemis qui venoient de la mer «

„ Atlantique, & avoient pris & occupé
„ presque toute l'Europe & toute l'Asie;
„ car alors ce détroit étoit navigable,
„ & tout près de là on voyoit une Isle
„ qui commençoit presque dès les Co-
„ lomnes d'Hercules, & qu'on dit qui
„ étoit plus grande que l'Asie & l'Afrique
„ ensemble : de cette Isle on passoit aisé-
„ ment à d'autres qui étoient près & vis-
„ à-vis du Continent ou de la Terre-fer-
„ me voisine de la vraie mer : car on peut
„ justement appeller cette mer la vraye
„ mer, & la Terre dont je parle, Con-
„ tinent ou Terre-ferme. Un peu après
Platon ajoute encore, que » neuf mille
„ ans avant qu'il écrivît, il arriva un
„ grand changement, & que la mer voi-
„ sine de cette Isle s'enfla si fort par
„ une prodigieuse quantité d'eaux qui
„ s'y jetterent, qu'en un jour & une nuit
„ elle couvrit toute l'Isle, l'engloutit &
„ l'abîma entierement, & que cette mer
„ a toujours été depuis si remplie de
„ bouë & de bancs de sable, qu'on n'a
„ pû voguer dessus, ni passer par là
„ aux autres Isles & à la Terre-ferme,
„ dont on vient de parler. Quelques
Auteurs prennent ce récit pour un dis-
cours allegorique, comme le rapporte
Marsile Ficin dans ses Notes sur le

Timée : cependant la plûpart des Commentateurs de Platon, comme Ficin lui-même & Platine, le regardent, non comme une fiction, mais comme un recit historique & veritable. Au reste, il ne faut pas s'imaginer que les neuf mille ans, dont il parle, soient une preuve que son discours soit fabuleux : parce qu'il les faut prendre selon Eudoxe, à la maniere des Egyptiens, non pour des années Solaires, mais Lunaires, c'est-à-dire, pour neuf mille mois, qui reviennent à sept cens cinquante ans. Il est remarquable sur ce sujet, que tous les Historiens & tous les Cosmographes anciens & modernes, appellent la mer qui a englouti cette Isle, l'Ocean Atlantique, retenant le même nom que portoit autrefois l'Isle, ce qui semble une assez bonne preuve qu'elle a été. En supposant donc la verité de cette Histoire, on ne sçauroit nier que cette Isle Atlantique, commençant, comme on a dit, vers le Détroit de Gibraltar; & assez près de Cadis, ne dût s'étendre fort loin du Septentrion au Midy, & de l'Orient à l'Occident, pour pouvoir être plus grande que l'Asie & l'Afrique. Par les autres Isles qui en étoient voisines, il faut sans doute entendre,

l'Espagnole, l'Isle de Cuba, celle de Saint-Jean, la Jamaïque, & les autres qui sont de ce côté-là. Par la Terre-Ferme, dont Platon parle, qui étoit à l'opposite & près de ces Isles, il faut aussi sans doute entendre cette même Terre, qu'on appelle encore aujourd'hui la Terre-Ferme, avec toutes les autres Provinces du même Continent, qui commencent au Détroit de Magellan, & s'étendant vers le Nord, comprennent le Perou, la Province de Popayan, la Castille d'or, Beragua, Nicaragua, Guatimala, la Nouvelle Espagne, les sept Villes, la Floride, les Bacallaos, & de là vers le Septentrion jusqu'à la Norvegue. Il est sans doute que cela comprend une plus grande étenduë de Terre, que tout ce qu'on en connoissoit auparavant dans les trois autres parties du Monde. Au reste, il ne faut pas s'étonner que ce nouveau Monde n'eût pas été découvert autrefois par les Romains, ni par les autres Nations, qui en differens tems occuperent l'Espagne, parce qu'on peut justement supposer que la difficulté de traverser ces mers, de laquelle nous avons déja parlé, subsistoit encore. C'est en effet ce que j'en ai oüi dire, & je n'ai

pas de peine à croire que cela pouvoit aisément empêcher qu'on ne découvrît ces nouvelles Terres, conformément au récit de Platon. L'autorité de ce Philosophe suffit pour me persuader la verité du fait, & je ne puis gueres douter que ce nouveau Monde découvert de notre tems, ne soit cette Terre-Ferme ou ce Continent dont il parle, puisque tout ce qu'il en dit convient fort bien à ce que nous en connoissons aujourd'hui; particulierement ce qu'il dit de cette Terre, qu'elle est voisine de la vraye Mer, qui est celle que nous nommons à present la Mer du Sud. En effet, toute la Mer Mediterranée, & ce que nous connoissons de l'Ocean, qu'on nomme ordinairement la Mer du Nord, ne sont que comme des Rivieres à comparaison de la vaste étenduë de cette autre Mer. Après ces éclaircissemens, il ne paroît pas difficile à comprendre que les hommes ayent pû aisément passer de cette grande Isle Atlantique, & des autres Isles voisines, à ce qu'on appelle aujourd'hui la Terre-Ferme, & de là par terre, ou même par la Mer du Sud jusqu'au Perou : car il ne faut pas s'imaginer que les peuples qui habitoient ces Isles, n'eussent aucune connoissance de la

Navigation, ils ne pouvoient manquer de l'apprendre par le commerce qu'ils avoient avec cette grande Isle, où Platon remarque expressément qu'il y avoit une grande quantité de Navires & de Ports faits avec soin, lorsque la nature des lieux n'en fournissoit pas de suffisans pour la conservation de leurs Vaisseaux. Voilà, ce me semble, les conjectures les plus vrai-semblables qu'on peut proposer sur un tel sujet obscur par son antiquité, & surtout, parce qu'on n'a pû tirer là-dessus aucun éclaircissement des Habitans du Perou, qui n'ont aucune connoissance des Lettres ni de l'écriture, pour conserver la mémoire des choses passées. Dans la nouvelle Espagne ils ont au moins certaines peintures qui leur servent comme de Lettres & de Livres; mais au Perou ils n'ont autre chose que quelques cordes de diverses couleurs avec plusieurs nœuds; il est vrai que par le moyen de ces nœuds, & de la distance où ils sont les uns des autres, ils comprennent quelque chose, mais fort confusément, comme je le dirai plus au long dans cette Histoire du Perou. Je puis appliquer qu'ici ce que dit Horace.

Horace Liv. 1. des Epitres. Epit. 6.

——*Si quid novisti rectius istis,*
Candidus imperti, si non, his utere mecum.

Si quelqu'un peut sur ces matieres,
Donner plus d'éclaircissement;
Qu'il nous le donne franchechement,
Ou se serve de nos lumieres.

A l'égard de la découverte de ces nouvelles Terres, il semble qu'on y peut appliquer comme une maniere de prophétie un discours de Seneque dans sa Tragedie de Medée, où il parle ainsi:

Medée, Act. 2.

Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula reum
Laxet, novosque Typhis detegat orbes,
Atque ingens pateat tellus,
Nec sit terris ultima Thyle.

Dans les siecles futurs on passera les Mers,
Et malgré la fureur & des vents & des ondes,
L'avarice & l'orgueil trouvant de nouveaux Mondes,

*On ne croira plus * Thule au bout de l'Univers.*

La plus grande partie de cette Relation, au moins pour ce qui regarde la découverte du Pays, a été tirée de Rodrigue Lozan, Habitant de Truxillo, qui est dans le Perou, & d'autres qui ont été témoins oculaires des choses qui s'y sont passées.

* Thule est une Isle au-delà des Orcades à 65 degrez de latitude Septentionale, la derniere de celles qui ont été connuës par les anciens Romains.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIE'ME,

Où il est parlé du voyage de Dom Diegue d'Almagro au Chili, de ce qui se passa cependant au Perou, & comment les Indiens du Pays se souleverent.

LIVRE QUATRIE'ME,

Où il est parlé du voyage que Gonzale Pizarre fit pour la découverte de la Province de la Canela, & de la mort du Marquis.

formerent une societé où ils employerent tous leurs biens. L'un étoit Dom François Pizarre de la ville de Truxillo: l'autre Dom Diegue d'Almagro de la ville de Malagon, de qui on n'a jamais bien sçû ni l'origine ni la famille; quelques-uns disent qu'il avoit été trouvé à la porte d'une Eglise: le troisiéme étoit un Ecclésiastique nommé (*a*) Fernand de Luque. Comme ils étoient des plus riches du païs, l'esperance de s'agrandir & de s'enrichir encore, & en même temps de rendre un service important à Sa Majesté Imperiale Charles V. leur fit former le dessein de découvrir par la mer du Sud, la côte Orientale de la terre ferme du côté qu'on a depuis nommé le Perou. François Pizarre ayant donc demandé & obtenu permission de Pedro Arias d'Avila qui commandoit alors pour Sa Majesté en ce pays-là, équipa avec assez de peine, un vaisseau sur lequel il s'embarqua avec cent quatorze hommes. Il découvrit à cinquante

(*a*) *L'édition de Seville in folio de l'an* 1577. *dit que ce Hernand ou Fernand de Luque étoit Pere de Dom Diegue d'Almagro, sans dire qu'il eût part à l'entreprise.* *Voi. Livre 2. Chapitre 1.*

lieuës de Panama une petite & pauvre Province nommée Perou, ce qui depuis a fait donner improprement le même nom à tout le païs qu'on découvrit le long de cette côte par l'espace de plus de douze cens lieuës de longueur. Passant outre, il découvrit un autre païs que les Espagnols nommerent (a) *le Peuple brûlé*. Les Indiens de ce païs lui firent la guerre avec tant d'opiniâtreté, & lui tuërent une si grande partie de son monde, qu'il fut contraint de se retirer fort en desordre au païs de Chinchama, qui n'est pas éloigné du lieu d'où il étoit parti. Cependant Dom Diegue d'Almagro qui étoit demeuré à Panama, y équipoit un navire sur lequel il s'embarqua avec soixante-dix Espagnols, & s'en alla chercher Dom François Pizarre le long de la côte jusques à la riviere à qui il donna le nom de saint Jean, à cent lieües de Panama. Comme il ne le trouva point, il retourna en le cherchant jusqu'au Peuple brûlé. où ayant reconnu par quelques marques qu'il y avoit été, il y débarqua, & se mit à terre avec son monde. Les Indiens enflez de la victoire qu'ils avoient remportée en chassant de

(a) *El Pueblo quemado.*

leur païs Dom François Pizarre, s'opposerent aussi à Dom Diegue, l'attaquant avec beaucoup de vigueur, & se défendans courageusement, ensorte qu'ils l'incommodoient fort, & lui causoient toûjours quelque perte, jusques à ce qu'un jour ils forcerent les retranchemens dont ils s'étoit mis à couvert, & y entrerent par la négligence de ceux qui les défendoient du côté de leur attaque: ils mirent donc les Espagnols en déroute, & Dom Diegue qui perdit un œil dans cette occasion, fut contraint de rentrer dans ses vaisseaux & de se mettre en mer. Il retourna donc en suivant toûjours la côte jusques à ce qu'il arriva à Chinchama, où il trouva Dom François Pizarre. Ils furent fort aises de se revoir, & ayant joint leurs gens avec quelques nouveaux soldats qu'ils leverent, ils se virent suivis de deux cens Espagnols: ainsi ils recommencerent à voguer le long de la côte avec deux navires & trois canots qu'ils avoient faits. Ils souffrirent & fatiguerent beaucoup pendant cette navigation, parce que toute cette côte est pleine de rivieres qui se jettent dans la mer, & dans l'embouchûre desquelles on trouve une grande quantité de lézards, que les Naturels du pays nom-

To: 1. P: 5.



ment *Caymanes* : Ces animaux font fi grands qu'ils ont ordinairement jufques à vingt & vingt-cinq pieds de longueur: quand ils peuvent attraper dans l'eau quelque homme ou quelque bête, ils les tuent, puis les emportent hors de l'eau pour les manger : ils fentent fur tout aifément les chiens, & font attirez par l'odeur pour les dévorer. Ils fortent de l'eau pour faire leurs œufs & les enterrer dans le fable en grande quantité, les y laiffant éclore par la chaleur : ils fe traînent fur terre fort pefamment, puis ils fe retirent dans l'eau. Ainfi on peut dire qu'en cela & en plufieurs autres particularitez, ils reffemblent fort aux Crocodiles qui fe trouvent dans le Nil. Outre les autres incommoditez, les Efpagnols fouffrirent beaucoup par la faim, parce qu'il ne trouverent rien à manger, finon les fruits de quelques arbres qu'on appelle *Mangles*, dont on voit une grande quantité fur cette côte. Ces arbres font d'un bois fort dur, ils font hauts & droits, & comme ils fe trouvent fur le bord de la mer, & que leurs racines font abreuvées d'une eau falée, leurs fruits font auffi falez & amers. Cependant la néceffité contraignoit nos gens de s'en nourrir, avec quelque peu de

poiſſon qu'ils prenoient, particulierement quelques écreviſſes ou chancres marins, parce que ſur toute cette côte on ne trouve point de Maïs. Comme ils alloient vers le Sud, ils étoient obligez de ramer continuellement dans leurs canots contre les courans de la mer qui vont toûjours du côté du Nord. De plus les Indiens les harceloient ſans ceſſe, les attaquans avec de grands cris, & les appellans par injure des gens bannis & qui avoient des cheveux au viſage, ſans doute à cauſe de la longueur de leur barbe : ils ajoûtoient qu'il falloit qu'ils fuſſent formez de l'écume de la mer, & que puiſqu'ils erroient ainſi par le monde ſans labourer ni ſemer la terre, il falloit qu'ils fuſſent de grands faineans Ces deux Capitaines ayant donc perdu pluſieurs de leurs Soldats tant par la diſette des vivres, que par les frequentes attaques des Indiens, ils convinrent que Dom Diegue retourneroit à Panama pour y faire quelques recruës : il en tira quatre-vingt hommes avec leſquels & ceux qui leur reſtoient, ils allerent juſqu'au païs qu'on nomme Catamez, qui eſt par de-là ces Manglares, pays mediocrement peuplé, & où ils trouverent abondamment des vivres. Ils remarquerent que les Indiens

de ces lieux qui les attaquoient & leur faiſoient la guerre, avoient le viſage tout parſemé de cloux d'or enchaſſez dans des trous qu'ils ſe faiſoient exprès pour porter ces ornemens. Ayant découvert ce pays ainſi peuplé, ils ne paſſerent pas outre, juſqu'à ce que Dom Diegue d'Almagro fût retourné encore une fois à Panama pour en tirer plus de monde. cependant Dom François Pizarre alla attendre ſon Compagnon dans une petite Iſle qui n'étoit pas loin de la grande terre qu'ils nommerent l'Iſle du Coq, où il ſouffrit beaucoup par la diſette où il ſe trouvoit de toutes les choſes néceſſaires à la vie.

CHAPITRE II.

Dom François Pizarre ſe trouvant fort embarraſſé dans l'Iſle de la Gorgone, ſe met en mer avec le peu de gens qu'il avoit, & paſſe la ligne équinoxiale.

QUand Dom Diegue d'Almagro fut de retour à Panama pour en tirer quelque ſecours, il trouva que Sa Majeſté avoit pourvû de ce gouvernement un Gentilhomme de Cordouë, nommé

(*a*) *Pèdro de los Rios*. Il s'opposa aux desseins d'Almagro, parce que ceux qui étoient demeurez avec Pizarre dans l'Isle du Coq, avoient fait supplier secrettement ce Gouverneur, de ne permettre point qu'un plus grand nombre de gens allassent périr inutilement dans une entreprise si périlleuse, comme plusieurs autres y avoient deja péri, & qu'il leur envoyât ordre de s'en retourner. Pedro de los Rios envoya donc un Lieutenant avec ordre que tous ceux qui souhaiteroient de retourner à Panama, le pussent faire en toute liberté, sans que personne les en empêchât ou les pût retenir malgré eux. A peine ces ordres furent-ils arrivez & connus par les Soldats, que la plûpart s'embarquerent avec beaucoup de joye, comme s'ils fussent par là sortis d'une cruelle captivité, & échapés de la main des Barbares: de sorte qu'il ne s'en trouva que douze qui voulurent bien demeurer avec Pizarre. Avec un si petit nombre de gens il n'osa demeurer dans le lieu où il s'étoit retiré d'abord, ainsi il s'éloigna & se retira dans une Isle déserte à six lieuës plus avant en mer. Cette Isle étoit pleine de fontaines & de ruis-

(a) *Pierre des Rivieres.*

ſeaux, il la nommerent la Gorgone : ils s'y nourrirent d'écreviſſes, de chancres, & de grandes couleuvres qui étoient fort communes dans cette Iſle ; ils furent contraints de vivre ainſi aſſez miſerablement jusqu'au retour du Vaiſſeau qui étoit allé à Panama, d'où il leur apporta quelques vivres, mais point de Soldats. Pizarre monta ſur ce navire avec ſes douze hommes ſeulement, ſi bien que leur conſtance & la fermeté de leur courage furent cauſe de la découverte du Perou. Voici leur noms, au moins ceux qui ſont venus à ma connoiſſance, & qui ont mérité d'être conſervez à la poſterité : Nicolas de Ribera natif d'Olvera, Pierre de Candie originaire de l'Iſle du même nom, Jean de Torre, Alfonſe Briſeno natif de Benevent, Chriſtophe de Peralte qui étoit de Baeza, Alfonſe de Truxillo de la ville de ce nom, François de Cuellar auſſi originaire de Cuellar, & Alfonſe de Molina qui étoit d'Ubeda. Le Pilote qui les conduiſoit s'appelloit Barthelemi Ruyz originaire de Moguer. Sous la conduite de cet homme, ils voguerent avec beaucoup de peine & de péril contre la force des vents & des courans, jusques à ce qu'ils arriverent à une Province qu'on appelle *Moſtripe*, ſituée

entre deux endroits habitez par de Chrétiens, qui leur ont donné les nom de Truxillo & de saint Michel, à peu près à égale distance de l'un & de l'autre. Pizarre avec le peu de gens qu'il avoit, n'osa passer outre, il se contenta seulement d'entrer un peu dans la riviere de Puechos ou de la Chira, & de prendre quelques brebis du Pays, & quelques Indiens pour lui servir de truchemens dans la suite. Il se mit donc en mer, & se rendit au port de Tumbez, où il apprit que le Roy du Perou avoit là un beau Palais, & qu'il y avoit aussi des Indiens riches. C'étoit en effet une des choses remarquables de ce Païs-là, avant que les Indiens de l'Isle de Puna l'eussent ruiné, comme on le dira ci-après. Trois Espagnols de ses gens l'abandonnerent dans ce lieu, & s'enfuirent : on apprit depuis qu'ils avoient été tuez par les Indiens. Après ces découvertes ce Capitaine retourna à Panama, ayant employé trois ans dans ce voyage, avec beaucoup de peines, de fatigues & de périls, tant par la disette des vivres où il se trouva souvent, que par les oppositions & les frequentes attaques des Indiens, & de plus encore par les murmures & la mutinerie de ses propres gens, dont la plû-

A

Grenade

MER DU NORD

Nombre de Dios

Cart

10

Cartage

Panama

Darien

AUDIENCE

Chincama

de

PANAMA

Ancien Per

des Perles

20

SUD

Tropique du Capricorne

25

I. St

Ambroise

I. St

Philippe

part avoient perdu le courage, en perdant l'esperance de réussir dans leur entreprise, & d'en pouvoir tirer aucun avantage. Pizarre les appaisoit & pourvoyoit à leur besoin autant qu'il luy étoit possible, avec beaucoup de prudence & de fermeté d'ame, se confiant fort sur la diligence & sur les soins que Dom Diegue d'Almagro prendroit sans doute de les pourvoir de toutes les choses nécessaires, de vivres, d'hommes, de chevaux & d'armes. Ces deux Officiers qui étoient des plus riches habitans de Panama quand ils commencerent leur entreprise, s'y ruinerent entierement, & non seulement ils y dépenserent tout leur bien, mais ils s'endetterent même beaucoup.

CHAPITRE III.

Dom François Pizarre va en Espagne pour donner connoissance à Sa Majesté de la découverte qu'il avoit faite du Perou.

APrès la découverte dont on vient de parler dans le Chapitre précedent, Dom François Pizarre s'en alla en Espagne, & donna connoissance à Sa

Majesté de tout ce qu'il avoit, & de ce qui lui étoit arrivé, la suppliant très-humblement que pour recompense de ses travaux, il lui plût lui accorder le Gouvernement de ce pays où il se proposoit de faire quelques nouvelles découvertes & quelque établissement. Sa Majesté lui accorda sa demande sous les mêmes conditions qu'on avoit accoutumé de stipuler avec les autres Capitaines qui s'engageoient en de semblables entreprises. Il retourna donc à Panama, emmenant avec soi, Fernand Pizarre, Jean Pizarre, Gonzale Pizarre, & François Martin d'Alcantara ses freres. Fernand Pizarre & Jean Pizarre étoient freres de pere & de mere, & seuls enfans légitimes de Gonzale Pizarre surnommé le Long, habitant de Truxillo, qui avoit été Capitaine d'infanterie dans le Royaume de Navarre: Dom François étoit son fils naturel, & Gonzale Pizarre aussi, mais de deux differentes meres, & François Martin étoit frere de Dom François Pizarre du côté de sa mere seulement, tous deux enfans d'une même femme, mais de deux peres differens. Outre ceux qu'on vient de nommer, Dom François emmena avec lui le plus de gens qu'il lui fut possible pour l'a-

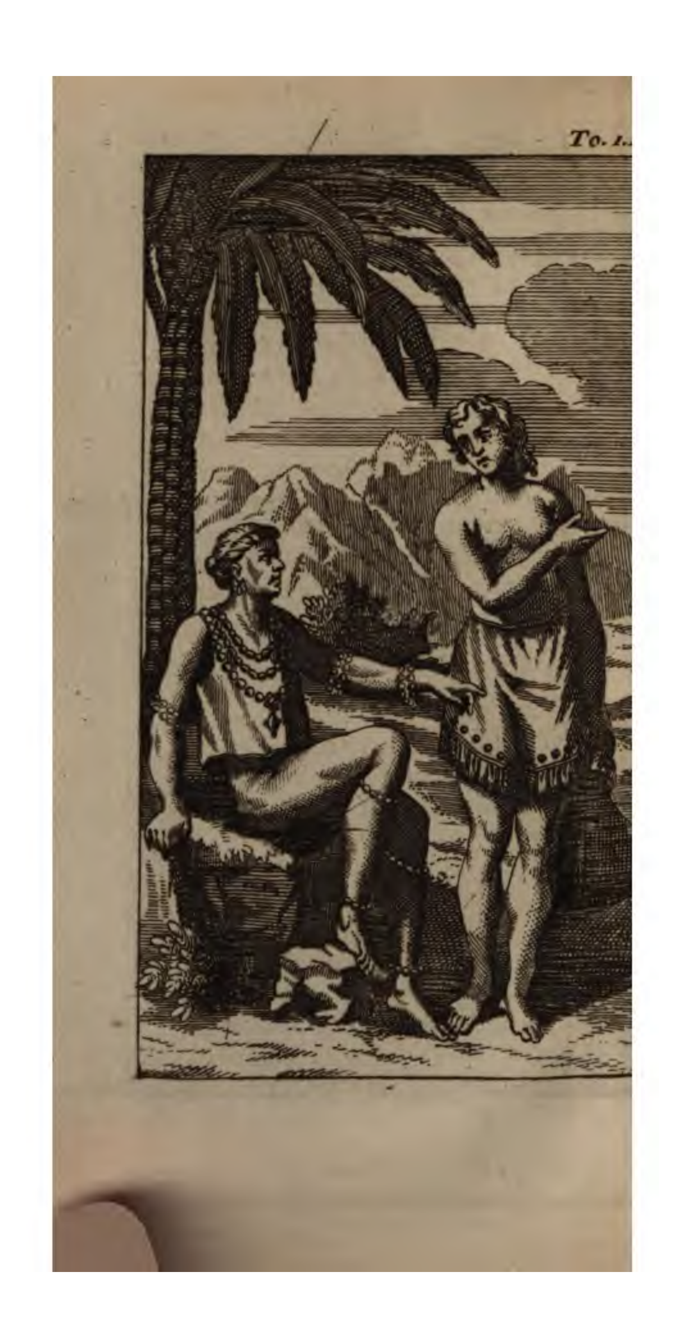
vancement de ses desseins : la plûpart de ceux qui le suivirent étoient de Truxillo & de Caceres & autres lieux de l'Estramadure. Aussi-tôt qu'il fut arrivé à Panama, il commença avec ceux qui l'accompagnoient à préparer tout ce qu'il jugeoit nécessaire pour son entreprise. Il y eut là dessus quelque different entre lui & Dom Diegue d'Almagro, parce que ce dernier étoit fort mécontent de ce que Pizarre sembloit n'avoir eu soin en Espagne que de ses propres interêts dans tout ce qu'il avoit négocié avec Sa Majesté, de qui il avoit obtenu le titre de Gouverneur & celui de Président du Perou, sans faire aucune mention de Dom Diegue, ou au moins sans avoir rien obtenu pour lui, bien qu'il eût partagé les travaux & la dépense de leur découverte, & qu'il en eût même supporté la plus grande partie. Pizarre tâcha de l'appaiser & de le consoler, en lui disant que Sa Majesté n'avoit pas jugé à propos de rien faire pour lui, quoiqu'il l'en eût supplié ; mais qu'il lui promettoit positivement & lui donnoit sa parole qu'il renonceroit en sa faveur à la Charge de Président, & supplieroit instamment l'Empereur d'en pourvoir Dom Diegue, ce qui l'appaisa & le sa-

tisfit en quelque maniere. Ils commencerent donc à mettre ordre à leurs affaires, & à préparer soigneusement tout ce qu'ils jugeoient nécessaire pour leur armement & pour bien réussir dans leur entreprise : Mais il faut avant que d'entrer dans la narration de ce qu'ils firent, dire quelque chose de la situation du Perou, des choses remarquables qui s'y trouvent, des mœurs & des coûtumes des Peuples qui l'habitent.

CHAPITRE IV.

Des Peuples qui habitent sous la ligne Equinoxiale, & des choses remarquables qu'on y trouve.

LE pays du Perou dont on parle dans cette histoire commence dès la ligne Equinoxiale, & s'étend du côté du midi tirant vers le Pole Antarctique. Les Peuples qui habitent sous la ligne & aux environs, ont le visage bazané ; ils parlent de la gorge, ils sont fort adonnez au péché contre nature, c'est pourquoi ils maltraitent leurs femmes & en font peu de cas. Les femmes portent les cheveux fort courts, ont pour tout vêtement quelques especes de jupes qui leur cou-


To. 1.

vrent feulement le milieu du corps, & ne defcendent pas fort bas : ce font elles qui fement le grain dont eft fait tout le pain qu'on mange en ce pays là, qui le broyent & le pétriffent; on nomme ce bled dans la langue des Ifles, Maïs, mais au Perou on l'appelle Zara Les hommes portent certaines efpeces de chemifes fort courtes, qui ne leur defcendent que jufqu'au nombril, fans couvrir ce que la pudeur voudroit qui le fût : ils fe coupent les cheveux, & fe font des couronnes à la tête à peu près comme les Moines ; ils n'ont aucune forte de couverture ni devant ni derriere jufques vers les reins. Ils fe plaifent fort à porter quelques ornemens d'or aux oreilles & aux narines ; mais ils aiment furtout à y porter des émeraudes qu'on ne trouve gueres ailleurs qu'en ces quartiers-là, à peu près fous la ligne Equinoxiale. Les Indiens n'ont jamais voulu montrer les mines d'où on les tire ; mais on ne doute pas qu'elles ne foient dans ce voifinage, parce qu'on y a trouvé quelques-unes de ces émeraudes mêlées & attachées avec des cailloux, ce qui femble une preuve affez claire qu'on les en tire en quelque lieu là auprès. Ils portent auffi aux bras & aux jambes quelques efpeces de bra-

celets qui font plusieurs tours, & qui sont d'or & d'argent avec de petites turquoises & de petites coquilles blanches ou colorées de diverses couleurs & de petits limaçons, & ils ne souffrent point que les femmes portent aucune de ces choses. Ce pays est fort chaud & fort mal sain, on y est particulierement sujet à certaines verrues ou especes de froncles fort malins & fort dangereux, qui viennent au visage & dans les autres parties du corps; ils ont des racines fort profondes, & sont plus à craindre que la petite verole, & presque autant que des charbons de peste. Ces Peuples ont des Temples dont les portes regardent toûjours vers l'Orient & sont couvertes par quelques tapisseries de toile de coton. Dans chaque Temple il y a deux figures en relief ou deux statues de Boucs noirs, devant lesquelles ils font continuellement brûler du bois de certains arbres du pays, qui sent fort bon; mais quand ils en ôtent l'écorce il en distile une liqueur dont l'odeur est si forte qu'elle en est désagreable, & si on oint de cette liqueur un corps mort, & qu'on en fasse couler dans le corps par la bouche, il se conserve sans se corrompre. Ils ont aussi dans leurs Temples des figures de grands

serpens

ſerpens qu'ils adorent, & outre cela chaque particulier en a d'autres dans ſa maiſon ſelon ſa profeſſion & ſes occupations ordinaires, les Peſcheurs, par exemple, des figures de tiburons, & les Chaſſeurs d'autres figures conformes à la nature de leur chaſſe, & ainſi des autres qui ſont pour eux autant d'objets d'une malheureuſe & criminelle idolâtrie. Dans quelques Temples, particulierement dans les villages qu'ils nomment de *Paſao*, on voyoit à tous les piliers des corps d'hommes & d'enfans attachez en forme de croix, & qui étoient ſi bien embaumez, ou la peau ſi bien enduite de la liqueur de ces arbres dont nous avons parlé, qu'il n'en ſortoit aucune mauvaiſe odeur : on y voyoit auſſi pluſieurs têtes d'Indiens attachées à des cloux & frottées de certaines drogues qui les conſument peu à peu, de maniere qu'elles viennent à n'être pas plus groſſes que le poing. Ce païs eſt fort ſec, bien qu'il y pleuve ſouvent ; il y a quelques ruiſſeaux d'eau douce, mais fort peu, & ces Peuples boivent des eaux de puits ou de quelques eſpeces d'étangs ou de reſervoirs. Leurs maiſons ſont faites de groſſes cannes ou roſeaux qui croiſſent dans le pays : on y trouve de l'or, mais

de bas aloi : il y a peu de fruits. Ils vont en la mer dans des canots qui font de petits bateaux dont les bords font un peu recourbez en dedans, parce qu'ils font faits d'un feul tronc d'arbre creufé par l'art ; ils ont auffi une autre efpece de bateaux fort plats. Toute cette côte eft fort poiffonneufe, & on y voit fouvent des baleines. Dans quelques Bourgades du pays qu'ils nomment *Caraque*, on voyoit fur les portes de leurs Temples des figures d'hommes avec des vêtemens à peu près femblables à la Dalmatique des Diacres.

CHAPITRE V.

Des veines de poix qu'on trouve au Cap de Sainte Helene, & des Geans qui habiterent autrefois en ce lieu-là.

PRès des pays dont on vient de parler dans le Chapitre précedent, dans une pointe de terre qui s'avance dans la mer, & que les Efpagnols ont nommé le Cap de Sainte Helene, on trouve quelques veines d'où fort une efpece de bitume qui reffemble fort à de la poix ou du goudron, & en fert. Les Indiens qui habitent en ce lieu, difent qu'il y a eu

refois assez près de là, de certains
eans qui étoient d'une taille si surpre-
nte qu'ils avoient quatre fois la hau-
ur d'un homme ordinaire, sans dire
d'où ni comment ils étoient venus en
e pays-là. Ils se nourrissoient, disent-
ls, des mêmes viandes que les Indiens,
& principalement de poisson; car ils
étoient grands pescheurs. Ils alloient à
la pesche dans des barques plattes, cha-
cun dans la sienne qui n'en pouvoit por-
ter plus d'un, bien qu'elles pussent porter
chacune trois chevaux: ils marchoient à
pied dans la mer jusqu'à la profondeur
de deux brasses & demie: ils aimoient
fort à prendre des tiburons & d'autres
grands poissons, parce qu'ils y trou-
voient plus à manger: car chacun de ces
Geans mangeoit autant que trente In-
diens. Ils alloient nuds par la difficulté de
trouver de quoi se vêtir: ils étoient fort
cruels, & tuoient plusieurs Indiens sans
aucun sujet, ou pour des sujets très-le-
gers, aussi en étoient-ils fort craints. Les
Espagnols virent à (*a*) *Puerto vieio*, deux
figures en bosse de ces Geans, l'une qui
representoit un homme & l'autre une
femme. La memoire de ces colosses se

(a) *Port vieux.*

conserve de pere en fils parmi les Indiens avec plusieurs particularitez qu'ils en rapportent, & sur-tout la maniere dont ils périrent. Voici le récit qu'ils en font: ils disent qu'on vit descendre du Ciel un jeune homme resplendissant comme le Soleil, qui combattit contre ces Geans, leur lançant des flammes de feu, qui s'attachoient même aux rochers contre lesquels elles donnoient, & ils montrent encore aujourd'hui des trous qu'ils prétendent qu'elles y firent: ces malheureux ainsi poursuivis, ajoûtent-ils, se retirérent dans une vallée où cet homme céleste acheva de les exterminer. On regardoit comme une chose incroyable ce que disoient ces Indiens, & on ne pouvoit se résoudre d'ajoûter foi à leur récit, jusqu'à ce que le Capitaine Jean de Holmos originaire de Truxillo, & Lieutenant du Gouverneur de Puerto vieio, eût fait une perquisition exacte de la chose. Ce Lieutenant surpris de tant de particularitez que les Indiens raportoient constamment de la même maniere, fit creuser l'an mil cinq cens quarante-trois dans cette vallée qu'ils lui indiquerent: on en tira des côtes & d'autres os d'une grandeur si surprenante, que jusques à ce qu'on les eût joints les

To: 1. P; 20.

ns aux autres & avec les cranes pour en ormer une espece de squelette, on ne pouvoit pas se persuader que ce fussent des os d'hommes. Mais enfin après une perquisition si exacte, & aprèsavoir bien consideré les remarques des coups de foudre qui paroissoient encore dans les rochers, on ne put s'empêcher de croire ce que disoient les Indiens. On envoya en divers endroits du Perou des dents qui furent trouvées dans cette vallée, qui étoient longues de quatre doigts & larges de trois. Après avoir soigneusement consideré toutes ces preuves, les Espagnols ont crû que ces Geans étant fort abandonnez au péché contre nature, comme on le leur disoit, Dieu avoit voulu faire une punition exemplaire de leurs crimes, & avoit envoyé un Ange pour les détruire, comme il fit autrefois à Sodome & dans les autres Villes voisines. Véritablement il a été fort difficile, ou pour mieux dire impossible d'avoir sur ce fait & sur toutes les autres antiquitez du Perou, tous les éclaircissemens qu'on auroit souhaité : parce que les Naturels du pays n'ayant aucune connoissance ni aucun usage des lettres ni de l'écriture, ni même des peintures qui servent de livres dans la Nouvelle Espagne, n'ont qu'une

eſpece de tradition qui paſſe des peres aux enfans, pour conſerver la mémoire des choſes anciennes. Il faut ajoûter pourtant qu'ils ont une maniere d'Annales fort extraordinaires pour perpétuer la mémoire des faits qui leur paroiſſent importans : ce ſont certaines cordes de coton que les Indiens appellent *Quippos*; ils marquent les nombres par des nœuds de diverſes façons, faits d'eſpace en eſpace le long de la corde, depuis les unitez juſqu'aux dizaines & ainſi en montant ; les cordes ſont de la couleur des choſes qu'ils veulent ſignifier. Dans chaque Province il y a des perſonnes qui ſont chargées de ce ſoin, & qui enregiſtrent ainſi par le moyen de ces cordes, les choſes generales ; ils nomment ces perſonnes *Quippo Camayos* : Il eſt ſurprenant de voir avec combien de facilité ces gens entendent & font entendre aux autres par ce moyen ce qui s'eſt paſſé pluſieurs ſiécles avant eux. Ils ont des maiſons publiques pleines de ces cordes.



CHAPITRE VI.

Des Peuples qui habitent par de-là la ligne Equinoxiale le long de la Côte, & des choses remarquables qu'on y voit.

AU delà de la Ligne Equinoxiale du côté du Midi, on trouve une Isle de douze lieuës de tour, assez près de la terre ferme, qu'on nomme l'Isle de Puna : elle est fort propre pour la chasse & pour la pesche, y ayant du gibier & du poisson en abondance. Il y a aussi plusieurs eaux douces : elle étoit autrefois fort peuplée, & ses Habitans étoient presque toujours en guerre contre tous leurs voisins, particulierement contre ceux de *Tumbez* qui en est distante de douze lieuës. Ils portent des chemises & une espece de vêtement de laine par dessus : ils avoient quantité de barques plattes sur lesquelles ils navigeoient; ces barques sont faites de longues planches d'un bois leger, attachées sur deux autres planches qui les traversent par dessous : elles sont toûjours en nombre impair, ordinairement cinq, quelquefois sept ou neuf; celle du milieu sur laquelle est assis celui qui rame & conduit la barque

est plus longue que les autres, & elles vont ainsi en diminuant de longueur à proportion, ensorte que tout le bâtiment va en pointe par les bouts, à peu près comme les doigts de la main quand ils sont étendus : ils y font aussi une espece de couverture pour ne se pas moüiller. Il y a de ces barques qui peüvent porter cinquante hommes & trois chevaux, elles vont à la voile & à la rame, car les Indiens sont grands rameurs & fort experts en cela. Il est arrivé quelquefois que les Espagnols voguans sur ces barques, les Indiens en ont déjoint & détaché fort adroitement & fort promptement les planches, se sauvans dessus, & laissant périr les Chrétiens : souvent même ils n'avoient besoin pour se sauver, ni de planches, ni d'aucun autre secours, parce qu'ils sont grands nageurs. Les armes dont les Indiens de cette Isle se servoient pour combattre étoient des fleches & des frondes, & aussi des massuës & des haches d'argent & de cuivre. Ils se servoient aussi d'une espece de lances ferrées d'or de bas aloi; & tant les hommes que les femmes portoient plusieurs ornemens & plusieurs anneaux d'or. Ils avoient encore pour leur usage ordinaire des vaisseaux d'or

&

& d'argent. Le Seigneur de cette Isle étoit fort craint & fort respecté par ses sujets, & si jaloux que tous ceux qui étoient commis à la garde de ses femmes, & même tous les domestiques de sa maison, étoient Eunuques, & on leur coupoit non seulement les parties qui servent à la generation, mais pour les défigurer on leur coupoit aussi le nez. Dans une autre petite Isle voisine de celle dont on vient de parler, on trouva dans une maison la representation d'un jardin avec plusieurs figures d'arbres & de diverses sortes de plantes d'or & d'argent. Vis-à-vis de cette Isle il y avoit en terre ferme un peuple qui avoit fait quelque chagrin au Roy du Perou, ce Prince leur imposa pour peine de s'arracher toutes les dents d'enhaut ; ainsi jusqu'à present les hommes & les femmes sont sans dents à la machoire superieure. En allant de Tumbez du côté du Midy par l'espace de cinq cens lieuës de longueur, & de dix lieuës de largeur, il ne pleut ni ne tonne : mais par dela ces dix lieuës un peu plus ou un peu moins selon la distance plus ou moins grande qu'il y a de la montagne à la mer, il y pleut & il y tonne, & on y a un hyver & un été, les saisons y étant reglées à peu

près comme elles ſont en Caſtille. Lorſqu'on a l'hyver dans la montagne, on a l'été le long de la côte, & au contraire le tems qu'on peut nommer hyver à la côte, eſt un tems d'été ſur la montagne. La longueur de ce qu'on a découvert du Perou depuis la ville de Paſto où il commence, juſqu'à la Province de Chili, découverte depuis peu, eſt de plus de dix-huit cent lieuës auſſi longues ou plus longues que les lieuës de Caſtille. Suivant toute cette longueur on voit régner une chaîne de montagnes fort rudes éloignées de la mer en quelques endroits de quinze ou vingt lieues, & en d'autres un peu moins. Ainſi tout ce pays eſt diviſée en deux parties, diſtinguées par deux noms differens, la Plaine & la Montagne: car tout l'eſpace qui eſt entre les montagnes de la mer, quel qu'il ſoit, plus ou moins grand, eſt compris ſous le nom de Plaine, & tout le reſte ſe nomme la Montagne. Toute la plaine eſt fort ſablonneuſe & fort ſéche, parce qu'il n'y pleut jamais, comme on l'a déja dit; on n'y trouve ni fontaines ni puits, ni aucune eſpece de ſources, ſinon en quatre ou cinq endroits dont l'eau eſt ſalée, parce que cela eſt fort près de la mer. On ſe ſert pour boire de l'eau des torrens qui dé-

tendent de la montagne, & qui s'y forment par les pluyes & les neiges qui y tombent; car il y a aussi très-peu de sources & de fontaines dans ces montagnes. Ces torrens sont éloignez les uns des autres de douze, de quinze & de vingt lieues en quelques endroits; mais communément ils ne le sont que de sept ou huit, & les voyageurs reglent d'ordinaire leurs journées par la distance d'une riviere à l'autre, parce qu'autrement ils ne trouveroient point d'eau pour boire. Le long des bords de ces torrens environ une lieuë d'étenduë en largeur, plus ou moins selon que la disposition du pays, & la nature du terroir le permet, on a l'agrément de trouver la fraîcheur de quelques bocages, d'arbres fruitiers & de campagnes semées de maïs par les Indiens. Depuis que les Espagnols sont établis en ce pays-là ils ont aussi semé du froment. Pour arroser les terres ensemencées, ce qui est absolument necessaire, on tire depuis la riviere de petits caneaux pour conduire l'eau aux lieux où on en a besoin, ce que les habitans naturels du pays font avec beaucoup de soin & d'industrie; parce que quelquefois pour éviter les valées qui se rencontrent entre la riviere & le lieu où on veut con-

duire l'eau, il faut faire un canal de sept ou huit lieuës de longueur par ses differens contours, bien que la vallée n'ait souvent pas une demi lieuë d'étenduë. On trouve le long de ces vallées une fraîcheur fort agreable depuis la montagne jusqu'à la mer, en suivant le cours de la riviere ou du torrent, car on les peut justement nommer ainsi par leur extrême rapidité causée par la hauteur dont ils viennent. Il y en a plusieurs comme celui qu'on nomme le torrent de la Sancta, ou celui de la Barranca & plusieurs autres semblables que les Espagnols n'auroient sçu passer à cheval sans le secours des Indiens qui rompoient & retardoient pour quelques momens l'impetuosité du courant avec des pieux & des perches dont ils faisoient comme une espece de digue, pendant qu'on passoit un peu au-dessus. Il n'y avoit pas de sûreté de s'arrêter, soit pour abreuver le cheval, ou pour quelqu'autre chose; mais il falloit passer le plus promptement qu'il étoit possible, pour éviter que le cheval & l'homme ne fussent renversez par la rapidité de l'eau, en quoi il y auroit eu beaucoup de peril, parce qu'ils n'auroient pû se relever à cause de la violence avec laquelle le courant les au-


To:1.P

roit entraînez, qui eſt telle qu'elle roule & entraîne ſouvent de fort grandes pierres. Ceux qui voyagent dans la plaine marchent preſque toujours le long du rivage de la mer, & s'en éloignent ſi peu que rarement ils la perdent de vûe. En hyver ce chemin eſt fort dangereux, parce que les torrens s'enflent ſi fort qu'on ne les peut paſſer à gué, & qu'il le faut faire dans des barques, comme celles dont nous avons fait la deſcription; ou ſur des eſpeces de radeaux compoſez de pluſieurs courges rangées les unes près des autres dans des rets, ſur quoi ſe couche de ſon long celui qui veut paſſer; un Indien va devant à la nage qui tire la machine avec une corde, & un autre la pouſſe par derriere. Sur les bords de ces rivieres on voit des arbres fruitiers de diverſes eſpeces, des arbres qui portent le coton, & des ſaules, pluſieurs ſortes de roſeaux de cannes & de joncs, de glaieuls & autres ſortes d'herbes. La terre eſt extrêmement fertile: on ſeme & on recueille le froment & le maïz en tout temps & en toute ſaiſon. Les Indiens habitent ordinairement ſous les arbres, & n'ont point de maiſons, ſi on ne veut nommer de ce nom certaines hutes ou cabanes faites de branches. Les femmes

portent des robes de coton qui leur décendent jusqu'aux pieds comme des soutanes : les hommes portent des culottes & des camizoles ou vestes qui leur décendent jusqu'aux genoux, avec une espece de manteau par dessus. Ils sont tous vêtus de la même maniere sans aucune difference sinon à la tête, ou selon les differens lieux & endroits du pays ; les uns portent une tresse de laine, les autres un simple cordon, & d'autres plusieurs cordons de diverses couleurs; mais tous generalement en portent avec quelque diversité selon la difference des Provinces, comme on vient de dire. Tous les Indiens de la plaine sont distinguez en trois ordres, dont ils nomment les uns Yungas, les autres Tallanes, & les troisiémes Mochicas. Chaque Province a son langage different de celui des autres : mais les Caciques qui sont les principaux & les nobles, outre la langue particuliere de leur pays, entendent & parlent tous celle de Cusco ; parce qu'un Roy du Perou nommé Guaynacava pere d'Atabaliba, ne trouvant pas honnête que ses sujets, particulierement les Caciques & les Principaux, qui avoient souvent à lui parler & à traiter avec lui de diverses affaires, fussent obligez de

le faire par interpréte, ordonna que tous les Caciques, leurs freres & leurs parens envoyassent leurs enfans à sa Cour pour le servir, & surtout pour y apprendre la langue. Ce fut là le prétexte dont il se servit : mais son principal but étoit d'avoir en leurs enfans des ôtages de leur fidelité. Il fit donc ensorte par ce moyen que tous les Nobles de son Royaume pussent entendre & parler la langue qui étoit en usage à sa Cour : à peu près comme en Flandres les Nobles & toutes les personnes qui tiennent quelque rang, y parlent François. Il est arrivé par là que les Espagnols qui ont appris la langue qu'on parle à Cusco, ont aisément pû entendre ce qu'on leur disoit, & se faire entendre même par les gens du pays, au moins par les Principaux, dans tout le Perou, tant sur la montagne que dans la plaine.



CHAPITRE VII.

Du vent qui regne dans la plaine du Perou, & pourquoi il n'y pleut jamais.

CEux qui liront cette Histoire auront peut-être de la peine à comprendre d'où vient qu'il ne pleut jamais dans toute la plaine du Perou, comme on l'a dit cy-devant. Il semble en effet que les pluyes devroient y être fort communes & même fort abondantes, puisque ce pays est borné d'un côté par la mer d'où il s'éleve d'ordinaire beaucoup de vapeurs, & de l'autre par les montagnes dont nous avons parlé, qui ne sont jamais sans neige & sans eau. Ceux qui ont soigneusement examiné la chose, prétendent que la cause naturelle de cet effet est un vent de Sudouest qui regne pendant toute l'année le long de la côte & dans la plaine, & qui souffle avec tant de violence, qu'il emporte les vapeurs qui s'élevent de la terre ou de la mer, sans qu'elles puissent monter assez haut en l'air pour s'y assembler & former des gouttes d'eau qui retombent en pluye.

En effet il arrive souvent qu'en regardant de dessus les hautes montagnes on voit ces vapeurs fort au dessous de soi, qui font paroître l'air épais & nebuleux sur la plaine, bien qu'il soit fort clair & fort serein sur la montagne. Ce même vent est aussi la cause qui fait que les eaux de la mer du Sud courent toujours vers le Nord : il est vrai que quelques-uns en rendent une autre raison, & disent que cette mer aboutissant d'un côté au détroit de Magellan qui n'a pas plus de deux lieuës de largeur, elles s'y trouvent pressées, sur tout parce que les eaux de la mer du Nord qui viennent les rencontrer dans ce lieu-là, contribuent aussi à leur en boucher le passage, & qu'ainsi elles sont contraintes de retourner en arriere. Cela même produit aussi un autre effet, dont on a déja parlé, qui sont ces courans de la mer du Sud, qui rendent la navigation si difficile de Panama au Perou, parce qu'on a toujours le vent contraire & les courans aussi, au moins la plus grande partie de l'année, & qu'ainsi il faut toujours aller à la bouline, & voguer contre vent & marée. Tout le long de la côte du Perou la pesche est abondante, & on y trouve des poissons de toutes especes, & surtout

quantité de Veaux marins. Depuis la riviere de Tumbez en delà on ne trouve plus de ces grands lézards : quelques-uns croyent que cela vient de ce que l'air est plus temperé, parce que ces animaux aiment beaucoup la chaleur ; mais il y a plus d'apparence qu'il en faut chercher la cause dans la rapidité des rivieres, qui empêchent qu'ils n'y puissent commodément subsister, parce qu'ils se tiennent d'ordinaire en des lieux où l'eau est presque dormante. Dans toute l'étendue de la plaine il y a cinq Villes peuplées de Chrétiens. La premiere se nomme Puerto Vieio qui est fort près de la ligne Equinoxiale ; il y a peu d'habitans, parce que le pays est pauvre & mallain ; seulement on y trouve quelqnes émeraudes, comme on l'a dit ci-devant. A cinquante lieuës par delà & quinze lieuës avant en terre, il y en a une autre qui s'appelle saint Michel, & que les Indiens dans leur langue nommoient Piura ; elle est située dans un lieu frais & assez abondant, mais sans aucune mine ni d'or ni d'argent. La plûpart de ceux qui passent par là, sont sujets à y avoir quelque mal aux yeux. Soixante lieuës plus loin en montant le long de la côte, dans une vallée nommée Chimo, il y a une autre Ville qui s'appelle

Truxillo à deux lieus de la mer, avec un port, mais difficile & dangereux : elle eſt ſituée dans un lieu plain & uni ſur le bord d'une riviere : on y trouve en abondance de l'eau douce & bonne à boire : le pays y eſt fertile en froment & en maïz, & abondant en bétail. La Ville eſt bâtie fort régulierement, & habitée par trois cens familles Eſpagnoles ou environ. A quatre-vingt lieuës de Truxillo dans la vallée de Lima, il y a une autre Ville nommée los Reyes ou la Ville des Rois, parce que les Eſpagnols s'y établirent le jour de l'Epiphanie qu'on appelle vulgairement le jour des Rois : cette Ville eſt à deux lieuës d'un port de mer fort bon & fort ſûr : elle eſt ſituée dans une plaine près d'une grande riviere : le pays fournit abondamment du bled, & toutes ſortes de fruits & de bétail. Toutes les ruës de la Ville ſont fort droites, & vont aboutir à la place d'où l'on peut aiſément voir la Campagne de quelque côté qu'on regarde. Le ſejour en eſt fort agréable, parce que l'air y eſt ſi temperé, qu'en aucune ſaiſon de l'année on n'y eſt jamais incommodé ni par le foid ni par le chaud. Pendant les quatre mois qu'on a l'été en Eſpagne, on ſent un peu plus de

fraîcheur dans le lieu dont nous parlons, qu'on ne fait dans un autre tems, & il y tombe alors le matin jusques vers midy une espece de rosée menue à peu près comme les broüillards qu'on voit à Valladolid, si ce n'est que bien loin de nuire à la santé, elle est bonne contre les douleurs de tête, & ceux qui y sont sujets, trouvent du soulagement en se lavant de cette rosée. On a dans ce lieu les mêmes especes de fruits qu'on a en Castille, particulierement des oranges, des citrons & limons de toutes les sortes, doux & aigres, des figues & des grenades: il y auroit aussi sans doute des raisins en abondance, si les troubles qui sont arrivez en ce pays-là, avoient donné le tems d'y planter & d'y cultiver la vigne; car on y en a vû quelques-uns qui sont venus de graines de raisins secs qu'on y avoit semé. Il y a grande quantité d'herbes potageres & de légumes, des mêmes especes qu'on a en Castille, & on a beaucoup de commodité pour les cultiver; parce qu'en chaque maison il y a un aqueduc qui amene l'eau de la riviere, & qui seroit capable de faire tourner un moulin. Sur la riviere on voit plusieurs moulins faits comme ceux de Castille, dont les Espagnols se ser-

vent pour faire moudre leur froment. Ainsi cette Ville passe pour le lieu le plus sain & le séjour le plus commode & le plus agréable de tout le Perou : son port la rend très-propre pour le commerce, & on y vient de toutes les autres Villes du pays pour se pourvoir des choses nécessaires, si bien qu'on y apporte l'or & l'argent qui se tire en abondance des mines qui sont dans les autres Provinces. C'est pour cela & parce qu'elle est à peu près au milieu du pays, que Sa Majesté a voulu qu'elle fût le séjour ordinaire de *l'Audience* (*a*) Royale, où tous les habitans des autres endroits du Perou fussent obligez de porter leurs causes pour obtenir justice, & cela donne sujet de croire que le nombre de ses habitans ira toujours en augmentant, & que ce lieu deviendra de plus en plus considerable. La Ville contient à present cinq cens maisons ; mais elle est de plus grande étendue qu'une Ville d'Espagne où il y en auroit quinze cens, tant parce que les rues en sont fort larges & la place fort grande, qu'à cause que les maisons occupent beaucoup d'espace, ayant chacune quatre-vingt pieds de large, & le double de longueur. Tous les bâtimens

(a) *Chancellerie.*

n'ont qu'un ſeul étage, parce que le pays ne fournit point de bois propre pour faire des poutres ni des planches, n'y en ayant point qui au bout de trois ans ne ſoit tout vermoulu : Cependant les maiſons ne laiſſent pas d'être grandes & magnifiques, & d'avoir beaucoup de chambres & d'appartemes differens. Les murailles ſont bâties de briques des deux côtez, & le milieu rempli de terre, ayant cinq pieds d'épaiſſeur, afin de pouvoir exhauſſer ſuffiſamment les chambres, & que les fenêtres qui regardent ſur la ruë, puiſſent être aſſez élevées au deſſus de la terre : les degrez ſont à découvert du côté de la cour, & conduiſent à des galeries qui ſervent de corridors ou d'allées pour entrer dans les appartemens. Les toits ſont faits de quelques poutres brutes ſans être équarrées, qu'on couvre par deſſus de nattes peintes, comme ſont celles d'Almeria, ou de toiles peintes ; enſorte que les poutres ne paroiſſent point ; on ajoute encore par deſſus des branches feuilluës, & ainſi les chambres ſont fort exhauſſées & fort fraîches, étant très-bien défendues contre les ardeurs du Soleil. On n'a pas beſoin de les défendre contre la pluye, parce qu'il ne pleut jamais en

ces lieux-là, comme on l'a déja dit. A cent trente lieuës de cette Ville il y en a une autre qu'on appelle Villahermosa d'Arequipa, composée d'environ trois cens maisons, située dans un lieu fort sain & abondant en toutes sortes de vivres. On espere que cette Ville se peuplera beaucoup, parce qu'encore qu'elle soit à douze lieuës de la mer, les vaisseaux y peuvent aborder commodément & y apporter des étoffes, des vins & d'autres choses nécessaires pour en pourvoir la Ville de Cusco & la Province des Charchas. Ce lieu est d'un grand abord à cause des mines de Potosi & de Porco, d'où on y apporte une grande quantité d'argent pour l'embarquer sur les vaisseaux, & le transporter par mer à la Ville de los Reyes ou à Panama, & par ce moyen on s'exemte de la peine de le porter par terre avec beaucoup de risque & de travail: surtout depuis qu'en conséquence des ordres du Roy, on n'ose plus imposer sur les Indiens les grandes charges dont on les accabloit auparavant. Depuis cette Ville on peut faire par terre un chemin de quatre cent lieuës en suivant toujours la côte de la mer, jusqu'à la Province de Chili que le Gouverneur Pedro de Valdibia découvrit &

peupla. Chili dans la langue des Indiens signifie froid, & ce pays a été ainsi nommé à cause des grands froids qu'on souffrit pour y passer, comme on le dira dans la suite de cette Histoire en parlant de l'entreprise de Dom Diegue d'Almagro pour le découvrir. Voilà quel est l'état, la situation & la disposition du Perou à l'égard de la plaine. Il faut ajouter que la mer est toujours tranquille & paisible le long de cette côte, de si grande étendue comme nous l'avons representé, & qu'il n'y a jamais ni tourmente, ni haute ou basse marée, ni aucun autre obstacle qui puisse empêcher les vaisseaux d'être en sureté par-tout avec une seule ancre.

CHAPITRE VIII.

De la nature & des qualitez du Pays sur les montagnes du Perou, & des Indiens & Chrétiens qui y habitent.

LES Indiens qui habitent sur la montagne sont fort differens de ceux de la plaine, en force, en courage & en esprit; ils vivent d'une maniere moins grossiere & moins rustique, habitans en

To: 1. P: 41.



des maisons couvertes de terre, & portans des chemises & des manteaux de la laine de leurs brebis; mais ils n'ont pour toute couverture à la tête que quelques bandes dont ils se l'entourent. Les femmes portent des vêtemens sans manches; elles se lient & se bandent le corps avec des ceintures de laine qui font plusieurs tours, & par ce moyen se font paroître la taille longue & déliée : elles ont par dessus certains mantelets de laine à peu près comme des peignoirs, qu'elles attachent au cou avec de grandes épingles d'or ou d'argent, selon qu'elles les peuvent avoir, elles les nomment dans leur langue *Topos*; ces especes d'épingles ont des têtes fort grandes & fort plattes, & si tranchantes qu'elles s'en peuvent servir à couper plusieurs choses. Elles aident beaucoup à leurs maris dans tous leurs travaux & leurs occupations de la campagne & de la maison, ou pour mieux dire, elles les font presque seules. Elles sont communément blanches, & ont le visage, l'air & les manieres beaucoup plus agréables que n'ont celles de la plaine. Aussi le terroir de l'une & de l'autre sont-ils fort differens; car au lieu des sables qu'on voit dans la plaine, la montagne est par tout couverte d'her-

be, & on y trouve quantité de ruisseaux & des eaux fort fraîches, d'où se forment les rivieres ou les torrens qui décendent avec tant d'impetuosité dans la plaine. La campagne est pleine de fleurs & d'herbages de diverses sortes, à peu près comme en Castille & des mêmes especes : on y voit par tout du cresson, des laituës, de la chicorée, de l'ozeille, de la verveine ; on y trouve aussi des mûres de buisson en quantité : il y a encore une autre sorte d'herbe dont les fleurs sont jaunâtres, & les feuilles à peu près comme celles de l'ache ou du celeri, qui a une proprieté admirable ; c'est que si on l'applique sur une playe, quelque corruption qu'il y ait, elle la nettoye incontinent, & si on la met sur des endroits où la chair est saine, elle la ronge jusqu'à l'os. Il y a plusieurs arbres fruitiers de diverses especes qui portent des fruits aussi bons que ceux qu'on a en Castille : on y trouve des alisiers & des noyers qui viennent d'eux-mêmes sans qu'on y prenne aucun soin. Les Indiens ont plusieurs Brebis, les unes qu'on peut appeller sauvages, les autres domestiques : il y a aussi des Cerfs & des Chevreuils, & plusieurs autres sortes d'animaux plus petits, & quantité de Renards.

To: 1. P: 43.

Ils ont une espece de chasse pour prendre ces animaux, qui est un grand sujet de réjouissance pour eux, ils la nomment Chaco. En voici la maniere : quatre ou cinq mille Indiens s'assemblent, plus ou moins, selon que les lieux sont plus ou moins peuplez, ils s'éloignent les uns des autres, ensorte qu'ils font un grand cercle qui enferme deux ou trois lieuës de pays, puis ils se rapprochent peu à peu en chantant de certaines chansons conformes au sujet, & composées exprès pour cela : enfin ils se joignent, & s'entrelaçant les bras les uns les autres, ils enferment une grande quantité d'animaux de diverses especes, poussans de si grands cris, que non seulement ils épouvantent ces pauvres bêtes, mais que même ils font tomber parmi elles des Perdrix, des Faucons, & d'autres oiseaux, étonnez par les cris, & qui se trouvant après enfermez de tous côtez, se laissent aisément prendre avec des retz, ou même à la main. Il y a aussi dans ces montagnes des Lions, des Ours noirs, des Chats & des Singes sauvages de plusieurs sortes, & d'autres especes de bêtes farouches. Les oiseaux qu'on voit tant dans la plaine que sur la montagne sont des Aigles, des Pigeons, des Tourterelles, des Pi-

vers, des Cailles, des Perroquets, des Faucons, des Hiboux, des Oyes, des Hérons blancs & gris, & d'autres oiseaux aquatiques, des Rossignols & d'autres petits oiseaux propres à mettre en cage, & plusieurs autres especes, parmi lesquels il y en a qui sont d'un fort beau plumage. Entre tous il y en a un fort remarquable par sa petitesse, car il n'est pas plus gros, & peut-être moins qu'une Cigale, & cependant il a quelques plumes qui sont aussi longues que des feuilles de Tournesol. Le long de la côte il y a une espece de Vautours si grands, que quand ils étendent leurs aîles, il y a quinze ou seize paumes de distance de l'extrémité de l'une à l'extrémité de l'autre : ils se nourrissent de Veaux marins, & quand ils les voyent sur le rivage, un les prend par les pieds ou par la queuë, un autre leur arrache les yeux, & les autres leur donnent tant de coups de bec, qu'ils en viennent à bout & les tuent, après quoi ils s'en repaissent. Il y a aussi une autre espece d'oiseaux, qu'on nomme Alcatraz, qui sont à peu près faits comme des poules, mais beaucoup plus grands & plus gros ; car ils peuvent contenir dans leur jabot trois picotins de bled. Ces oiseaux sont fort communs

tout le long de la côte de la mer du Sud; puisqu'on y en trouve par tout par l'espace de plus de deux mille lieues : ils se nourrissent de poisson de mer, & quand ils sentent quelque corps mort, ils le vont chercher jusqu'à trente & quarante lieues en terre. La chair de ces oiseaux est si puante & si mauvaise, que quelques personnes qui en ont mangé par nécessité, en sont mortes comme si elles avoient pris du poison. On a déja dit que sur la montagne il y tombe de la pluye, de la grêle & de la neige, & qu'il y fait beaucoup de froid; mais il y a aussi en plusieurs endroits des valées si profondes & où il fait si chaud, qu'on trouve par ce moyen un remede tout proche & fort aisé pour se garantir du trop grand froid. Dans ces valons il croît une herbe que les Indiens appellent Coca, & qu'ils estiment plus que ni l'or ni l'argent. Elle a la feuille faite presque comme celle du Sumac, & l'experience leur a appris qu'en tenant une feuille de cette herbe dans la bouche, on peut demeurer un temps fort considerable sans sentir ni faim ni soif. Il y a quelques endroits de ces montagnes où il ne croît point du tout de bois, de sorte que ceux qui voyagent dans cet lieux-là sont obligez

tres, des lupins, & autres légumes. Ils ont un certain breuvage qui leur tient lieu de vin, qu'ils font en mettant du maïz avec de l'eau dans des tines ou grands pots qu'ils mettent en terre où cette liqueur se fermente; car outre le maïz naturel & sans aucune préparation, ils ajoutent dans chaque pot une certaine quantité d'autre maïz mâché qui sert de ferment, & il y a des hommes & des femmes qui se louent, & à qui on donne quelque salaire pour le mâcher. Celui qui est fait avec de l'eau dormante est estimé plus fort & meilleur que si on le faisoit avec de l'eau qui court. Cette boisson s'appelle communément *Chica*, dans la langue des Isles; mais dans celle du Perou on la nomme Azua: elle est blanche ou rouge, selon la couleur du maïz dont on la fait, & enyvre plus aisément que le vin de Castille: cependant si les Indiens pouvoient avoir de ce vin comme ils souhaiteroient, ils abandonneroient volontiers le leur. Ils font encore un autre sorte de breuvage avec le fruit de quelques arbres qu'ils nomment *Molles*; mais ce dernier n'est pas si estimé que le *Chica*.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Des Villes que les Chrétiens ont dans les Montagnes du Perou.

DAns les montagnes du Perou il y a aussi quelques Colonies de Chrétiens, à commençer dès la Ville de *Quito*, qui est à quatre dégrez à peu pres par delà la Ligne Equinoxiale. Cette Ville étoit ci-devant fort agréable & fort abondante en bled & en bétail, particulierement dans les années mil cinq cens quarante-quatre & mil cinq cens quarante cinq qu'on y découvrit de riches mines d'or: ce lieu commençoit alors à se peupler beaucoup, & le nombre de ses habitans croissoit de jour en jour, jusques à ce que la fureur de la guerre y étant parvenuë, les fit presque tous périr par les mains de Gonzales Pizarre & de ses Capitaines; parce qu'ils avoient servi & favorisé le Viceroi Blasco Nugnez Vela qui y faisoit sa résidence, comme on le dira plus particulierement ci-après. Après cette Ville les Chrétiens ne firent point d'autre établissement sur la montagne jusqu'à la découverte de la Province des *Bracamoros* par

les Capitaines Jean Porcel d'un côté & Vergara de l'autre, qui y établirent quelques petites colonies, afin de pouvoir de là percer plus avant pour la découverte & la conquête du pays, & ces établissemens sont maintenant ruinez, parce que Gonzales Pizarre attira à son parti ces deux Capitaines avec leurs gens pour s'en servir dans la guerre qu'il avoit entrepris. Cette découverte avoit été faite par les ordres du Licentié Vaca de Castro qui étoit alors Gouverneur du Pays : il avoit envoyé le Capitaine Porcel par le côté de S. Michel, & plus haut le Capitaine Vergara, par la Province des *Chichapoyas* : il ne croyoit pas qu'ils se rencontreroient comme ils firent, ce qui causa du démêlé entr'eux, chacun ayant ses prétentions sur les lieux qu'ils avoient découvert. Leurs differens furent cause que Vaca de Castro les rapella pour les accorder : ainsi ils se trouverent au commencement de la guerre, dans la ville de los Reyes au service du Viceroi, & après qu'il eût été pris, ils demeurerent avec Gonzales Pizarre, si bien que leurs démêlés cesserent par la cessation de leur entreprise. Ce lieu qu'ils avoient découvert est à cent soixante lieuës de la ville de Quito en al-

lant par la montagne, & quatre-vingt lieuës par de-là on trouve une Province qu'on appelle *Chichapoyas*, où il y a une bourgade de Chrétiens qui se nomme *Levanto*. Le pays y est abondant en vivres, & il y a aussi des mines qui sont a sez bonnes, & ce lieu est fort & sûr par sa situation, parce qu'il est environné de tous côtez d'une vallée très-profonde, dans laquelle coule une riviere presque tout au tour, de sorte qu'il n'y auroit qu'à rompre les ponts qui sont dessus pour rendre l'attaque & la conquête de ce lieu fort difficile. Le Maréchal de Camp Alfonse d'Alvarado qui avoit le commandement dans cette Province, y établit une Colonie de Chrétiens. Soixante lieuës plus loin il y en a une autre qui s'appelle *Guanuco* formée par l'ordre de Vaca de Castro qui la nomma Leon, parce qu'il étoit originaire de la ville de Leon en Espagne. Le pays fournit abondamment de vivres, & on croit qu'il y a quantité de mines du côté qui est occupé par l'Ynga qui est puissant & guerrier dans la Province des *Andes*, comme on le dira dans la suite. Depuis cette ville il n'y en a point d'autres sur la montagne qui soient peuplées de Chrétiens jusqu'à celle de *Guamanga*, qu'ils ont nommée

S. Jean de la Victoire, qui est éloignée de soixante lieuës de la précedente. Dans ce dernier lieu il y a peu de Chrétiens: mais on espere que le nombre en pourroit croître fort considerablement, si l'Ynga qui en est fort voisin, vouloit entendre à la paix: parce qu'il occupe présentement aux habitans de cette Ville les meilleures terres, où il y a quantité de mines & abondance de *Coca*, qui est une herbe dont on retire un grand profit, comme on l'a deja marqué ci-devant. Cette ville de Guamanga est éloignée de Cusco de quatre-vingt lieuës, & le chemin de l'une à l'autre est fort difficile, à cause des montagnes où il y a beaucoup de précipices & de passages fort dangereux. Avant que les Chrétiens se fussent rendus maîtres du Perou, la ville de Cusco étoit le lieu où les Rois du pays faisoient leur séjour ordinaire, & où ils tenoient leur Cour, gouvernant de là cette grande étenduë de pays dont on a déja parlé, & dont on parlera encore plus particulierement dans la suite de cette Histoire. Cette Ville étoit comme le rendez-vous de tous les Caciques de ce grand & vaste Royaume, qui y venoient de toutes parts, tant pour payer les tributs au Roi, que pour obtenir justice quand ils

avoient quelque demêlé & quelques affaires les uns avec les autres. Il n'y avoit alors dans tout le Perou aucun autre lieu habité par les Indiens qui eût forme de Ville. Cusco étoit la seule. Cette place avoit une bonne forteresse bâtie de pierres quarrées, si grande, que c'est une chose toute à fait surprenante comment les Indiens avoient pû les mouvoir & les transporter à force de bras sans le secours de boeufs, de chevaux, de mulets, ou d'autres semblables animaux: en effet il y en a plusieurs pour lesquelles il faudroit au moins dix paires de boeufs & plus à chacune pour les mouvoir & pour les traîner. Les maisons dans lesquelles habitent maintenant les Chrétiens, sont les mêmes qui étoient ci-devant occupées par les Indiens, dont quelques-unes ont été racommodées, & les autres agrandies. La Ville étoit divisée en quatre quartiers, dans chacun desquels par ordre du Roi, qu'on nomme Ynga dans la langue du pays, tous ceux qui venoient du même côté étoient obligez d'habiter. Ainsi les Indiens qui venoient du côté du midi, devoient demeurer dans le quartier qui regarde cette place, lequel on nomme dans leur langue *Collasugo*, du nom d'une Province

qui eſt de ce côté-là, nommée *Collao* : ceux du Nord dans le quartier nommé *Chincaſuyo*, du nom d'une Province conſiderable & renommée, qui eſt du même côté, & qui s'appelle *Chinca*; cette Province eſt préſentement à Sa Majeſté ; mais fort apauvrie & fort dépeuplée à comparaiſon de ce qu'elle étoit ci-devant. Les deux autres quartiers qui regardent l'Orient & le Couchant, s'appellent *Andeſugo* & *Condeſugo*. Aucun Indien ne pouvoit demeurer dans un autre quartier que le ſien, autrement il ſe feroit expoſé à de grandes peines. Le pays aux environs de Cuſco eſt fertile & abondant en toutes ſortes de vivres; l'air y eſt parfaitement bon, enſorte qu'un homme ſain qui y va habiter, n'y devient jamais malade, ou au moins cela arrive fort rarement. Autour de cette Ville on trouve pluſieurs riches mines d'or, deſquelles on a tiré tout celui qui s'eſt tranſporté juſqu'à préſent en Eſpagne : il eſt vrai qu'on les voit preſque abandonnées, depuis qu'on a découvert celles de Potoſi, tant parce qu'on tire beaucoup plus de profit des mines d'argent de ce dernier lieu, qu'à cauſe qu'il y a auſſi beaucoup moins de péril pour les Indiens & pour les Chrétiens qui y tra-

vaillent. Depuis la ville de Cuſco juſqu'à celle de Plata dans la Province de *Charcas*, il y a cent cinquante lieuës & plus, & on trouve entre les deux une autre grande Province où le terrain eſt plein & uni, qui ſe nomme le *Collao*, qui a cinquante lieuës de longueur & plus; la principale partie de ce pays nommée Chiquito, appartient à Sa Majeſté, & parce qu'il y a une ſi grande étenduë de pays où les Chrétiens n'ont aucun établiſſement, le Licentié de la Gaſca envoya du monde l'an mil cinq cens quarante-neuf, pour faire quelque établiſſement dans cette Province. La ville de Plata eſt un lieu où il fait plus froid qu'en aucun autre de la montagne; elle a peu d'habitans, mais fort riches, & la plûpart de ceux qui y ſont, paſſent la plus grande partie de l'année dans les mines de Porco & dans celles de Potoſi depuis qu'on les a découvertes. De cette ville de Plata tirant à main gauche, & entrant plus avant dans le pays du côté de l'Orient, on a découvert une nouvelle Province par les ordres du Licentié Vaca de Caſtro, qui envoya pour ce deſſein les Capitaines Diego de Roïas & Philippe Gutierez. Cette contrée a pris ſon nom de Diego de Roïas; on dit qu'elle eſt

bonne & abondante en vivres, & que l'air y eſt ſain : mais on n'y a pas trouvé tant de richeſſes qu'on eſperoit. Le Capitaine Domingo de Ytala & ſes Compagnons vinrent par-là au Perou l'an mil cinq cens quarante-neuf, de maniere qu'ils firent le tour de cet eſpace qui eſt entre la mer du Sud & celle du Nord, étant entrez dans le pays par la riviere de la Plata après avoir navigé au Nord, cherchans à faire quelque découverte. Voilà la ſituation & l'état de tout ce qu'on a découvert juſqu'à préſent dans le Perou le long de la mer du Sud, en ſuivant toûjours la côte, ſans qu'on ait entré fort avant dans le pays; parce qu'on y a trouvé de grandes difficultez à cauſe de la quantité des montagnes dont il y a comme pluſieurs chaînes redoublées qui ſont très-rudes & très-difficiles, & qu'on ne ſçauroit paſſer ſans ſouffrir beaucoup, tant par le froid, que par la diſette des vivres. Cependant on peut croire que l'induſtrie & le courage des Eſpagnols auroient ſurmonté tous ces obſtacles, s'ils avoient eu de fortes eſperances de trouver par de-là un pays riche.

CHAPITRE X.

u sentiment que les Indiens ont sur le sujet de leur Création, & sur quelques autres matieres.

COmme les Indiens ne connoissent point l'art de l'écriture, ainsi qu'on l'a déja dit, ils ignorent aussi leur origine, & ne sçavent point l'histoire de la création, ni celle du déluge, dont ils n'ont ni registre ni mémoire. Il est vrai qu'il s'est conservé parmi eux quelques especes de traditions ausquelles on a ajoûté, changé ou diminué quelque chose de siecle en siecle selon les imaginations de chacun, & voici à peu près à quoi cela se réduit. Ils disent que du côté du Septentrion il vint un homme qui n'avoit ni os ni jointures, & qui en marchant accourcissoit ou allongeoit le chemin selon sa volonté, & élevoit ou abaissoit les montagnes comme il lui plaisoit; que cet homme créa les Indiens d'alors, & que ceux de la plaine lui ayant fait quelque déplaisir, il rendit le pays sablonneux comme on le voit encore aujourd'hui, & ordonna qu'il n'y tombât jamais de pluye; mais qu'il

leur envoya les rivieres qui y coulent, afin qu'ils eussent au moins de quoi boire & se rafraîchir : ils ajoûtent que cet homme s'appelloit Con, qu'il étoit fils du Soleil & de la Lune ; ils l'estimoient Dieu & l'adoroient comme tel, & il avoit donné, disent-ils, les herbes & les fruits sauvages pour nourriture à ceux qu'il avoit créez. Après cela, disent ils encore, il vint du côté du Midi un autre homme qui avoit plus de pouvoir que le premier; celui-ci se nommoit Pachacama, comme qui diroit Créateur ; il étoit aussi fils du Soleil & de la Lune : à son arrivée Con disparut, & laissant ainsi les hommes qu'il avoit formez, sans chef & sans protecteur, Pachacama les métamorphosa, les changeant en Oiseaux, en Singes, en Chats, en Ours, en Lions, en Perroquets & en diverses autres sortes d'Oiseaux qui se voyent en ce pays-là : puis le même Pachacama créa les Indiens d'à présent, & leur donna l'industrie de labourer la terre & de cultiver les plantes. Ils tiennent aussi ce dernier pour un Dieu, & tous les Principaux du pays veulent être enterrez après leur mort dans la Province de Pachacama qui a pris son nom de cet homme, parce qu'il y faisoit sa demeu-

re. Ce pays est à quatre lieuës de la ville de los Reyes. Ils ajoûtent enfin que leur Pachacama a vêcu plusieurs siécles, & jusques au temps que les Chrétiens sont venus au Perou : mais que depuis il n'a plus paru. Cela peut faire conjecturer que ce fut quelque Démon qui les avoit ainsi malheureusement abusez, & leur avoit mis dans l'esprit toutes ces extravagances & ces folles imaginations. Les Indiens croyent aussi qu'avant tout ce qu'on vient de rapporter, il y a eu un Déluge, & que lorsqu'il arriva, les hommes se sauverent dans de grandes Cavernes qu'ils avoient faites & préparées pour cela sur les plus hautes montagnes, & où ils avoient porté toutes les choses necessaires à la vie ; qu'après y être entrez, ils avoient si bien bouché les entrées & les moindres ouvertures de leurs retraites, que les eaux n'avoient pû y pénétrer : puis quand ils les crurent diminuées, ils mirent hors quelques chiens qui retournant mouillez & sans être salis de bouë, leur faisoient connoître que les eaux étoient encore fort hautes ; si bien qu'ils n'oserent sortir de leurs cavernes jusqu'à ce qu'ils vissent revenir leurs chiens tous boüeux. Ils disent enfin que de cette humidité de la

terre s'engendrerent plusieurs serpens qui les incommodoient fort, jusques à ce qu'avec le temps ils en vinrent à bout & les tuerent. Il paroît assez par là qu'ils ont eu quelque connoissance confuse du Déluge, bien qu'ils ne sçachent pas comment Noé fut sauvé dans l'Arche avec sept autres personnes, & que par ce moyen le monde fut repeuplé dans la suite : c'est pourquoi ils feignent que quelques gens furent sauvez dans les cavernes des montagnes, comme on vient de le rapporter : ou possible cette inondation dont ils parlent pourroit être quelque Déluge particulier, comme celui de Deucalion. Ils croyent que le monde doit finir : mais qu'avant cela il doit y avoir une grande sécheresse, & qu'il ne pleuvra point du tout pendant plusieurs années. Cela étoit cause que ci-devant tous les Seigneurs avoient des magazins où ils faisoient de grands amas de Maïz pour s'en servir dans le temps de cette sécheresse : & quand le Soleil ou la Lune s'éclipsent, les Indiens un peu timides font de grands cris & de grands gémissemens, pensans que ce temps est arrivé auquel le monde doit périr : car ils disent qu'alors ces astres se doivent obscurcir, comme cela arrive lorsqu'ils sont éclipsez.

CHAPITRE XI.

Des Ceremonies religieuses & des Sacrifices des Indiens du Perou.

CEs Peuples adorent comme des Dieux le Soleil & la Lune, & les croyent en effet des Divinitez. Ils jurent par le Soleil & par la Terre qu'ils regardent comme leur mere. Ils ont dans leurs Temples de certaines pierres qu'ils venerent & adorent, qui leur répresentent cet astre du jour : ils les nomment Guacas, d'un mot qui signifie pleurer, parce qu'en effet ils pleurent en entrant dans ces temples. Personne n'approche de ces Guacas que les Prêtres ou Sacrificateurs de ces Idoles, qui sont toûjours vêtus de blanc, & quand ils vont pour s'en approcher, ils tiennent en leurs mains quelques linges ou draps blancs, ils se prosternent & se traînent à terre, & en parlant à ces Idoles ils se servent d'un langage que les Indiens n'entendent point. Ces Sacrificateurs reçoivent les offrandes qu'on fait à ces Simulacres & les enterrent dans les Temples : car tous les Indiens leur offrent des figures ou

images d'or ou d'argent, qui représentent les choses pour lesquelles ils adressent leurs prieres à leur Guaca. Ce sont aussi ces mêmes Prêtres qui sacrifient tant les bêtes que les hommes, & qui cherchent dans le cœur ou dans les entrailles de leurs Victimes, les signes qu'ils souhaitent, & jusques à ce qu'ils les ayent trouvez en quelqu'une, ils continuent toûjours ces abominables Sacrifices quand ils les ont une fois commencé : car ils disent tandis que ces signes ne se trouvent point, que c'est une preuve que leurs Idoles ne sont pas contentes du Sacrifice. Ces Sacrificateurs ne paroissent presque jamais en public, ni n'ont aucun commerce avec les femmes pendant tout le temps qu'ils sont occupez à ces Sacrifices, & toute la nuit ils ne cessent de crier ou d'invoquer les Démons dans la campagne voisine des lieux où sont ces Guacas, dont il y a un fort grand nombre, parce que plusieurs maisons ont chacun le sien en particulier. Quand ils ont à parler aux Démons, ils s'y préparent par le jeûne, puis se bandent les yeux, & quelques-uns même se les crevent : car ces miserables sont si superstitieux qu'on en a vû qui sont allez jusqu'à cet excès de se les crever ainsi, ou

même ſe les arracher. Les Caciques & les Seigneurs n'entreprennent jamais rien ſans avoir premierement conſulté leurs Prêtres, & ceux-ci leurs Idoles ou pour mieux dire les Démons. Les Eſpagnols trouverent dans ces Temples conſacrez au Soleil, pluſieurs grands pots de terre pleins d'enfans ſecs qu'on avoit ſacrifiez. Entre les pieces d'or & d'argent qui ſervoient d'ornement à ces Guacas, on en trouva qui reſſembloient parfaitement à des Croſſes & à des Mitres Epiſcopales, & quelques-unes de ces Idoles furent trouvées avec la Mitre ſur la tête : de ſorte que quand Thomas de Verlanga qui étoit Evêque de la Terre ferme, paſſa au Perou, & que les Indiens le virent avec ſa Mitre en tête, chantant Pontificalement la Meſſe, ils diſoient tous qu'il ſembloit un Guaca, & demandoient ſi c'étoit le Guaca des Chrétiens. On les a ſouvent interrogé ſur le ſujet de ces Mitres, quelle en étoit la fin & l'uſage : ſur quoi ils étoient embarraſſez & ne pouvoient rien dire, ſinon qu'ils les avoient ainſi de toute ancienneté. Outre ces Guacas il y avoit auſſi par tout le Perou des maiſons ou Monaſteres, où habitoient pluſieurs femmes conſacrées au Soleil, qui ne ſor-

toient jamais de ces lieux où elles filoient & tissoient du coton & de la laine, & en faissoient de fort bonnes étoffes ; puis quand elles étoient achevées, ces femmes les brûloient avec des os de brebis blanches, puis jettoient les cendres au vent du côté du Soleil. Ces personnes étoient obligées à vivre dans une chasteté & une continence perpétuelles, & si elles y manquoient, on les faisoir mourir : neanmoins si quelqu'une étant enceinte affirmoit par serment que le Soleil étoit pere de son enfant, elle évitoit la mort. Tous les ans dans le temps que les Indiens de la Montagne recueilloient leur Maïz, ils célebroient une fête, plantans en terre au milieu de quelque place, deux arbres hauts & droits comme deux mâts de navire, au haut desquels ils mettoient une figure d'homme environnée d'autres figures ornées de fleurs. Après cela ils venoient par troupes ou par brigades, battans leurs tambours, & jettans de grands cris : puis chaque brigade tiroit ses traits & ses fléches à ces figures, & après que tous avoient tiré, les Prêtres produisoient une Idole qu'ils mettoient au pied de ces mâts plantez en terre, & devant laquelle ils sacrifioient un Indien ou une brebis,

To. 1. P. 64.



bis, oignans l'Idole du sang de la victime : puis après en avoir consideré le coeur, & les entrailles, & y avoir trouvé de bons ou de mauvais signes, ils en faisoient leur rapport au peuple, & cela rendoit la fête ou triste ou gaye. Ils passoient ordinairement tout ce jour-là à danser & à boire, faire plusieurs jeux & plusieurs tours, & joüer divers personnages avec leurs armes à la main, leurs haches, leurs massues & autres sortes d'armes.

CHAPITRE XII.

Les Indiens du Perou croyent la resurrection de la chair.

LEs Caciques du Perou & tous les Principaux du pays sont mis après leur mort dans des lieux voûtez, assis dans leurs siéges qu'ils appellent Duos, & revêtus de tous leurs plus riches vêtemens. La coûtume étoit aussi d'enterrer avec eux une ou deux de leurs femmes, de celles que le Mort avoit le plus aimé; & souvent il y avoit contestation entr'elles à qui auroit cet honneur : c'est pourquoi cela étoit ordinairement reglé par le mari avant sa mort. On enterroit

aussi avec eux deux ou trois jeunes garçons de ceux qui étoient à leur service, avec toute leur vaisselle d'or & d'argent, Ils font cela dans l'esperance qu'ils ont de ressusciter un jour, & ils souhaitent de paroître alors accompagnez de leurs femmes & de leurs Officiers : aussi lorsque les Espagnols entroient dans leurs sépultures pour en tirer l'or & l'argent qu'on y avoit mis, ils les prioient de ne point ôter ni disperser les os de ceux qui y étoient ensevelis, afin qu'ils pussent ressusciter plus promptement & avec moins de peine. Dans la ceremonie des funerailles les parens versent au-dessus du lieu de la sépulture, de ce breuvage qu'ils appellent Chica, qui par le moyen de quelques tuyaux se va rendre dans la bouche du mort. On met aussi au-dessus de leurs sépultures des statues de bois qui les représentent : & pour les gens du commun, on se contente d'y mettre en peinture les marques & les enseignes de leur profession ou de leur emploi, particulierement s'ils ont été hommes de guerre.

CHAPITRE XIII.

De l'origine des Rois du Perou qu'on appelle Yngas dans la langue du pays.

DAns toutes les Provinces du Perou il y avoit quelques grands Seigneurs dont les principaux s'appelloient dans leur langue Caracas, ce qui eſt la même choſe que les Caciques dans le langage des Iſles. Il faut remarquer là-deſſus que les Eſpagnols qui allerent à la Conquête du Perou, étoient accoutumez à nommer les choſes generales & communes, des mêmes noms dont on ſe ſervoit pour les ſignifier dans les Iſles de ſaint Domingue, de ſaint Jean, de Cuba, & dans la Terre ferme où ils avoient habité, & que ne ſçachant point comment on les appelloit dans la langue du Perou, ils ſe ſervoient pour les déſigner des termes qu'ils avoient appris. Cela s'eſt ſi bien conſervé, & a ſi bien paſſé en coûtume, que les Indiens du Perou ſe ſont accommodez à cet uſage, ſi bien que quand ils parlent avec les Chrétiens, ils nomment ces choſes generales des mêmes noms qu'ils ont appris d'eux.

Ainsi ils appellent Caciques ceux qu'ils avoient accoutumé de nommer Curacas, leur pain Maïz & leur breuvage Chicha, qui s'appellent dans leur langue Zara ou Azua. Il en est de même de plusieurs autres choses. Ces Seigneurs dont nous parlons étoient les Juges & les protecteurs de leurs sujets pour les faire vivre en paix, & ils étoient aussi leurs Chefs & leurs Capitaines dans les guerres qu'ils avoient contre leurs voisins. Il n'y avoit point alors de Roi ou Seigneur general de tout le pays jusques à ce que du côté de Collao, il vint par un grand lac nommé Titicaca, qui a quatre-vingt lieues de tour, une nation belliqueuse que ceux du Perou nommerent Yngas. Ces derniers venus étoient ras & tondus, ils avoient les oreilles percées, & y portoient de gros pendans d'or ronds, pour les tirer en bas, & par ce moyen se les agrandir : on nomma Ringrim, comme qui diroit oreille, ceux qui les avoient grandes. On appella leur Chef Zapalla Ynga, comme qui diroit seul Seigneur ou Roi; d'autres disent qu'on l'appella Ynga Vira Cocha, qui signifie écume ou crasse de la mer, parce qu'on ne sçavoit point l'origine de ces gens-là, ni de quel pays ils venoient : ainsi les anciens habi-

tans du pays s'imaginoient que ces nouveaux venus étoient formez de l'écume ou du limon de ce Lac, duquel sort une grande riviere qui coule vers l'Occident, & qui en quelques endroits est large d'une demie lieue, puis se va décharger dans un autre petit Lac qui est à quarante lieues du grand, & s'y perd au grand étonnement de ceux qui considerent la chose; & ne peuvent comprendre comment une si grande quantité d'eau disparoît & s'évanoüit, pour ainsi dire, dans un si petit réservoir qui ne paroît nullement capable de la contenir. Il est vrai que comme on ne trouve point le fond de ce petit Lac, cela fait croire que par dessous terre il se décharge dans la mer; comme fait le fleuve Alphée en Grece. Ces Yngas commencerent par s'établir dans la Ville de Cusco, & de-là ils subjuguerent tout le pays & se le rendirent tributaire. * Leur Empire fut successif &

* C'est ainsi que l'Auteur de cette Histoire du Perou rapporte l'ordre de la succession de ces Rois dans l'édition d'Anvers de l'an 1555. en petit in octavo : mais dans l'édition de Seville de l'an 1577. in folio par colonnes, il en est parlé d'une maniere bien differente & toute opposée. Voici ce que porte cette édition après ces mots, *se la rendent tributaire. Dans la suite celui qui se*

voici l'ordre qu'ils obſerverent pour la ſucceſſion. Quand un Roi mouroit, ce n'étoit aucun de ſes enfans qui lui ſuccedoit immédiatement, mais le plus âgé de ſes freres cadets, s'il en avoit pluſieurs: puis après la mort de celui-ci la ſucceſſion retournoit au fils aîné du Roi précedent, de lui à ſon frere, puis derechef de ce frere au premier fils de ſon aîné, & ainſi de ſuite, enſorte que cette eſpece de ſucceſſion ne pouvoit preſque jamais finir ni manquer d'heritiers qui ſe trouvaſſent dans cet ordre. Les ornemens Royaux que portoient ces Yngas pour marque de leur empire & qui leur ſervoient de Couronne ou de Diadême, étoient de certaines franges de laine de couleur dont ils ſe bandoient la tête;

trouvoit le plus fort & le plus puiſſant ſuccedoit à l'Empire, par voie de tyrannie & de violence; & ſans garder aucun ordre de ſucceſſion légitime, leur droit n'étoit fondé que ſur la force des armes. Il ſemble qu'en ceci la premiere édition doit être préferée, parce qu'elle a été faite ſous les yeux & par les ſoins de l'Auteur, c'eſt pourquoi on l'a mis dans le texte: mais on a cru auſſi que les Lecteurs ſeroient bien aiſes qu'on leur marquât cette difference, afin que ſi quelqu'un ſe donnoit la peine de conſulter l'Original, & qu'il eût l'édition de Seville, il ne fût pas ſurpris de trouver dans la traduction une choſe qui lui paroîtroit directement opposée à l'Eſpagnol.

elles alloient d'un temple à l'autre, descendant si bas qu'elles leur couvroient presque les yeux. Ils gouvernoient leur Empire avec beaucoup de hauteur & d'une maniere fort absoluë, & il n'y a peut-être jamais eu de pays au monde où l'obeïssance & la soumission des sujets ayent été plus loin : en effet ils n'avoient qu'à mettre un fil tiré de leur bandeau Royal entre les mains de quelqu'un de ces Ringrim ou grandes oreilles, & il étoit respecté & obéï par tout, jusques-là qu'on avoit une déference si absolue aux ordres du Roi qu'il portoit, qu'il pouvoit seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une Province entiere, & y faire périr hommes & femmes : parce qu'à la seule vûe de ce fil tiré de la Couronne Royale, ils s'offroient tous à la mort volontairement & sans aucune résistance. Suivant l'ordre de la succession dont on a parlé, le Royaume de ces Yngas tomba entre les mains d'un nommé Guaynacava, comme qui diroit, jeune homme riche. Il fit de grandes conquêtes & accrut beaucoup son Empire, plus que n'avoient fait aucun de ses Prédecesseurs : il gouverna ses peuples avec plus de raison, de justice & d'équité que n'avoient fait les autres : il

établit parmi eux une bonne police & un bel ordre pour la culture des terres : ensorte que c'est une chose surprenante & presque incroyable que parmi une nation barbare & sans lettres, le gouvernement ait pû être si juste & si bien reglé, & l'obéissance & l'amour des sujets envers leur Souverain si grande & si parfaite. Ils lui en donnerent une preuve signalée & qui mérite bien qu'on en parle ici, en faisant pour sa commodité deux chemins au Perou, dont la difficulté, le travail & la dépense égalent ou surpassent même tout ce que les anciens Auteurs ont dit des sept merveilles du monde. Guaynacava partit de la Ville de Gusco avec son armée, pour aller conquerir la Province de Quito, c'est-à-dire qu'il entreprit un chemin de près de cinq cens lieues; il alloit par la Montagne où il eut à surmonter de grandes difficultez par les mauvais chemins, les rochers & les précipices qui se rencontroient souvent sur son passage. Après qu'il fut heureusement venu à bout de son entreprise, qu'il eut achevé sa conquête & soumis toute cette Province, les Indiens crurent qu'ils devoient faire honneur à sa victoire, en lui préparant un chemin plus commode pour son retour,

our. Ils l'entreprirent donc & y réuſ-
rent par un travail prodigieux, ayant
ait ſur ces montagnes un chemin large
& uni : pour cela il leur fallut ſouvent
ompre des rochers, & combler des val-
ées & des précipices de quinze & vingt
toiſes de profondeur. Ce chemin eſt
long de cinq cens lieuës, & on dit que
d'abord qu'il fut fait, il étoit ſi plein &
ſi uni par tout, qu'on auroit aiſément pû
le ſuivre en caroſſe : il eſt vrai que de-
puis ce temps-là il y eſt arrivé du chan-
gement par les guerres des Indiens &
des Chrétiens, parce qu'en pluſieurs en-
droits on a écarté & briſé dans les vallées
les materiaux qui les combloient pour
rendre par ce moyen les paſſages difficiles
aux ennemis. On comprendra facile-
ment la grandeur & la difficulté de cet
ouvrage, ſi on conſidere le travail & la
dépenſe qu'il a fallu en Eſpagne, pour ap-
planir deux lieües de montagne entre Se-
govie & Guadarrama, & que cependant
cet ouvrage n'a jamais été achevé ni mis
dans toute ſa perfection, bien que ce
ſoit là le paſſage ordinaire des Rois de
Caſtille avec leur Maiſon & leur Cour,
toutes les fois qu'ils vont ou viennent de
l'Andalouſie ou du Royaume de Tolede
pour paſſer d'un côté à l'autre de ces

montagnes. Les Indiens non contens de ce premier travail, en entreprirent quelque temps après un autre, qui n'étoit gueres moins grand ni moins difficile. Guaynacava aimoit fort la Province de Quito, parce qu'il l'avoit conquise, & se faisoit beaucoup d'honneur de cette conquête, il voulut donc y retourner pour la visiter, & prit cette seconde fois sa route par la plaine. Ses Sujets entreprirent encore de lui faire un nouveau chemin par là: dans toutes les vallées qui ont d'ordinaire environ une lieüe d'étenduë, comme on l'a déja dit ci-devant, & où on a l'agrément de la fraîcheur que donnent les rivieres & les bocages, ils firent une levée de terre fort haute, pour rendre le chemin à peu-près plein & uni, sans qu'on fût obligé de monter ni de descendre; ce chemin avoit près de quarante pieds de largeur, & en sortant des vallées ils marquoient la route à travers les sables, par des pieux & des especes de barrieres qu'ils y plantoient au cordeau, afin qu'on ne pût s'égarer ni d'un côté ni d'autre. Ce chemin étoit de cinq cens lieües de longueur comme celui de la montagne. Les barrieres sont maintenant rompuës en plusieurs endroits, parce que les Espagnols en ont

pris le bois pour faire du feu pendant la paix aussi-bien que durant la guerre ; mais les levées subsistent encore dans les vallons, & sont assez entieres, au moins la plûpart, en sorte qu'on peut aisément juger par là de la grandeur de cet ouvrage. Guaynacava alla par un de ces chemins, & revint par l'autre, & par tout où il passoit, il trouvoit la route couverte de rameaux & de fleurs de très-agréable odeur.

CHAPITRE XIV.

Des choses remarquables que Guaynacava fit au Perou.

OUtre ces deux grands ouvrages dont on vient de parler dans le chapitre précedent, Guaynacava fit bâtir sur le chemin de la montagne de journée en journée, des Palais de fort grande étenduë, avec quantité d'appartemens, ensorte qu'il y avoit de quoi loger sa personne, sa maison, & toute son armée. Il en fit aussi bâtir de semblables sur le chemin de la plaine ; il est vrai qu'ils ne furent pas en si grand nombre ni si près les uns des autres, comme ceux

de la montagne, parce qu'il falloit pour y trouver les commoditez néceſſaires, les placer ſur le bord des rivieres, qui, comme on l'a déja dit, ſont éloignées les unes des autres de huit ou dix lieuës, & même en quelques endroits de quinze & de vingt. Ces bâtimens s'appellent Tambos, & les Indiens des environs avoient le ſoin de les fournir de toutes les proviſions néceſſaires pour les armées de ce Prince, & cela non ſeulement pour la nourriture, mais auſſi pour les vêtemens & les armes : de ſorte qu'en chacun de ces Tambos on pouvoit trouver en cas de beſoin, de quoi vêtir & armer vingt ou trente mille hommes. Guaynacava étoit toûjours accompagné d'un grand nombre de gens de guerre armez de Piques, de Hallebardes, de Maſſuës & de Haches d'armes d'argent & de cuivre, & même quelques-unes d'or : ils ſe ſervoient auſſi de frondes & de javelots un peu brûlez par le bout, afin que la pointe en fût plus dure & par conſéquent plus perçante. Sur les rivieres ils bâtiſſoient des ponts de bois dans les lieux où l'on en trouvoit de propres pour cela ; & lorſque le bois leur manquoit, ils faiſoient de gros cables d'une herbe qu'ils appellent Maguey, qui eſt

plus forte que le chanvre, & entre les cables un tiſſu comme une eſpece de nattes, mais ſi fort, qu'ils pouvoient aiſément paſſer deſſus : c'eſt une choſe ſurprenante de voir qu'ils fiſſent de cette maniere des ponts qui avoient juſqu'à quinze toiſes de largeur & deux cens de longueur. Dans les lieux où ils ne pouvoient faire des ponts, ils paſſoient les rivieres par le moyen d'un long cable qui alloit d'un côté à l'autre, & le long duquel ils tiroient avec une corde de deſſus l'autre bord une grande corbeille dans laquelle étoit celui qui vouloit paſſer ; & afin que les anſes de cette corbeille ne ſe rompiſſent point par le poids, & en coulant le long du cable, ils les faiſoient de bois, le reſte du panier n'étant que de joncs ou de roſeaux. Les Indiens des environs de ces ponts dont nous venons de parler, étoient obligez de les entretenir à leurs dépens. Le Roi alloit toûjours dans une litiere faite de lames ou platines d'or, & il étoit accompagné de plus de mille des principaux Seigneurs, ſeulement pour le porter tour à tour ſur leurs épaules ; ceux qui lui rendoient cet office étoient de ſon Conſeil & ſes Favoris. Les Caciques ſe faiſoient auſſi porter dans leurs litieres

ſur les épaules de leurs vaſſaux. Ils étoient fort ſoumis à leur Roi, enſorte qu'aucun d'eux, quelque puiſſant qu'il fût, n'entroit jamais pour lui parler, que les pieds déchauſſez, & portant quelque préſent enveloppé dans une mante, qu'il offroit à ſon Seigneur, comme une eſpece d'hommage pour lui témoigner ſa ſoumiſſion, & cette coûtume s'obſervoit avec tant d'exactitude, que ſi cent fois le jour ils fuſſent allez pour lui parler, il auroit fallu faire autant de fois la même choſe. Ils prenoient pour une grande irreverence & un manquement de reſpect fort criminel, de regarder le Roi en face; & ſi lorſqu'ils portoient ſa litiere, quelqu'un d'eux bronchoit, enſorte que la litiere tombât, on lui faiſoit incontinent couper la tête. Ce Prince tenoit par tout ſon Royaume de demi-lieuë en demi-lieuë des relais d'Indiens, qui faiſoient beaucoup plus de diligence que nos chevaux de poſte. Quand il avoit conquis quelque Province, la premiere choſe qu'il faiſoit, étoit d'envoyer les habitans naturels du lieu, ou au moins les principaux d'entr'eux, habiter dans quelque autre endroit du pays & de faire venir en leur place des Indiens déja ſoumis depuis long-temps à

ſa domination, & par ce moyen il s'aſſuroit de la fidélité des uns & des autres. Ces Peuples qui changeoient ainſi de demeure, & étoient tranſplantez d'un lieu à l'autre, s'appelloient dans leur langue Mitimaes. De toutes les Provinces de ſon Empire on lui payoit par an un tribut de ce que chaque pays produiſoit, juſques-là que de quelques endroits ſtériles qui ne poduiſoient aucuns fruits, on lui envoyoit tous les ans une certaine quantité de lézards, en ſigne de redevance, bien que quelques-uns de ces endroits fuſſent éloignez de Cuſco de plus de trois cens lieuës. Ce Guaynacava rebâtit le Temple du Soleil qui étoit à Cuſco, & en couvrit les murailles & le toit, de plaques ou lames d'or & d'argent qu'il fit faire exprès pour cet uſage. Il arriva de ſon temps qu'un Seigneur nommé Chimocappa qui habitoit dans la plaine, & poſſedoit plus de cent lieuës de pays, ſecoüa le joug de ſon obeiſſance, & ſe revolta contre lui: le Roi entreprit de le châtier, marcha en perſonne à cette expédition, le vainquit & le fit mourir: puis il ordonna pour conſerver la mémoire de ce crime & de ſa punition par un châtiment exemplaire, qu'aucun Indien de la plaine

ne pût porter d'armes, ce qui s'obſerve encore aujourd'hui: il permit neanmoins au Succeſſeur de ce rebelle, de vivre en la Province de Chimo, dans laquelle eſt préſentement bâtie la ville de Truxillo. Il y avoit alors une très-grande quantité de bétail au Perou, parce que Guaynacava & ſon pere avant lui, avoient donné de fort bons ordres, pour en bien peupler le pays. On envoyoit tous les ans en pleine liberté, comme une dixme qu'on payoit au Soleil, une certaine quantité de brebis qui lui étoient conſacrées, & elles multiplioient extrêmément, parce que perſonne n'oſoit y toucher, & ſi quelqu'un l'eût entrepris, on eût regardé cela comme un ſacrilege: il n'y avoit que le ſeul Guaynacava qui en pouvoit prendre pour ſon armée en cas de beſoin, & alors il donnoit ordre de faire une de ces chaſſes dont nous avons parlé ci-devant, qu'ils appellent Chacos, & pouvoit prendre en un jour juſqu'à vingt ou trente mille de ces brebis. On eſtimoit beaucoup l'or, parce que le Roi & les Principaux du pays en faiſoient des vaiſſeaux pour leur ſervice, des ornemens pour leurs perſonnes, & des offrandes à leurs Dieux. Le Roi faiſoit par tout porter avec lui une eſpece de ſiege ou de

table sur laquelle il s'asséoit, qui étoit d'or à seize carats, & valoit plus de vingt-cinq mille ducats de bon or. Ce fut la piece que Dom François Pizarre choisit pour soi dans le temps qu'il travailloit à la Conquête du Perou : car dans la capitulation qu'il avoit faite, on devoit lui donner pour son particulier, outre ce qui étoit accordé en général, quelque bijou ou joyau de prix tel qu'il lui plairoit de le choisir. Lorsque le premier fils de Guaynacava vint au monde, ce Roi fit faire un cable d'or si gros, que selon le rapport de quelques Indiens encore vivans, deux cens hommes avoient peine à le lever. En mémoire de cette piece, on nomma l'enfant Guascar, qui en leur langue signifie une corde, & on y ajoûta le surnom de Ynga, qui étoit celui de tous leurs Rois, comme le nom d'Auguste étoit celui des Empereurs Romains. J'ai voulu expressément marquer ce que je viens de dire, pour détruire une opinion populaire, communément reçûë en Espagne par ceux qui avoient peu de connoissance des affaires des Indes, & qui s'imaginoient que les Indiens n'estimoient point l'or, & n'en connoissoient point le prix. Ce même Prince avoit aussi plusieurs

magazins remplis de diverses pieces d'or & d'argent, comme de grandes figures d'hommes & de femmes, de brebis & d'autres animaux de toutes especes, comme aussi de toutes les sortes d'herbes qu'on trouve dans le pays, avec leurs feuilles, leurs tiges, leurs noeuds & leurs épics, le tout representé au naturel : il avoit encore grande quantité de mantes & de frondes tissuës de fil d'or, & un certain nombre de grosses masses d'or & d'argent, faites comme des bûches ou souches de bois à brûler.

CHAPITRE XV.

De l'éclat où se trouvoit le Perou lorsque les Espagnols arriverent, & des guerres qui le divisoient alors.

BIen que le principal dessein qu'on se propose dans cette Histoire, soit de rapporter ce qui arriva aux Espagnols dans la découverte & dans la Conquête du Perou ; neanmoins pour mieux faire comprendre ce qu'on a à dire, & donner plus de jour à cette narration, on juge à propos de dire quelque chose de l'état où se trouvoient alors les affaires des

Indiens qui gouvernoient ce pays-là. Cela nous donnera ſujet de reconnoître & d'admirer la ſage Providence de Dieu, qui permit que les Eſpagnols fiſſent cette entrepriſe dans un temps que ce pays étoit diviſé en deux partis, ſans quoi il leur eût été impoſſible, ou au moins très-difficile d'en faire la Conquête. Voici donc en peu de mots l'état où ils trouverent les choſes.

Guaynacava après avoir ſoumis à ſon Empire pluſieurs Provinces dans une étenduë de cinq cens lieuës de pays, à compter depuis Cuſco tirant vers l'Occident, réſolut d'aller en perſonne à la conquête de la Province de Quito qui bornoit ſa domination de ce côté-là. Il marcha donc à la tête de ſon armée, & réüſſit heureuſement dans ſon entrepriſe: ce pays lui parut agréable & conforme à ſon humeur, cela l'obligea d'y ſéjourner, & d'y faire ſa réſidence pendant un aſſez long-temps, laiſſant cependant à Cuſco quelques-uns de ſes enfans de l'un & de l'autre ſexe, & particulierement ſon fils aîné nommé Guaſcar Ynga, Mango Ynga, Paul Ynga & pluſieurs autres. A Quito il prit une nouvelle femme, fille du Seigneur du pays, & il eut d'elle un fils qui fut nommé

Atabaliba ; il aima beaucoup cet enfant ; & partant pour retourner à Cusco, il le laissa sous la conduite & le gouvernement de quelques tuteurs. Ce fut au retour de ce premier voyagé, que les Indiens lui firent sur la montagne ce chemin dont on a parlé. Depuis après avoir demeuré quelques années à Cusco il résolut de retourner à Quito, tant parce que le pays lui plaisoit, que par l'envie qu'il avoit de voir son fils Atabaliba qu'il aimoit plus que ses autres enfans. Il y retourna donc par le chemin de la plaine dont nous avons fait la description, & il y fit sa résidence tout le reste de sa vie. En mourant il ordonna que cette Province de Quito qu'il avoit conquis, demeureroit en partage à Atabaliba, puisqu'elle étoit venuë de ses Ancêtres. Après la mort de Guaynacava, son fils Atabaliba se rendit maître de son armée, & s'empara des trésors qu'il avoit portez avec lui : mais les plus considerables, comme embarrassans par leur poids, étoient demeurez à Cusco en la puissance de son fils aîné. Atabaliba lui envoya des Ambassadeurs pour lui apprendre la mort de leur pere commun, lui faire hommage & l'assurer de son obeissance, le suppliant aussi en même

temps de lui laiſſer la poſſeſſion de cette Province de Quito que ſon pere avoit conquis, & qui étant hors de ſes Etats, il ſembloit juſte que la poſſeſſion n'en fût point reglée par le droit d'aîneſſe, ſur tout parce que lui qui parloit en étoit l'héritier légitime du côté de ſa mere & de ſon ayeul. Guaſcar lui répondit que s'il vouloit venir à Cuſco & lui remettre l'armée, il lui donneroit des terres & des poſſeſſions pour vivre honnêtement & ſelon ſon rang : mais qu'il ne pouvoit lui laiſſer la Province de Quito, parce qu'elle étoit une des frontieres de ſon Empire, & où par conſéquent il étoit obligé de tenir des troupes pour la défenſe & la conſervation de ſes Etats : ajoûtant que s'il refuſoit de venir, il marcheroit en perſonne contre lui, comme contre un ennemi déclaré. Atabaliba conſulta deux Capitaines de ſon pere, braves & expérimentez dans les affaires de la guerre, l'un nommé Quizquiz, & l'autre Cilicuchima : ils lui conſeillerent de n'attendre point ſon frere, mais de ſe mettre le premier en campagne & marcher contre lui : puiſque l'armée dont il étoit en poſſeſſion & qui ſuivoit ſes ordres, étoit ſuffiſante pour le rendre maître de toutes les Pro-

vinces qui ſe trouveroient ſur ſon paſſage, & que par ce moyen elle deviendroit de jour en jour plus nombreuſe, de maniere que ſon frere s'eſtimeroit heureux de pouvoir s'accorder avec lui, & s'y trouveroit contraint. Il ſuivit cet avis, ſortit de Quito, & ſe rendit peu à peu maître du pays par où il paſſoit. Guaſcar envoya contre lui un de ſes Capitaines, avec quelques troupes armées à la legere, pour faire plus de diligence : il s'avança à grand hâte juſques à la Province de Tumibamba, diſtante de Quito d'un peu plus de cent lieuës : ayant appris là qu'Atabaliba s'étoit mis en campagne avec ſon armée, il dépêcha un courier à Cuſco, pour faire ſçavoir à Guaſcar ce qui ſe paſſoit, le priant de lui envoyer deux mille hommes, Capitaines & gens entendus à la guerre, parce qu'il pourroit avec cela prendre trente mille hommes d'une Province nommée Cagnares, dont le peuple eſt belliqueux, & qui tenoit pour lui. Guaſcar fit ce qu'on lui demandoit, & dépêcha promptement les deux mille hommes, auſquels ſe joignirent les Caciques de Tumibamba, de Chaparras, de Paltas & de Cagnares, qui étoient dans ce voiſinage. Atabaliba ne l'eut pas plûtôt appris, qu'il s'avança pour

les combattre; la bataille se donna, & dura trois jours; il y périt un grand nombre de gens de part & d'autre: enfin ceux de Quito furent défaits, & Atabaliba même fut pris sur le pont de la riviere de Tumibamba. Mais tandis que les troupes de Guascar celebroient leur victoire par de grandes fêtes & de grandes réjouissances, Atabaliba trouva moyen de se sauver, en perçant avec une barre de cuivre qu'une femme lui avoit fournie, une muraille fort épaisse du Tambos ou Palais de Tumibamba où il étoit enfermé: ainsi il s'enfuit & se rendit à Quito. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il rallia ses troupes, en leur faisant entendre que son Pere l'avoit changé en serpent, & lui avoit ainsi donné moyen de sortir de sa prison par un petit trou; il ajoûta qu'il lui avoit promis la victoire, s'ils vouloient le suivre & retourner au combat: il les encouragea si bien par cette ruse, qu'ils le suivirent avec empressement: il retourna donc chercher les ennemis, les attaqua, les vainquit & les défit entierement. Ces deux batailles furent fort sanglantes, & il y mourut un si grand nombre de gens des deux côtez, qu'on voit encore aujourdhui dans les lieux où elles se donnerent, de prodigieux

monceaux d'ossemens d'hommes. Atabaliba poursuivant sa victoire, résolut de marcher contre son frere : étant arrivé au pays de Cagnares, il fit faire main basse sur ses habitans, & en fit tuer soixante mille, parce qu'ils lui avoient été contraires : il mit aussi à feu & à sang & rasa entierement la grande Ville de Tumibamba située dans une plaine & arrosée par trois grandes rivieres, sur les bords desquelles elle étoit bâtie. De là poussant toûjours ses conquêtes, il ne faisoit quartier à personne dans les lieux où il trouvoit quelque résistance; mais il accordoit la paix à ceux qui la lui demandoient, & les obligeoit de se joindre à son armée, qui grossissoit ainsi tous les jours à mesure qu'il avançoit. Quand il fut arrivé à Tumbez, il voulut se rendre maître de l'Isle de Puna dont nous avons parlé ci-devant : mais le Cacique de cette Isle s'étant avancé contre lui avec plusieurs barques, & se défendant vigoureusement, Atabaliba jugea que cette conquête demandoit plus de temps qu'il n'en avoit alors, sur tout ayant appris que son frere Guasçar s'avançoit contre lui avec une nombreuse armée. Il continua donc sa marche vers Cusco, & s'étant arrêté à Caxamalca,

Caxamalca, il fit avancer deux Capitaines avec deux ou trois mille hommes armez à la legere, pour aller à la découverte, & apprendre quelques nouvelles des ennemis. Quand ils furent arrivez assez près de leur camp, ils quitterent le grand chemin, & prirent un détour, afin de n'être pas découverts : cela fit qu'ils rencontrerent Guascar qui s'étoit un peu retiré de ce même côté-là, avec sept cens de ses principaux Officiers, pour éviter le bruit & le tumulte de l'armée. Ils l'attaquerent, défirent ceux qui l'accompagnoient, & le prirent lui-même prisonnier; mais comme ils croyoient se retirer avec leur prise, ils se virent enfermez de toutes parts par l'armée des ennemis qui les menaçoient de les exterminer, sans qu'il en restât un seul, ce qu'ils pouvoient aisément faire, parce qu'ils étoient plus de trente contre un. Les Capitaines d'Atabaliba se trouvant dans cette extremité, & voyant qu'on commençoit à les approcher, dirent à Guascar, que s'il ne commandoit pas à ses gens de se retirer, il mourroit le premier, & qu'ils alloient lui couper la tête. La crainte de la mort épouvanta ce Prince, & comme ils le virent ébranlé, ils acheverent de le déterminer,

en l'assurant que son frere ne désiroit autre chose, sinon qu'il le laissât en la paisible possession de la Province de Quito, dont il lui feroit hommage, le reconnoissant pour son Seigneur & son Souverain : Guascar commanda donc à ses gens de ne passer pas outre, & de ne rien entreprendre, mais de s'en retourner à Cusco, ce qu'ils firent. Atabaliba informé de cet heureux succès, envoya incontinent ordre à ses Capitaines, d'emmener son frere prisonnier à Caxamalca, où il les attendoit. Voilà quel étoit l'état des choses lorsque Dom François Pizarre arriva au Perou avec les Espagnols qu'il commandoit ; ces conjonctures favorables pour lui, faciliterent beaucoup ses conquêtes dont nous parlerons dans le Livre suivant : parce que l'armée de Guascar étoit entierement dissipée, & qu'Atabaliba avoit congedié la plus grande partie de la sienne depuis sa nouvelle victoire, qui avoit fait tomber son ennemi entre ses mains.

Fin du premier Livre.

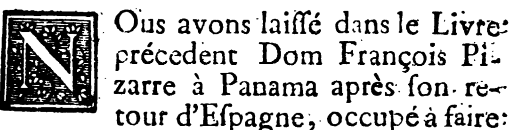


HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU PEROU.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Dom François Pizarre & ses gens partent de Panama pour aller au Perou.



NOus avons laissé dans le Livre précedent Dom François Pizarre à Panama après son retour d'Espagne, occupé à faire tous les préparatifs qu'il jugeoit néces-

faires pour la Conquête du Perou. Dom Diegue d'Almagro son Compagnon dans cette entreprise, ne s'y employoit pas avec la même chaleur qu'il avoit fait autrefois, & cela retardoit les affaires, parce qu'il étoit celui qui avoit le plus de bien & le plus de crédit. Il étoit mécontent de ce que Pizarre n'avoit rien obtenu pour lui de Sa Majesté, & c'étoit de-là que venoit sa tiedeur. Enfin pourtant il reçut ses excuses, & leur amitié se renoüa; mais on ne put jamais le remettre bien avec les freres de Dom François, qui furent toûjours fort mal dans l'esprit de Dom Diegue, & sur tout Fernand Pizarre dont il se plaignoit principalement. Il se passa donc quelque temps jusques à ce qu'enfin * Fernand Ponce de Leon ayant équipé un navire qui lui appartenoit, Dom François Pizarre s'y embarqua avec ses quatre

* Il y a quelque apparence que c'est le même qu'il a nommé au premier chapitre du premier Livre, Fernand de Luque, & de qui il a dit qu'il eut quelque part à l'entreprise de la Conquête du Perou, & cette conjecture semble rendre préferable dans ce premier endroit, l'édition d'Anvers de 1555. à celle de Seville de 1577. mais on soupçonne aussi qu'il y a une faute d'impression, & qu'au lieu de Hernando de Luque, il faudroit Hernando de Leon dans ce premier endroit.

freres & le plus grand nombre de gens de pied & de cheval qu'il put aſſembler. Il eut beaucoup de peine à en trouver qui le vouluſſent ſuivre, parce que la plûpart étoient fort découragez, & n'eſperoient rien de bon de cette entrepriſe, à cauſe des grandes difficultez qu'on y avoit trouvé les années précedentes, des peines & des fatigues qu'on y avoit ſouffert, & du peu de ſuccès qu'on y avoit eu. Il ſe mit à la voile au commencement de l'année mil cinq cens trente & un, & parce que les vents lui étoient contraires, il fut obligé d'aborder à la côte du Perou à plus de cent lieuës plus bas qu'il ne ſe l'étoit propoſé : ainſi il fut contraint de débarquer ſes gens & ſes chevaux, & de prendre ſa marche tout le long de la côte. Cette marche fut fort difficile & fort pénible, & ils ſouffrirent beaucoup, tant par la diſette des vivres, que par les difficultez qu'ils eurent à traverſer les rivieres auprès de leur embouchure, où elles ſont larges & profondes : ils étoient ſouvent obligez de les paſſer à la nage tant les hommes que les chevaux. L'adreſſe & le courage de Dom François lui ſervirent extrêmement dans cette occaſion, pour ſoutenir celui de ſes ſoldats, & les empêcher de ſe re-

buter. Il s'expofoit fouvent à de grands périls pour les fecourir, & il aidoit lui-même à ceux qui ne fçavoient pas nager, pour les faire heureufement parvenir à l'autre bord. Enfin ils arriverent à un lieu nommé Coaque fitué fur le rivage de la mer, affez bien fourni de plufieurs chofes, bien peuplé, & où ils trouverent fuffifamment des vivres pour fe rafraîchir & fe fortifier, dont ils avoient fort grand befoin, parce qu'ils étoient extrémement fatiguez. De là il envoya un vaiffeau à Panama, & un autre à Nicaragua, avec plus de trente mille * pieces d'or qu'il avoit pris à Coaque; il fit cela pour donner bonne opinion de la richeffe du pays, & faire naître à plufieurs perfonnes l'envie d'y paffer. On trouva auffi à Coaque quelques émeraudes bonnes & fines; ce lieu étant fous la ligne, où nous avons déja dit qu'il s'en trouve de telles & non ailleurs. Les Efpagnols en perdirent plufieurs en les brifant : car ils étoient fi peu inftruits de

* Le mot Efpagnol, Caftellanas, qui fe trouve ici, fignifie une efpece de monnoie d'or qui vaut 14 réales & environ dix huit deniers, c'eft à-dire à peu près trois livres quatorze fols monnoie de France.

la nature de ces pierres, qu'ils s'imaginoient que pour être fines, il falloit qu'elles souffrissent le marteau sans se rompre, comme les diamans : ainsi croyant que les Indiens les vouloient tromper en leur en donnant de fausses, ils en faisoient l'essai, si bien que par ce moyen ils en casserent un grand nombre d'un prix fort considerable; ce qui fut une grande perte pour eux, & dont ils ne se pouvoient prendre qu'à leur ignorance. Ils furent aussi attaquez dans ce même lieu, de cette espece de maladie dont nous avons parlé au chapitre quatriéme du premier Livre, c'est-à-dire d'une maniere de verruës ou de clous fort dangereux, & il n'y eut presque personne dans toute l'armée, qui en fût exempt. Tout malades qu'ils étoient, Pizarre les fit résoudre à partir, leur persuadant que la malignité de l'air dans ce lieu-là leur causoit ces incommoditez : ils passerent donc outre, & arriverent à la Province qu'ils nommerent (a) *Puerto viejo*, se rendant aisément maîtres paisibles de tout le pays des environs. Les Capitaines Venalcazar & Jean Fores les vinrent trouver en ce lieu-là avec quelques gens

(a) *Port vieux.*

de pied & de cheval qu'ils amenoient de Nicaragua.

CHAPITRE II.

Ce qui arriva au Gouverneur Dom François Pizarre en l'Isle de Puna.

APrès avoir pacifié la Province de Puerto Vieio, le Gouverneur avec ses gens se rendit au port de Tumbez : étant là, il résolut de passer en l'Isle de Puna qui est vis-à-vis de ce port, comme on l'a déja dit : il fit faire pour cela des barques plates à la maniere de celles des Indiens, dont on a parlé ci-devant au chapitre sixiéme du premier Livre. Ils coururent beaucoup de risque en traversant ce bras de mer, parce que les Indiens avoient résolu de couper les cordes des barques, pour faire périr les hommes & les chevaux qui étoient dessus. Le Gouverneur ayant eu quelque connoissance de ce complot, commanda que tout le monde fût soigneusement sur ses gardes, & l'épée nuë à la main, ayant toûjours les yeux attachez sur les Indiens qui les conduisoient, sans en perdre aucun de vûë. Quand ils furent arrivez

arrivez dans l'Isle les habitans leur demanderent la paix, & les reçûrent fort bien ; mais on sçut qu'ils avoient des troupes cachées pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Ce que le Gouverneur ayant appris, il attaqua les Indiens, les défit, & prit prisonnier le principal Cacique. Le lendemain ils se rendirent maître du camp des ennemis, qui étoit défendu par plusieurs gens de guerre. Le Gouverneur & ses freres monterent à cheval, & avec beaucoup de courage & de promptitude ils posterent leurs soldats dans tous les endroits où il étoit nécessaire, & envoyerent du secours aux vaisseaux qui étoient près de terre, parce que les Indiens les attaquoient avec leurs barques plattes. Enfin les Espagnols combattirent avec tant de résolution & de courage, qu'ils défirent les ennemis, & en tuerent & blesserent plusieurs. Il y eut seulement deux ou trois Espagnols tuez dans cette occasion, & quelques autres fort blessez, particulierement Gonzale Pizarre qui le fut dangereusement à un genou. Après cette action le Capitaine Fernand de Soto arriva venant de Nicaragua avec un renfort considerable d'Infanterie & de Cavalerie; mais parce que les Indiens

ſe tenoient avec leurs barques plattes derriere ces arbres nommez Manglares, qui avoient le pied dans l'eau, & qu'ainſi il étoit difficile de les y attaquer, le Gouverneur réſolut de retourner à Tumbez, d'autant plûtôt que l'air eſt fort mal ſain dans cette Iſle, parce qu'elle eſt près de la Ligne Equinoxiale; il fit donc le partage de tout l'or qu'il en avoit pû tirer, & abandonna le lieu.

CHAPITRE III.

Comment le Gouverneur paſſa à Tumbez, & des Conquêtes qu'il fit juſqu'à ce qu'il établît une Colonie à ſaint Michel.

DAns cette Iſle de Puna dont nous venons de parler, il y avoit plus de ſix cens perſonnes en priſon, des habitans de Tumbez, tant hommes que femmes, & même un des principaux du lieu: le Gouverneur Pizarre les mit tous en liberté, & leur fournit des barques pour ſe rendre chez eux. Puis quand il s'embarqua dans ſes navires pour aller auſſi lui-même à Tumbez, il mit avec quelques-uns de ces Indiens qu'il venoit de délivrer, trois Chrétiens ſur une même

barque, qui arriva à Tumbez plûtôt que ses vaisseaux. Les Indiens payerent d'une noire ingratitude le bienfait qu'ils venoient de recevoir de lui, qui les avoit délivrez d'une dure captivité ; car ils ne furent pas plûtôt arrivez qu'ils sacrifierent ces trois Espagnols à leurs Idoles. Peu s'en fallut que le Capitaine Fernand de Soto n'eût le même sort : il étoit avec quelques Indiens sur une autre barque, accompagné d'un seul valet, & déja ils étoient entrez dans la riviere de Tumbez, lorsqu'il fut apperçu par Diegue d'Aguero & Rodrigue Lozan, qui étoient déja débarquez, & marchoient le long de la riviere en remontant; ils firent donc arrêter la barque qui le portoit, lui donnerent le moyen d'en sortir, & de se sauver d'une mort qui sans doute lui étoit inévitable, s'il fût allé alors jusqu'à Tumbez. On peut aisément juger par ce que les Indiens venoient de faire, qu'ils étoient mal disposez à fournir des barques pour la descente des troupes ; ainsi on n'en trouva point pour débarquer ni les hommes ni les chevaux : il n'y eut donc que le Gouverneur, Fernand Pizarre, & Jean Pizarre son frere, l'Evêque Dom Vincent de Valverde, le Capitaine Soto & les

deux autres Espagnols dont on vient de parler, qui purent prendre terre ce soir-là. Ils passerent toute la nuit à cheval, & fort mouillez, parce que comme la mer étoit agitée, & qu'ils n'avoient point d'Indiens pour les aider, la barque dont ils se servoient pour leur débarquement, & que les Espagnols ne sçavoient pas bien gouverner, tourna & se renversa lorsqu'ils voulurent en sortir. Fernand Pizarre demeura sur le bord de la mer pour faire débarquer les troupes, & cependant le Gouverneur s'avança plus de deux lieues en terre sans pouvoir trouver aucun Indien à qui il pût parler, parce qu'ils s'étoient retirez en armes sur les petites hauteurs des environs. Comme il retournoit du côté de la mer, il rencontra lés Capitaines Mena & Jean de Salzedo qui le cherchoient, ils étoient suivis de quelque Cavalerie qui venoit de débarquer. Le Gouverneur ayant donc assemblé tout ce qu'il put de ses gens, se campa à Tumbez : pendant qu'il y étoit, le Capitaine Benalcazar arriva ; il avoit demeuré dans l'isle, attendant le retour des vaisseaux, parce que toutes les troupes n'y pouvant contenir, on avoit été obligé de faire à deux fois ce qu'on auroit pû faire à une seule ; les navires étoient donc retournez pour le

prendre lui & tous ceux qui étoient demeurez avec lui : qui eurent toujours à soutenir la guerre contre les Indiens de cette Isle, tandis qu'ils y furent. Le Gouverneur demeura plus de vingt jours à Tumbez, & fit tout ce qu'il put pour engager le Seigneur du pays à entendre à la paix, lui ayant fait faire plusieurs messages sur ce sujet, sans jamais en pouvoir venir à bout : au contraire il faisoit toujours aux nôtres tout le mal qu'il pouvoit, particulierement aux valets & aux autres gens qui alloient pour chercher des vivres, sans que les Espagnols lui en pussent faire, parce qu'il se tenoit avec les siens de l'autre côté de la riviere. Enfin le Gouverneur fit préparer secretement, & sans que les Indiens l'apprissent, trois barques plattes qu'il avoit fait venir de la côte, & un soir il se mit dessus, & passa la riviere avec ses freres Jean Pizarre & Gonzale Pizarre, les Capitaines Soto & Benalcazar, & plus de cinquante Cavaliers. Ils fatiguerent beaucoup pendant la nuit, parce que le chemin étoit fort montueux, & tout plein de ronces & de buissons. Le matin vers la pointe du jour ils attaquerent le camp des Indiens, & leur firent tout le mal qu'il leur fut

possible, continuant ainsi pendant quinze jours à leur faire une cruelle guerre, & mettre tout à feu & à sang pour vanger la mort des trois Espagnols que ces barbares avoient sacrifiez. Le principal Seigneur de Tumbez, pressé par toutes ces hostilitez, demanda la paix, & fit quelques présens d'or & d'argent. Aussi tôt après le Gouverneur partit avec la plus grande partie de ses troupes, laissant le reste dans ce lieu-là avec le Maître des Comptes Antoine Navarre, & le Trésorier Alonse Requelme. Etant arrivé à la riviere de Pœchos, à trente lieues de Tumbez, il ne fit point la guerre aux peuples ni aux Caciques qui habitoient sur les bords, & qui voulurent bien vivre en paix avec lui; mais il passa outre pour découvrir le port de Payta, qui est le meilleur de toute cette côte. Il envoya aussi le Capitaine Fernand de Soto vers les peuples & les Caciques qui habitoient sur les bords de la riviere, qui après quelques legeres rencontres, lui demanderent la paix, qu'il leur accorda. Dans ce lieu le Gouverneur reçut quelques envoïez de Cusco, de la part de Guascar, qui n'étoit pas encore prisonnier, & qui lui faisoit savoir la révolte de son frere Atabaliba, lui deman-

dant du ſecours, & le priant de favoriſer ſa juſte défenſe. Le Gouverneur envoïa Fernand Pizarre à Tumbez, pour en retirer les troupes qu'il y avoit laiſſé, puis à ſon retour en ce lieu-là il peupla la Ville de S. Michel, ſituée dans un pays nommé Tangarara, ſur le bord de la riviere de Chira près de la mer, afin que les vaiſſeaux qui viendroient de Panama, comme il en étoit déja venu quelques-uns, trouvaſſent un port aſſuré : après aïant partagé l'or & l'argent qui ſe trouva là, il ne laiſſa dans la Ville que les ſeuls habitans. Le Gouverneur partit avec tout le reſte pour la Province de Caxamalca, parce qu'il apprit qu'Atabaliba y étoit.

CHAPITRE IV.

Comment le Gouverneur alla à Caxamalca, & ce qui lui arriva dans ce lieu-là.

LE Gouverneur étant parti pour Caxamalca, ils ſouffrirent beaucoup en chemin lui & toute ſon armée par la ſoif, parce qu'il leur fallut faire vingt lieues par un pays deſert ſur des ſables ſecs & brûlans où ils ne trouvoient ni eau ni mê-

me aucun arbre qui leur donnât quelque ombrage pour se rafraîchir. Ce désert est depuis la ville de Saint Michel jusqu'à la Province de Motupe, où ils commencerent à trouver quelques vallons bien peuplez, & où ils eurent l'agrément de la fraîcheur, & trouverent des vivres en abondance pour se consoler des fatigues passées, & réparer leurs forces. De-là montant sur la Montagne, il rencontra en chemin un Envoyé d'Atabaliba, qui lui apportoit des souliers peints & des manchettes d'or, & qui lui dit que quand il paroîtroit devant son Prince, il falloit qu'il chaussât ces souliers, & portât aussi ces manchettes, afin d'en être reconnu. Le Gouverneur le reçut fort bien, promit de faire ce qu'on lui demandoit, & lui dit d'assurer de sa part Atabaliba qu'il ne venoit pas pour lui faire du mal, & ne lui en feroit aucun en effet, à moins qu'il ne lui en donnât un juste & legitime sujet : ajoutant que l'Empereur son maître Roi d'Espagne, dont il suivoit les ordres dans ce voyage, ne permettoit jamais qu'on fît aucun outrage à personne sans sujet & sans raison. Quand cet Envoyé fut parti, le Gouverneur le suivit de près, marchant avec beaucoup de précaution,

parce qu'il craignoit que les Indiens l'attaquassent par le chemin : en arrivant à Caxamalca il trouva un autre Messager, qui venoit lui dire de n'entreprendre point de loger dans ce lieu, sans attendre les ordres d'Atabaliba. Le Gouverneur ne lui répondit rien, & cependant il fit son logement, & après l'avoir fait, il envoya le Capitaine Soto avec vingt Cavaliers au Camp d'Atabaliba, qui n'étoit éloigné que d'une lieue, pour lui faire sçavoir sa venue. Quand Soto arriva au camp en présence d'Atabaliba, il poussa son cheval, ce qui ayant fait peur à quelques Indiens, ils s'éloignerent avec précipitation : Atabaliba punit cruellement leur timidité, car il les fit tuer sur le champ. Ce Prince n'avoit encore voulu faire aucune réponse positive à Soto, ni même parler à lui directement ; il parloit à un Cacique, ce Cacique à l'Interprete, & l'Interprete à Soto : là-dessus arriva Fernand Pizarre, que le Gouverneur avoit envoyé avec quelques Cavaliers aussi-tôt après le départ de Soto : ce dernier Envoyé s'adressa directement à Atabaliba, par le moyen d'un Interprete, & lui dit : *Que le Gouverneur son frere venoit vers lui de la part de Sa Majesté leur Roy pour*

lui faire entendre la volonté de leur Maître, & qu'ainsi il souhaitoit de le voir, ajoutant qu'il vouloit être de ses amis. Atabaliba répondit: *Qu'il recevoit avec plaisir l'offre de son amitié, pourvû qu'il rendît aux Indiens ses Sujets tout l'or & l'argent qu'il avoit pris dans son pays, & qu'il en sortît incontinent après: & que pour regler toutes choses, il iroit le lendemain voir le Gouverneur au Palais de Caxamalca.* Fernand Pizarre ayant vû le camp des Indiens qui sembloit une grande Ville par le nombre prodigieux de tentes & d'hommes qui y étoient, il retourna trouver le Gouverneur, & lui ayant fait un rapport fidele & exact de ce qu'il avoit vû, & de ce qu'Atabaliba lui avoit répondu, cela le fit un peu craindre, & lui causa quelque inquietude, parce que pour un Chrétien il y avoit plus de * cent, ou même jusqu'à deux cens Indiens. Néanmoins comme le Gouverneur & la plûpart de ceux qui l'accompagnoient étoient des gens d'un grand cœur & d'une grande résolution, ils s'animerent & s'encouragerent encore les uns les autres pendant la nuit, faisans des réflexions sur le secours qu'ils

* L'édition d'Anvers de 1555. dit deux cens, & celle de Seville de 1577. dit seulement cent.

devoient attendre de Dieu, qui ne manqueroit pas de leur accorder sa protection, pourvû que de leur côté ils fissent leur devoir en gens d'honneur, comme ils y étoient obligez. Ils passerent toute la nuit sans dormir, faisans soigneusement la garde autour de leur camp, & mettans leurs armes en bon état.

CHAPITRE V.

Pizarre combat l'armée des ennemis, les met en déroute, & prend Atabaliba prisonnier.

LE lendemain dès le matin, le Gouverneur mit ses gens en ordre; il partagea sa Cavalerie en trois petits corps de vingt Cavaliers chacun, afin qu'ils pussent plus aisément se tenir cachez; il en donna le commandement à ses trois freres Fernand, Jean & Gonzale Pizarre, accompagnez des Capitaines Soto & Benalcazar : pour lui il se posta d'un autre côté avec l'Infanterie, défendant absolument que personne fît aucun mouvement sans sa permission, ou jusques à ce que l'Artillerie eût com-

mencé à jouer. Atabaliba employa une grande partie du jour à mettre aussi ses troupes en ordre, & ranger toute son armée en bataille ; il marqua les endroits par où chaque Commandant devoit attaquer les ennemis, & commanda à un de ses Officiers nommé Ruminagui, avec cinq mille Indiens, de se rendre par un détour secret au lieu par où les Chrétiens étoient entrez sur la montagne, & d'occuper tous les passages, avec ordre de tuer tous les Espagnols qui chercheroient à se sauver de ce côté-là par la fuite. Après avoir ainsi donné ces ordres par tout, Atabaliba fit marcher son armée si lentement, qu'elle fut plus de quatre heures à faire une petite lieue. Il étoit dans sa litiere porté selon la coutume sur les épaules de ses principaux Seigneurs, & devant lui marchoient trois cens Indiens, tous vêtus de la même livrée, qui ôtoient les pierres & les embarras du chemin, jusques aux moindres, ne fussent que des pailles. Après lui marchoient les Caciques, & tous les autres Seigneurs aussi dans des Litieres ou Brancars où ils se faisoient porter, comptant les Chrétiens pour si peu de chose à cause de leur petit nombre, qu'ils s'imaginoient les prendre

tous sans combat, & sans qu'ils osassent faire aucune résistance. En effet, un Gouverneur Indien avoit envoyé dire à Atabaliba que non-seulement le nombre des Espagnols étoit fort petit, mais encore qu'ils étoient si paresseux, si effeminez & si lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant soit peu à pied sans se lasser, c'est pourquoi ils montoient sur de grandes brebis, qu'ils nommoient des chevaux. Atabaliba entra ainsi dans un grand clos qui est devant le Tambos, ou Palais de Caxamalca, & voyant que les Espagnols étoient en si petit nombre, & tous à pied, parce que la Cavalerie étoit cachée, comme on l'a déja dit, il crut qu'ils n'oseroient paroître devant lui ni l'attendre : s'étant donc levé sur sa litiere, il cria à ses troupes : Nous tenons ces gens-là, ils veulent sans doute se rendre. Tous lui répondirent qu'ils n'en doutoient pas. Là-dessus l'Evêque Frere Dom Vincent de Valverde tenant son Breviaire à la main, s'avança, & s'adressant à Atabaliba, il lui dit en substance. « Qu'il y a un seul Dieu en trois Personnes, qui a créé le Ciel & la Terre & toutes les choses qui y sont, & qui forma de terre Adam le premier homme du monde, puis d'une de ses côtes

» ayeux qui l'avoient laissé par droit de
» succession à son frere Guascar Ynga ;
» que lui qui parloit ayant vaincu ce
» frere, & le tenant alors prisonnier,
» en étoit donc maintenant le legitime
» possesseur, & qu'il ne sçavoit pas
» comment Saint Pierre l'avoit pû don-
» ner à qui que ce fût, & qu'après tout
» s'il l'avoit donné à quelqu'un, lui qui
» s'y trouvoit interessé, ne consentoit en
» aucune maniere à ce don. Qu'à l'égard
» de ce qu'il disoit de Jesus Christ, qui
» avoit créé le Ciel & les hommes, &
» toutes choses, il ne sçavoit rien de
» cela, ni que personne eût créé qui que
» ce soit, si ce n'est le Soleil qu'ils te-
» noient pour Dieu, tenans aussi la Ter-
» re pour mere, & honorans leurs Gua-
» cas : qu'au reste c'étoit Pachacama qui
» avoit créé tout ce qu'on voyoit dans
» ces lieux là : qu'à l'égard de ce qu'il
» avoit dit du Roi d'Espagne, il igno-
» roit tout cela, & ne le connoissoit point,
» ne l'ayant jamais vû. » Enfin il deman-
da à l'Evêque d'où il avoit appris tout
ce qu'il venoit de lui dire, & quelle as-
surance il avoit que tout cela fût veritable,
ou comment il pourroit le lui prouver.
L'Evêque lui répondit que cela étoit
écrit dans le Livre qu'il tenoit entre ses
mains,

mains, qui étoit la parole de Dieu. Atabaliba le lui demanda, & aussi-tôt qu'il l'eut, il l'ouvrit & se mit à tourner les feuillets d'un côté & d'autre, puis en disant que ce livre ne lui parloit point, & ne lui faisoit pas entendre un seul mot, il le jetta par terre. Alors l'Evêque se tournant vers les Espagnols, leur cria aux armes, aux armes. Le Gouverneur de son côté jugeant que s'il attendoit que les Indiens le vinssent attaquer les premiers, ils pourroient aisément le défaire, s'avança, & envoya dire à Fernand Pizarre, qu'il fît ce qu'il devoit faire selon qu'ils l'avoient arrêté. En même tems il donna ordre qu'on fît jouer l'Artillerie, & que la Cavalerie attaquât les Indiens par trois endroits, tandis que lui-même les attaqueroit avec l'Infanterie du côté que venoit Atabaliba. Il poussa bien-tôt jusqu'aux litieres, & ils commencerent à attaquer & à tuer ceux qui les portoient; mais à peine un étoit-il mort, que plusieurs autres se presentoient à l'envi pour remplir sa place. Le Gouverneur jugeant que si le combat tiroit en longueur, ils seroient infailliblement vaincus lui & ses gens, parce qu'il perdoit plus en perdant un seul de ses soldats, qu'il ne gagnoit en

ſaiſant périr un grand nombre d'Indiens, cela l'obligea à pouſſer avec furie juſqu'à la litiere d'Atabaliba, & le prenant par les cheveux qu'il portoit longs, il le tira ſi rudement, qu'il l'entraîna, & le fit tomber à terre. En même tems les ſoldats Chrétiens frappans à grands coups de ſabre ſur la litiere qui étoit d'or, il arriva que le Gouverneur en fut bleſſé à la main; il ne laiſſa pas ſa priſe pour cela; mais nonobſtant le grand nombre d'Indiens qui venoient à la charge pour ſecourir leur Seigneur, l'ayant enfin porté par terre, il s'en rendit maître & le prit. Quand les indiens virent leur Roi priſonnier, & ſe virent eux-mêmes attaquez par tant d'endroits, ſur tout par la Cavalerie qu'ils craignoient extrêmement, ils tournerent le dos, & commencerent à fuir de toute leur force avec tant de frayeur & de précipitation, que ſans plus penſer à ſe ſervir de leurs armes, ils s'entrepouſſoient, & ſe renverſoient les uns les autres: étans arrivez en fort grande foule à un coin du Clos ou du Parc où ſe donna cette bataille, en ſe pouſſant les uns les autres, ils abbatirent la muraille, & y firent une grand bréche par où pluſieurs ſe ſauverent: la Cavalerie les pourſuivit

de tous côtez jusqu'à la nuit, qui l'obligea de cesser sa poursuite, & de retourner à ses gens. Ruminagui entendant le bruit de l'artillerie, & ayant vû un Chrétien précipiter du haut d'un rocher, un Indien qu'on avoit mis en sentinelle pour l'avertir quand il seroit tems qu'il avançât, jugea aisément que les Espagnols avoient vaincu ; ainsi il s'enfuit avec tous ceux qu'il commandoit, & n'osa s'arrêter en aucun lieu pour y faire quelque séjour, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la Province de Quito, qui est à plus de deux cens cinquante lieues du lieu où se donna cette bataille.

CHAPITRE VI.

Comment Atabaliba fit tuer Guascar, & comment Fernand Pizarre alla pour découvrir le Pays.

ATabaliba étant ainsi prisonnier, & toute son armée en déroute, le lendemain dès le matin les Espagnols allerent piller son camp : ils y trouverent une quantité surprenante de vaisseaux d'or & d'argent, de fort riches tentes, des étoffes, vêtemens, meubles & au-

tres choses de fort grand prix. La seule vaisselle d'or qu'Atabaliba faisoit porter avec lui valoit près de soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes, de celles qui étoient dans l'armée des ennemis, se vinrent volontairement rendre aux Espagnols. Après que tout fut fait, & qu'on eut ainsi ramassé toutes les richesses qu'on trouva dans le camp des Indiens, Atabaliba dit au Gouverneur que puisqu'il étoit son prisonnier, il le prioit de le bien traiter, lui promettant de lui donner pour sa rançon une grande chambre pleine de vaisseaux & de pieces d'or, & tant d'argent qu'il ne le sçauroit faire tout emporter. Le Gouverneur s'étonnant de cela, & ne le pouvant croire, ce Prince ajouta qu'il lui en donneroit encore plus qu'il ne disoit ; sur quoi Pizarre lui ayant promis qu'il le traiteroit fort bien, Atabaliba en parut fort content. Il envoya incontinent des Messagers par tout le pays, & particulierement à Cusco pour faire assembler tout l'or & l'argent qu'il avoit promis pour sa rançon. Il en avoit promis une si grande quantité, qu'il sembloit impossible qu'il pût jamais accomplir ses promesses : car il en devoit remplir une longue sale qui étoit à Caxamalca jus-

ques à la hauteur où Atabaliba lui même pouvoit joindre de la main en se tenant debout, & pour cela on fit marquer cette hauteur par une ligne de couleur qu'on fit tirer tout autour de la sale. Après cela bien qu'il arrivât tous les jours de l'or & de l'argent en grande abondance, cela ne paroissoit point suffisant aux Espagnols pour remplir les promesses qu'on leur avoit fait : il leur sembloit même que cela en étoit si éloigné, qu'ils commencerent à murmurer & à témoigner leur mécontentement, disant que le tems qu'Atabaliba avoit pris pour l'accomplissement de ses promesses étoit passé, & qu'on ne voyoit pourtant encore rien qui approchât de ce qu'on avoit esperé; d'où ils concluoient que ce retardement n'étoit qu'un artifice pour avoir le tems d'assembler de grandes troupes, & venir les attaquer à l'improviste & les exterminer. Comme Atabaliba avoit de l'esprit, il s'apperçut aussi-tôt du mécontentement des Chrétiens, & en demanda la cause au Marquis, qui ne la lui eut pas plûtôt dite, qu'il repliqua promptement qu'on avoit tort de se plaindre du retardement, puisqu'il n'avoit pas été tel qu'il pût donner aucun juste sujet de soupçon : qu'ils de-

nand de Soto & Pierre de Barco rencontrerent sur la route de Cusco qu'ils suivoient, les Capitaines & les troupes d'Atabaliba, qui conduisoient prisonnier son frere Guascar : ce Prince ayant appris qui ils étoient, souhaita de leur parler, à quoi ils consentirent : il s'informa d'eux fort soigneusement de toutes les particularitez qu'il desiroit sçavoir. Quand ils lui dirent que l'intention de Sa Majesté Imperiale, & celle du Marquis Dom François Pizarre qui agissoit en son nom, étoit de faire exactement observer la justice tant à l'égard des Indiens qu'à l'égard des Chrétiens, & de faire rendre à chacun ce qui lui appartenoit : alors il commença à leur faire ses plaintes. » Il leur conta donc le » different qu'il y avoit entre lui & son » frere, qui non-seulement vouloit lui » ravir le Royaume qui lui appartenoit » légitimement, & par droit de succes- » sion comme étant le fils aîné de Guay- » nacava : mais qui aussi pour en venir à » bout lui avoit fait la guerre, & le te- » noit maintenant prisonnier à dessein » de le faire mourir : qu'ainsi il les prioit » de retourner vers le Marquis qui les » avoit envoyé, & lui dire de sa part » les justes sujets de la plainte qu'il avoit » contre

contre son frere Atabaliba, le sup- «
pliant très-humblement que puisqu'ils «
étoient l'un & l'autre en sa puissance, «
& qu'ainsi il étoit maître du pays, il «
les jugeât & leur fit justice en adjugeant «
le Royaume à celui à qui il apparte- «
noit légitimement, puisqu'ils disoient «
que c'étoit-là son intention & son »
principal dessein. Il ajoûta que si le «
Marquis faisoit cela, non seulement «
lui qui parloit, s'engageoit de faire ce «
que son frere avoit promis, sçavoir «
de remplir le lieu marqué à Caxamalca «
de vaisseaux d'or au dessus de la hau- «
teur d'un homme, mais même de le «
remplir jusqu'au toît, ce qui étoit le «
triple plus : qu'ils s'informassent de «
ce qu'il leur disoit, & qu'ils appren- «
droient qu'il pouvoit plus aisément «
accomplir ses promesses, que son frere «
ne pouvoit tenir les siennes, puisqu'- «
Atabaliba pour executer ce qu'il avoit «
promis, seroit obligé de dépoüiller «
le Temple du Soleil à Cusco, en fai- «
sant ôter les planches d'or & d'argent «
dont il étoit lambrissé, n'ayant point «
d'autre moyen de leur tenir sa parole : «
qu'il n'en étoit pas de même de lui qui «
avoit en sa puissance tous les trésors «
& toutes les pierreries de son Pere «

» avec quoi il pouvoit aisément faire
» non-seulement ce qu'il leur promet-
» toit, mais même beaucoup plus. Ce qu'il disoit étoit vrai; il avoit en effet en sa puissance tous les trésors de son Pere, mais il les avoit cachez en terre dans un lieu qui n'étoit connu de personne. Aussi depuis sa mort on n'a jamais pû les trouver, parce que lorsqu'il alla pour les faire enterrer, il fut véritablement obligé de les faire porter par plusieurs Indiens; mais aussi-tôt que tout fut caché comme il le souhaitoit, il tua tous ceux qui l'avoient servi dans cette occasion, de peur qu'ils le disent à quelqu'un, & que la chose ne se pût ainsi découvrir. Après que les Espagnols furent maîtres paisibles du pays, ils firent chercher ces trésors avec beaucoup d'empressement, & ils cherchent encore tous les jours avec grand soin, creusant en divers endroits où ils soupçonnent qu'on pourroit les avoir mis; mais jusqu'ici ils n'ont encore rien pû trouver. Fernand de Soto & Pierre de Barco répondirent à Guascar, qu'ils ne pouvoient interrompre leur voyage, ni retourner en arriere, mais que puisqu'il étoit de si bonne volonté, ils se souviendroient de lui. Ils continuerent donc

leur chemin; mais cette avanture fut cause de la mort de Guafcar, & de la perte du grand tréfor qu'il leur promettoit; parce que les Capitaines qui le conduifoient prifonnier, firent incontinent fçavoir à Atabaliba tout ce qui s'étoit paffé dans l'entrevûë que ces Envoyez avoient eu avec fon frere. Atabaliba avoit affez de pénetration d'efprit, pour juger que fi cela venoit à la connoiffance du Gouverneur, il pourroit aifément fe trouver difpofé à rendre juftice à fon frere Guafcar: fur tout en confiderant la grandeur de fes promeffes, & la prodigieufe quantité d'or qu'il faifoit efperer. Il avoit fort bien remarqué l'amour & l'empreffement que les Chrétiens avoient pour ce métail, ainfi il craignoit qu'ils lui ôtaffent le Royaume pour le donner à fon frere, & que même pour ôter tout fujet de difpute, on le fît mourir comme un injufte ufurpateur, qui s'en étoit emparé contre tout droit. Ces réflexions lui firent former le deffein de faire tuer Guafcar: une chofe l'embarraffoit, & lui donnoit de la crainte; c'eft qu'il avoit oüi dire plufieurs fois aux Chrétiens, qu'une de leurs loix qu'ils obfervoient le plus exactement, étoit de punir de mort

ceux qui s'étoient rendus coupables de meurtre, en tuant eux-mêmes ou faisant tuer quelqu'un par d'autres. Il prit donc la résolution de sonder le Gouverneur, pour tâcher de découvrir quelles seroient ses pensées sur ce sujet, ce qu'il exécuta avec beaucoup d'adresse & un profond artifice. Il feignit un jour une très-grande tristesse, pleurant & sanglottant, sans vouloir ni boire ni manger, ni parler à personne. Le Gouverneur lui demanda la cause de sa tristesse, & le pressa fort de la lui dire; il se fit beaucoup solliciter pour mieux couvrir son jeu, & enfin il dit » qu'il avoit reçû » nouvelle qu'un de ses Capitaines le » voyant prisonnier, avoit tué son frere » Guascar, dont il se sentoit vivement » touché, ayant toûjours eu pour lui une » affection tendre & respectueuse, parce » qu'il le regardoit non seulement com» me son frere aîné, mais en quelque » sorte comme son pere. Que s'il l'a» voit fait prendre prisonnier, ce n'avoit » jamais été avec intention de lui faire » aucun mal ni aucun outrage en sa per» sonne, ni même à l'égard de son » Royaume, dont il n'avoit pas eu des» sein de le dépouiller; mais seulement » de l'obliger à lui laisser la possession &

là joüissance paisible de la Province de «
Quito, suivant la disposition & la «
derniere volonté de leur pere commun, «
qui avoit conquis cette Province qui «
se trouvoit ainsi hors des bornes de «
son Empire hereditaire, & dont par «
conséquent il avoit pû légitimement «
disposer en sa faveur, comme il avoit «
fait. Le Gouverneur le consola; en lui «
disant, qu'il ne devoit pas s'affliger ni «
se tourmenter si fort, puisque la «
mort étoit une chose naturelle à tous «
les hommes, & qu'ils avoient peu d'a- «
vantage les uns sur les autres à cet «
égard, puisque mourir un peu plû- «
tôt ou un peu plus tard, étoit à peu «
près la même chose : qu'au reste il «
l'assuroit que quand la paix & la tran- «
quillité seroient bien rétablies dans le «
pays, il feroit faire une information «
exacte de ceux qui avoient eu part à «
ce crime, pour les faire punir comme «
ils le méritoient. » Atabaliba voyant
que le Marquis prenoit la chose si dou-
cement, & en parloit avec tant de mo-
deration, se détermina entierement à
l'exécution de son dessein, & envoya
incessamment ordre aux Capitaines qui
amenoient Guascar prisonnier, de le
faire mourir incontinent. Ces ordres

furent exécutez avec tant de promptitude, qu'à peine peut-on s'assurer depuis, si ces grandes marques de douleur & d'affliction, qu'Atabaliba avoit feint, avoient précedé ou suivi la mort de Guascar. La plûpart des Soldats attribuoient la faute de ce mauvais succès à Fernand de Soto & à Pierre de Barco, ne considerant pas assez l'obligation où se trouvent ceux qui reçoivent quelques ordres de la part de leurs Superieurs, & sur tout à la guerre, de les exécuter ponctuellement, & conformément à leurs instructions, sans se donner à eux-mêmes la liberté d'y rien changer, bien que le temps & les affaires semblassent l'éxiger, à moins qu'ils ayent un pouvoir exprès & formel de le faire. Les Indiens rapportent, que Guascar se voyant massacrer, dit ces paroles. *J'ai été peu de temps Seigneur & Roi de ce pays; mais mon traître de frere par les ordres duquel je meurs, bien que je fusse son légitime Seigneur, ne le sera pas plus long-temps que moi.* Cette espece de prédiction fit croire depuis aux Indiens, quand ils virent tuer Atabaliba, que Guascar étoit fils du Soleil, puisqu'il avoit si positivement & si exactement prophétisé la mort de son frere. Le

même Guaſcar diſoit auſſi, que quand ſon Pere lui dit adieu, il l'avertit qu'il viendroit en ce pays-là une ſorte de gens blancs, & portant la barbe longue, & lui commanda de ſe faire de leurs amis; parce qu'ils ſe rendroient les maîtres du Royaume. Il n'eſt peut-être pas impoſſible que Guaycanava ait eu quelque connoiſſance d'un avenir qui n'étoit pas éloigné, & cela par le moyen des Démons, d'autant plus aiſément, qu'avant ſa mort Pizarre étoit déja arrivé ſur les côtes du Perou, & avoit commencé à y faire des conquêtes.

Pendant le ſéjour que le Gouverneur fit à Caxamalca, il envoya Fernand Pizarre ſon frere avec quelque Cavalerie, pour découvrir le pays. Celui-ci alla juſques à Pachacama, qui eſt à cent lieuës de là : il rencontra au pays de Guamacucho un frere d'Atabaliba, nommé Illeſcas, qui conduiſoit pour ſa rançon une grande quantité d'or, la valeur de deux ou trois millions pour le moins, ſans compter l'argent qui étoit en grande abondance. Enfin après avoir paſſé par pluſieurs endroits fort dangereux, & pluſieurs ponts difficiles, il arriva à Pachacama, où il apprit qu'à quarante lieuës de là étoit ce Capitaine d'Ataba-

liba dont on a parlé ci-devant, nommé Cilicuchima, avec une grande armée : il l'envoya prier de le venir voir ; ce que l'Indien ayant refusé de faire, Fernand Pizarre se résolut de l'aller trouver : il y alla donc en effet, & lui parla. On regarde comme une imprudence & une témerité blâmable à Fernand Pizarre, de s'être ainsi mis entre les mains & à la discretion d'un ennemi barbare & puissant. Cependant cela lui réüssit, car il lui représenta, & lui promit tant de choses, qu'enfin il l'obligea à congedier son armée, & à aller avec lui à Caxamalca pour voir Atabaliba. Pour avancer leur voyage, ils prirent un chemin plus court, mais plus difficile, par des montagnes couvertes de neige, où ils penserent périr par le froid. Quand ils furent arrivez, & que Cilicuchima fut prêt d'entrer dans le lieu où étoit Atabaliba, il se déchaussa, & en lui offrant son present selon la coutume, il lui dit en pleurant, que s'il avoit été auprès de sa personne, les Chrétiens ne l'auroient jamais pris comme ils avoient fait. Atabaliba lui répondit, qu'il reconnoissoit que c'étoit par une punition des Dieux qu'il avoit été pris, parce qu'il ne les honoroit & ne les respectoit pas comme

il auroit dû faire : mais que la principale cause de sa prison & de la défaite de son armée, avoit été la fuite du Capitaine Ruminagui avec les cinq mille hommes qu'il commandoit, qui avoit fui lâchement, au lieu de faire son devoir, & d'accourir à son secours dans son pressant besoin.

CHAPITRE VII.

On fait mourir Atabaliba, parce qu'on l'accusoit d'avoir voulu faire massacrer tous les Chrétiens. Dom Diegue d'Almagro va pour la seconde fois au Pérou.

TAndis que le Gouverneur Dom François Pizarre étoit en la Province de Poecho, avant qu'il allât à Caxamalca, il reçut une lettre sans signature, qu'on apprit depuis avoir été écrite de Panama, par un Secretaire de Dom Diegue d'Almagro. Par cette lettre on l'avertissoit que Dom Diegue avoit équipé un grand vaisseau & quelques autres moindres, pour s'y embarquer avec le plus grand nombre de gens qu'il lui seroit possible, afin de passer plus

loin que lui, & se mettre en possession de la meilleure partie du pays, qui étoit au-delà des bornes du Gouvernement de Dom François, qui selon les termes des provisions qu'il avoit obtenu de Sa Majesté, ne s'étendoit qu'à deux cens cinquante lieuës de long, du Nord au Sud, à compter depuis la Ligne Equinoxiale. Le Gouverneur n'avoit voulu faire voir ses Patentes à personne. On disoit donc & on croyoit effectivement que Dom Diegue s'étoit embarqué à Panama, & avoit mis à la voile pour se rendre au Perou, dans le dessein qu'on vient de marquer; mais qu'étant arrivé à Porto Vieio, & y ayant appris les bons succès du Gouverneur, & la grande quantité d'or & d'argent qu'il avoit acquis, cela lui fit changer de dessein, s'il est vrai qu'il eût celui qu'on a dit: parce qu'il compta que la moitié de ces grands trésors lui appartenoit par un droit légitime, & que sans doute on ne lui contesteroit pas. Le Secretaire qui avoit donné au Gouverneur l'avis dont on a parlé, en fut puni: car Dom Diegue son maître l'ayant appris, le fit pendre, puis avec tous ses gens il alla joindre le Gouverneur à Caxamalca. Il trouva en y arrivant qu'on y avoit déja

apporté la plus grande partie de la rançon d'Atabaliba, & ils regardoient tous avec beaucoup d'étonnement & d'admiration, les prodigieux monceaux d'or & d'argent qu'ils voyoient devant leurs yeux, ne croyant pas qu'on en eût jamais tant vû ensemble en aucun endroit du monde. Aussi lorsqu'on fit fondre l'or & l'argent de ce qu'on appelle la Compagnie, & qu'on en fît l'épreuve, on trouva que l'or se montoit à plus de six cens millions de maravedis, c'est à-dire, plus de quatre millions cinq cens mille livres. Cependant on fit cette épreuve de l'or avec beaucoup de précipitation, & seulement avec les * pointes ou piecettes, parce qu'on n'avoit pas d'eau forte pour faire cette épreuve d'une maniere plus exacte; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois carats au dessous de son véritable titre, comme on le reconnut dans la suite, ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de maravedis, qui font sept cens cinquante mille livres. Il y eut aussi de l'argent en grande quanti-

* Le mot Espagnol *Puntas*, qui se trouve ici, signifie un instrument composé d'onze petites pieces d'argent ou d'or, avec quoi on éprouve ces métaux, mais avec peu d'exactitude.

té, ensorte que le quint qu'on en levoit pour Sa Majesté, se monta à trente mille marcs d'argent très-fin, dont la plus grande partie se trouva dans la suite être à peu près comme de l'or de trois ou quatre carats. Le quint de l'or pour Sa Majesté, se trouva monter à six vingt millions de Maravedis, ou neuf cens mille livres. Chaque Cavalier eut pour sa part en or douze mille pesos, sans compter l'argent, c'est-à-dire deux cens quarante marcs d'or, qui valent quatre-vingt mille francs ou plus: les Cavaliers avoient un quart en montant plus que les fantassins: il faut ajoûter que toutes ces sommes ensemble ne faisoient pas la cinquiéme partie de ce qu'Atabaliba avoit promis de donner pour sa rançon.
Les gens qui étoient venus avec Dom Diegue d'Almagro, considerables par leur nombre & par leurs qualitez, n'avoient ce me semble en bonne justice aucun droit de prétendre quelque part à cet argent qu'Atabaliba payoit pour obtenir sa liberté, puisqu'ils n'avoient eu aucune part à sa prise: néanmoins le Gouverneur voulut qu'ils eussent chacun mille pesos ou vingt marcs, pour recompense de leurs peines. Il n'oublia pas d'envoyer en Espagne, pour donner

To. 1. P. 133.



connoissance à Sa Majesté des heureux succez qu'ils avoient eu., il y envoya donc Fernand Pizarre : & comme lors qu'il partit, on n'avoit point encore fait fondre ni éprouvé les métaux, & qu'ainsi on ne pouvoit pas sçavoir exactement ce qui pourroit appartenir à Sa Majesté pour son droit, on mit à part à peu près ce qu'on jugea convenable, sçavoir cent mille pesos ou deux mille marcs d'or, & vingt mille marcs d'argent, & on ne manqua pas de choisir les plus belles & les plus grosses pieces, afin qu'elles donnassent plus dans la vûë, & fussent plus estimées en Espagne. On choisit donc plusieurs grands vaisseaux de diverses especes, & propres à divers usages, comme aussi des figures d'hommes & de femmes, jusques au poids & à la valeur qu'on vient de marquer. Fernand Pizarre s'embarqua donc avec cet or & cet argent. Atabaliba fut fort affligé de son départ, parce qu'il l'aimoit beaucoup, & avoit une grande confiance en lui, ne craignant point de lui communiquer tous ses secrets : en le voyant prêt à partir, lorsqu'il alla prendre congé de lui, ce Prince lui dit : *Vous vous en allez, Capitaine, j'en suis fort affligé : car je ne doute pas qu'en votre*

absence, ce gros ventre, & ce borgne ne me fassent tuer. Il vouloit parler de Dom Diegue d'Almagro qui avoit perdu un œil, comme on l'a déja dit ci devant, & d'Alfonse de Requelme Trésorier de Sa Majesté, lesquels il avoit vû murmurer contre lui, par la raison qu'on marquera dans la suite. La chose ne manqua pas d'arriver comme il l'avoit prévû: car aussi-tôt après le départ de Fernand Pizarre on commença à déliberer de la mort d'Atabaliba, sur le rapport d'un Indien nommé Philipin qui avoit été en Espagne avec le Gouverneur, & qui depuis servoit d'Interprete aux Espagnols. Cet homme raporta, qu'Atabaliba avoit comploté secrettement de les faire tous périr, & que pour cela il tenoit grand nombre de gens cachez en divers endroits, pour exterminer tous les Espagnols, quand ils trouveroient le temps propre pour l'exécution de leur entreprise. L'examen du fait & des preuves qu'on en pouvoit avoir, se faisant par le canal & par l'entremise du même Philipin, il donnoit aux choses tel tour que bon lui sembloit, & interprétoit tout conformément à ses intentions. On n'a jamais pû découvrir parfaitement la vérité sur ce sujet, ni pénétrer exactement

les motifs qui le faiſoient agir de la ſorte. Quelques-uns ont crû que cet Indien étant amoureux d'une des femmes d'Atabaliba, & ayant un commerce criminel avec elle, il avoit prétendu s'aſſurer de la joüiſſance paiſible de ſa maîtreſſe par la mort de ce Prince. On a dit qu'Atabaliba même avoit eû connoiſſance de cette amourette, & qu'il en avoit fait ſes plaintes au Gouverneur, en lui diſant « Qu'il étoit plus ſenſible à cet « outrage qu'à ſa priſon, & à tous ſes « autres malheurs, quand même ils de- « vroient être ſuivis de la perte de ſa vie. « Qu'il ne pouvoit ſouffrir ſans un cha- « grin mortel, de ſe voir traité avec tant « de mépris par un Indien ſi vil, & de ſi « baſſe naiſſance, qui avoit l'inſolence « de lui faire un tel outrage, & un « affront ſi ſenſible, bien qu'il ne pût « ignorer la Loi du pays dans un pareil « cas; qu'il ſçavoit ſans doute que cette « Loi ordonnoit, que celui qui ſe trou- « veroit coupable d'un tel crime, ou qui « ſe ſeroit ſeulement mis en devoir de « le commettre, fût brûlé vif avec la « femme, ſi elle s'en trouvoit auſſi cou- « pable. Que même pour faire d'autant « mieux paroître avec quelle horreur » on déteſtoit un tel attentat contre le «

» respect dû à la Majesté de son Sou-
» verain, on faisoit ordinairement mou-
» rir le pere & la mere, les enfans, les
» freres & tous les proches parens d'un
» tel adultere. Que de plus on faisoit
» aussi périr tout son bétail, & qu'on
» dépeuploit & désoloit entierement le
» lieu de sa naissance, qu'on y semoit
» du sel, qu'on en coupoit les arbres, &
» qu'on en démolissoit les maisons.
» Qu'enfin on faisoit tout ce qu'on ju-
» geoit capable de donner de l'horreur
» pour un tel crime, & de couvrir de
» honte & rendre à jamais infâme la me-
» moire de celui qui s'en étoit rendu
» coupable. D'autres disent que les
sollicitations & les artifices de ceux qui
étoient venus avec Dom Diegue d'Al-
magro, furent la principale cause de la
mort d'Atabaliba, parce qu'ils croyoient
que sa vie étoit préjudiciable à leurs
interêts. En effet les Soldats de Pi-
zarre qui s'étoient trouvez à la bataille
où ce Roi avoit été pris, soutenoient,
que non-seulement ceux de Dom Die-
gue ne devoient avoir aucune part à l'or
& à l'argent qui avoit été donné jus-
ques-là pour sa rançon, mais que même
ils ne pouvoient justement rien préten-
dre à celui qui viendroit dans la suite,
jusques

jusques à ce que les promesses d'Atabaliba fussent entierement accomplies. Mais il sembloit que c'étoit attendre l'impossible que d'attendre qu'elles le fussent, puisque peut-être tout l'or du monde ne suffiroit pas pour cela. *Tous ces Tresors qui procedent de la rançon de ce Prince*, disoient ces Soldats de Pizarre, *sont le fruit de nos soins, de nos veilles, & de nos travaux, sans que ceux qui suivent Dom Diegue ayent partagé avec nous, ni la peine, ni les périls : ainsi il n'est pas juste qu'ils partagent non plus les avantages qui nous en reviennent.* Ces derniers jugerent donc qu'il étoit de leur intérêt d'avancer la mort d'Atabaliba, parce que tandis qu'il seroit vivant, on prétendroit toûjours que tout l'or qui viendroit, seroit pour sa rançon, & qu'ainsi ils n'y auroient jamais aucune part. Quoi qu'il en soit, on condamna ce Prince à la mort, dont il parut fort surpris, disant qu'il n'avoit jamais eu la moindre pensée de ce dont on l'accusoit : qu'on pouvoit le mettre dans une prison plus étroite & plus resserrée, & redoubler ses gardes, ou même le faire conduire dans leurs navires. Puis s'adressant au Gouverneur & aux principaux Officiers, il leur dit : « Je ne sçai comment vous

» pouvez-vous mettre dans l'eſprit que
» j'aie ſi peu de ſens, & que je ſois ſi dé-
» pourvû de jugement, que d'oſer dans
» l'état où je ſuis, entreprendre de vous
» trahir. En effet comment pouvez-vous
» croire que ces troupes qu'on dit qui
» ſont aſſemblées, le ſoient par mon
» conſentement ou par mes ordres, puiſ-
» que je ſuis en votre puiſſance, priſon-
» nier, enchaîné, & qu'il vous eſt aiſé
» de me faire couper la tête, dès le mo-
» ment que ces prétenduës troupes pa-
» roîtront, ou que vous apprendrez
» qu'elles viennent ? D'ailleurs ſi vous
» vous imaginez qu'elles viennent ſans
» mon conſentement, ou contre ma vo-
» lonté, il faut que vous ſoyez bien mal
» informez & de l'autorité avec laquelle
» je commande à tous mes Sujets, & de
» la parfaite obéïſſance qu'ils ſont gloire
» de me rendre : puiſque pour ainſi dire
» ni les oiſeaux n'oſeroient voler, ni
» même les feüilles des arbres ſe mou-
» voir dans ce pays, ſi je n'y donne mon
» conſentement. Tout cela ne lui ſervit
de rien, non plus que les offres qu'il fit
de donner des ôtages conſidérables pour
le premier Eſpagnol qui ſeroit tué en ce
pays-là, afin de les mettre tous en ſû-
reté. Outre les ſoupçons dont on vient

de parler, & qu'on allégua contre Atabaliba, on ajoûta aussi l'accusation de la mort de son frere Guascar; ainsi on le condamna à mourir, & on exécuta la sentence sans délai. Dans ses plaintes il avoit toûjours à la bouche le nom de Fernand Pizarre, disant que s'il étoit present, on ne le feroit pas ainsi périr malheureusement. Peu avant sa mort il reçut le Baptême, à la persuasion du Gouverneur & de l'Evêque.

CHAPITRE VIII.

Ruminagui Capitaine d'Atabaliba étant arrivé à Quito, tâche de s'y établir, & de s'y rendre puissant. Le Gouverneur va à Cusco.

CE Capitaine d'Atabaliba nommé Ruminagui, qui s'en étoit fui de Caxamalca avec cinq mille hommes, comme on l'a déja dit, étant arrivé à la Province de Quito, se rendit maître des enfans d'Atabaliba, & s'empara du pays, s'y faisant reconnoître & obéir, comme s'il en eût été le légitime Seigneur. Atabaliba peu de temps avant sa mort, envoya son frere Yllescas dans cette Pro-

vince, pour en retirer ses enfans; mais Ruminagui ne voulut point les lui rendre, au contraire, il les fit mourir. Depuis après la mort d'Atabaliba, quelques-uns de ses Capitaines, suivant les ordres que ce Prince leur avoit donné en mourant, transporterent son corps à Quito, pour l'enterrer auprès de son pere Guaynacava. Ruminagui les reçut fort honorablement, & avec de grandes marques d'affection & de respect, & fit enterrer le corps avec beaucoup de solemnité & de pompe, selon la coutume du pays. Après cela il fit un grand festin à tous ces Capitaines, & quand ils furent yvres, il les fit tout tuer: ce fut aussi dans ce même temps, & dans la même occasion qu'il fit mourir Yllescas frere d'Atabaliba, dont on a déja parlé. Il le fit écorcher vivant, puis il fit faire un tambour de sa peau, ayant fait attacher sa tête par dedans le tambour. Pour revenir maintenant au Gouverneur Pizarre, après qu'il eut fait le partage de tout l'or & de tout l'argent qui se trouva à Caxamalca, ayant appris qu'un des Capitaines d'Atabaliba, nommé Quizquiz, avoit assemblé quelques troupes, & tâchoit d'exciter quelques mouvemens dans le pays, il marcha contre lui,

Cet homme n'osa l'attendre dans la Province de Xauxa où il étoit : mais il se retira plus loin ; le Gouverneur le suivit, faisant marcher devant le Capitaine Soto avec quelques Cavaliers, & lui se tenant à l'arriere-garde. Comme ils arriverent dans la Province de Vilcacinga, le Capitaine Soto fut attaqué à l'improviste par un si grand nombre d'Indiens, qu'il se vit bien près d'être entierement défait. Cinq ou six Espagnols furent tuez dans cette occasion : mais la nuit étant survenuë, les Indiens se retirerent à la montagne, & le Gouverneur envoya cependant Dom Diegue d'Almagro avec quelque Cavalerie au secours de ses gens. Le lendemain dès le matin, le combat recommença : les Chrétiens firent semblant d'avoir peur, & de fuir, tant pour attirer les Indiens dans la plaine, que pour se garantir des pierres qu'ils leur tiroient de dessus les montagnes. Les Indiens ayant connu la ruse, ne descendirent point : mais ils continuerent à combattre de dessus leurs hauteurs, sans s'appercevoir du secours qui étoit arrivé aux nôtres, à cause que l'air étoit fort nébuleux ce matin-là : cependant les Chrétiens combattirent avec tant de courage & de résolution, que

nonobstant l'avantage du lieu qu'avoient les ennemis, ils les mirent en déroute, & en tuerent plusieurs. Peu de temps après le Gouverneur arriva avec toute l'arriere-garde. Dans ce lieu-là un frere de Guascar & d'Atabaliba nommé Paul Ynga, vint trouver Pizarre pour lui faire des propositions de paix; après la mort de ses freres, on l'avoit reconnu Roi du pays, & on lui avoit fait prendre les ornemens Royaux, c'est-à-dire, cette bande à frange qui leur servoit de Diadême & de Couronne. Il dit au Gouverneur, qu'à Cusco il y avoit un grand nombre de gens de guerre qui l'attendoient pour suivre ses ordres: ils marcherent donc de ce côté-là, & après plusieurs journées étant arrivez près de la Ville, ils en virent sortir une fumée si épaisse, qu'ils crurent que les Indiens y avoient mis le feu & la vouloient brûler. Le Gouverneur envoya promptement quelques Capitaines de Cavalerie suivis de plusieurs Cavaliers, pour s'y opposer, & l'empêcher s'il leur étoit possible. Ils ne furent pas plûtôt arrivez assez près de la Ville, qu'il en sortit un grand nombre d'Indiens qui les attaquerent vigoureusement, leur jettant une prodigieuse quantité de pierres, & se-

ſervant de javelines & d'autres armes ; ſi bien que les Eſpagnols ne ſe trouvant pas en état de ſoutenir le choc d'une ſi grande multitude, furent obligez de ſe retirer fort vîte juſqu'à plus d'une lieuë de là dans une vallée où ils ſe rejoignirent au gros de leurs gens qui étoient avec le Gouverneur. Il envoya incontinent ſes freres Jean Pizarre, & Gonzale Pizarre, avec la plus grande partie de la Cavalerie pour attaquer les Indiens, ce qu'ils firent avec beaucoup de réſolution & de courage : ils les attaquerent par le côté de la montagne, les mirent en déroute, & les pourſuivant vigoureuſement, ils en tuerent pluſieurs. La nuit étant venuë, le Gouverneur fit aſſembler tous les Eſpagnols, & les fit tenir ſous les armes. Le lendemain ils croyoient trouver beaucoup de réſiſtance & d'oppoſition à leur entrée dans la Ville, mais ils ne trouverent perſonne qui leur en fît la moindre : ils y entrerent donc fort paiſiblement, & après y avoir demeuré vingt jours, ils apprirent que Quizquiz avec pluſieurs gens de guerre, pilloit & ſaccageoit une Province nommée Condeſugo. Le Gouverneur envoya le Capitaine Soto avec cinquante Cavaliers pour s'y oppoſer ;

Quizquiz ne les attendit pas ; mais avant qu'ils fussent arrivez, il prit la route de Xauxa, pour attaquer les Espagnols qu'il apprit qui y étoient demeurez à la garde du bagage, & du Trésor Royal, dont le Trésorier Alfonse de Requelme avoit la charge. Les Chrétiens ayant été avertis de sa venuë, se posterent dans un lieu commode & fort, & s'y défendirent fort courageusement, bien qu'ils fussent en très-petit nombre. Ainsi Quizquiz passa outre, tenant la route de Quito. Le Gouverneur envoya encore une fois après lui le Capitaine Soto avec de la Cavalerie : puis peu de temps après il envoya encore ses freres, pour secourir & soutenir Soto en cas de besoin. Les uns & les autres suivirent Quizquiz plus de cent lieuës, & ne l'ayant pû joindre, ils retournerent à Cusco. Ils y trouverent un butin en or & en argent, qui n'étoit pas moins grand ni moins considérable, que ce qu'ils en avoient eû à Caxamalca : le Gouverneur en fit le partage & la distribution à ses Soldats : puis il fit aussi un établissement dans cette Ville, qui étoit la Capitale du pays tandis que les Indiens en étoient les maîtres, & le fut encore long-temps depuis que les Chrétiens s'en furent emparez.

Il-

Il fit auſſi la répartition des Indiens à tous ceux qui voulurent bien demeurer dans ce lieu, dont le nombre ne fut pas fort grand, parce que pluſieurs aimerent mieux rétourner en Eſpagne, pour y joüir en repos des tréſors qu'ils avoient acquis à Caxamalca & à Cuſco, que de demeurer plus long-tems au Perou.

CHAPITRE IX.

Le Capitaine Benalcazar va à la Conquête de Quito.

NOus avons déja dit ci-devant, que peu de temps après que le Gouverneur fut arrivé au Perou, il peupla la ville de Saint Michel dans la Province de Tangarara, près du port de Tumbez, afin que ceux qui viendroient d'Eſpagne, trouvaſſent un port aſſuré pour pouvoir commodément débarquer. Après la priſe d'Atabaliba, tandis que le Gouverneur étoit encore à Caxamalca, ſe ſouvenant qu'il avoit laiſſé fort peu de Cavalerie à Saint Michel, il jugea à propos d'y envoyer le Capitaine Benalcazar avec dix Cavaliers. Il ne fut pas plûtôt arrivé dans ce lieu-là, que les Cagnares lui vinrent

[illegible]

[illegible] Femina-
[illegible] fai-
[illegible] cela se
[illegible] favora-
[illegible] ve-
[illegible] Nicara-
[illegible] Benal-
[illegible] es, en-
[illegible] Cava-
[illegible] aller à
[illegible] Cagnares
[illegible] Espa-
[illegible] appris
[illegible] grande
[illegible] & que cet or y
[illegible] apprit
[illegible] avança au
[illegible] son paf-
[illegible] de l'avan-
[illegible] en plu-
[illegible] étoit suivi
[illegible] Indiens avec lef-
[illegible] & se mettoit à
[illegible] étoit possible.
[illegible] joignit aussi la
[illegible] prudence : car
[illegible] ennemis par de
[illegible] embuches, & leur tenoit
[illegible] secretement un Ca-
[illegible] cinquante ou soixante Ca-

valiers qui pendant la nuit occupoient quelque poste commode & avantageux au dessus ou au dessous des ennemis, & ainsi le matin venu il se rendoit aisément maître du passage qu'ils lui vouloient défendre. De cette maniere il les poussa peu à peu jusques dans la plaine, où ils n'oserent l'attendre à cause de la Cavalerie qu'ils craignoient beaucoup, & qui leur faisoit aussi beaucoup de mal. Il est vrai qu'en quelques endroits ils faisoient bonne mine, comme s'ils avoient voulu attendre les ennemis de pied ferme; mais ce n'étoit que pour les faire plus aisément tomber dans les pieges qu'ils leur avoient tendu : car ils faisoient des fossez larges & profonds dans lesquels ils mettoient des pieux pointus, & des chevilles aussi fort pointues, puis ils recouvroient cela de gazon & d'herbe, le tout étant seulement soutenu par quelques roseaux foibles & déliez, à peu près comme ce que Cesar rapporte dans le septiéme livre de ses Commentaires, que firent autrefois ceux d'Alexia ou d'Alise pour la défense de leur Ville. Tout ce que ces Indiens tenterent pour surprendre Benalcazar, & le faire tomber dans les piéges qu'ils lui tendoient, leur fut entierement inuti-

le, il les évita tous, ne les attaquant jamais par le côté qu'ils s'imaginoient, & où ils tâchoient de l'attirer en lui faisant tête; mais souvent il prenoit plûtôt un détour de plus de deux lieuës, pour les surprendre, & les attaquer par le flanc ou par le derriere, prenant toûjours soigneusement garde de ne passer sur aucune herbe, ni sur aucune terre qui ne fussent dans leur état naturel, & qui n'eussent point été remuées. Les Indiens voyant que leurs ruses leur avoient été inutiles, ne se rebuterent pourtant pas; mais ils en tenterent encore une autre, qui fut de faire des trous en terre fort près les uns des autres, & à peu près de la largeur du pied d'un cheval, par tous les endroits où ils jugeoient que la Cavalerie pouvoit passer pour les venir attaquer. Neanmoins tous leurs artifices & tous leurs stratagêmes leur furent entierement inutiles, & ils ne pûrent jamais ni tromper, ni surprendre Benalcazar, qui les poussa toûjours jusques à la ville Capitale de Quito. Quand il y fut arrivé, il apprit que Ruminagui avoit dit un jour à ses femmes qui étoient en grand nombre : Vous aurez bientôt le plaisir de voir venir les Chrétiens avec lesquels vous pourrez

vous divertir. Elles crurent qu'il leur disoit cela par raillerie, ainsi elles se mirent à rire : mais il leur en coûta cher, car il les fit presque toutes décapiter. Après cela il résolut d'abandonner la Ville, ayant premierement mis le feu dans une salle toute remplie de vêtemens & de meubles précieux, qui y étoient dès le temps de Guaynacava. Il s'enfuit donc après avoir encore une fois tenté de surprendre les Espagnols, en les attaquant pendant la nuit, sans avoir pû réüssir à leur faire aucun mal, & ainsi Benacalzar se rendit aisément maître de la Ville. Dans le même temps que cela se passoit à Quito, le Gouverneur envoya Dom Diegue d'Almagro avec quelques troupes vers la côte de la mer, & à la ville de Saint Michel, pour s'informer d'une nouvelle qu'on lui avoit dit, & sçavoir s'il étoit vrai, comme on lui en avoit fait le rapport, que Dom Pedro d'Alvarado Gouverneur de Guatimala, s'étoit embarqué pour le Perou avec une armée considerable, composée de beaucoup de Cavalerie & d'Infanterie, comme on le dira dans le Chapitre suivant. Quand Dom Diegue fut arrivé à Saint Michel, n'y apprenant aucunes nouvelles certaines de ce qui faisoit

le sujet de son voyage, & ayant sçû que Benalcazar attaquoit Quito, & la résistance que lui faisoit Ruminagui, il resolut d'aller au secours de ce Capitaine Espagnol; ainsi il fit six vingt lieues de chemin, & se rendit à Quito, où il se joignit à Benalcazar: il prit le commandement des troupes, & se rendit maître de quelques Bourgades & de quelques Palanques qui s'étoient défendues jusques-là; mais n'ayant trouvé en ce pays ni l'or ni les richesses qu'il avoit esperé d'y trouver, sur le rapport qu'on lui en avoit fait, il s'en retourna à Cusco, laissant Benalcazar Maître & Gouverneur de Quito, comme il l'étoit avant sa venuë.

CHAPITRE X.

Comment Dom Pedro d'Alvarado passa au Perou, & ce qui lui arriva.

APrès que Dom Fernand Cortez, Marquis du Val, eut conquis la nouvelle Espagne, & qu'il y eut rétabli la tranquillité, on lui parla d'un pays voisin & contigu, nommé Guatimala: il envoya pour le découvrir un de ses Ca-

pitaines qui s'appelloit Dom Pedro d'Alvarado. Cet Officier avec les troupes qu'il commandoit, après beaucoup de peines, de fatigues & de périls, se rendit enfin maître de ce pays-là, & Sa Majesté en récompense de ses travaux, lui en donna le Gouvernement. Etant-là il eut quelque connoissance du Perou, & fit supplier l'Empereur de lui permettre de travailler à la conquête d'une partie ce ce pays-là ; ce qui lui fut accordé. Après que ses affaires, & les conditions sous lesquelles on lui accordoit sa demande, furent reglées, il envoya en conséquence des concessions de Sa Majesté, un Gentilhomme originaire de Caceres dans l'Estramadure, nommé Garcias Holgun, avec deux navires le long de la côte du Peron, pour découvrir & prendre langue. Sur le rapport de Holgun, de la prodigieuse quantité d'or que le Gouverneur Dom François Pizarre avoit trouvé en ce pays-là, Dom Pedro d'Alvarado resolut d'y passer. Il se flattoit que tandis que Pizarre & ses gens étoient occupez à Caxamalca, il pourroit aisément en remontant le long de la côte, gagner la ville de Cusco, qu'il regardoit comme étant au delà des deux cens cinquante lieues qui devoient faire

les bornes du Gouvernement de Dom François Pizarre, ainſi qu'il l'avoit ouy dire. Pour mieux exécuter ſon deſſein, craignant que de Nicaragua on envoyât quelque ſecours à Pizarre, il s'approcha une nuit de cette place, & prit par force deux grands navires qui étoient à la côte, & qu'on équipoit en effet exprès pour envoyer un renfort d'hommes & de chevaux au Perou, au ſecours du Gouverneur. Dans ces deux vaiſſeaux & dans ceux qu'il amenoit de Guatimala, il embarqua cinq cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, & après avoir vogué quelque temps, il mit pied à terre dans la Province de Puerto Vieio. De-là il prit le chemin de Quito, étant preſque toûjours à la hauteur de la Ligne Equinoxiale, & marchant par les pentes des montagnes qu'on nomme * *Arcabucos*, où le chemin étoit pourtant aſſez plein & aſſez uni. Dans ce voyage, ſes gens ſouffrirent beaucoup tant par la faim, que par la ſoif, mais beaucoup plus par la ſoif, parce qu'ils ne trouvoient ni fontaines, ni ruiſſeaux qui leur puſſent fournir de l'eau pour boire. Il eſt vrai qu'ils trou-

* *Arcabucos* en Eſpagnol, ſignifie des bocages épais & touſus.

verent quelque ſoulagement à la ſoif qui les preſſoit, par le moyen de certaines Cannes auſſi groſſes que la jambe d'un homme, qui étoient creuſes par dedans & remplies d'eau douce & fort bonne à boire; ils en tiroient ordinairement plus d'une pinte de chacune. On croit que cette eau qui ſe trouve dans ces Cannes, vient de la roſée qui tombe ſur elles pendant la nuit, & qui s'aſſemblant en gouttes d'eau, tombe peu à peu dans cette concavité de la Canne: quoi qu'il en ſoit cela eſt d'un fort grand ſecours dans un pays où, comme on vient de le dire, on ne trouve point de fontaines, ni aucune autre eau qui ſoit bonne à boire. Ce fut donc un fort grand ſoulagement pour l'armée de Dom Pedro, tant pour les hommes que pour les chevaux, que ces Cannes qui ſe trouvent pendant un aſſez long eſpace de chemin: neanmoins la faim les preſſoit auſſi beaucoup, & les contraignit de manger pluſieurs de leurs chevaux, dont la chair ſe vendoit à un fort haut prix: enſorte qu'un cheval mort & diſtribué par morceaux, revenoit à beaucoup plus qu'ils ne ſe vendent vivans pour s'en ſervir aux uſages ordinaires. Ils furent auſſi incommodez pendant la plus grande partie de leur chemin,

par des cendres menues & chaudes qui tomboient sur eux : on apprit dans la suite qu'elles venoient d'un Volcan qui est près de Quito, & qui brûle avec tant de violence, qu'il pousse souvent des cendres à plus de quatre-vingt lieues avec des bruits & des tonnerres si prodigieux, qu'on les peut quelquefois entendre de cent lieues. Dans tous les lieux où Dom Pedro d'Alvarado passa avec ses gens sous la Ligne Equinoxiale, ils trouverent des émeraudes en quantité. Après un chemin si penible, où ils étoient le plus souvent obligez de s'ouvrir le passage en coupant les brossailles & les bocages avec la hache & le sabre, ils rencontrerent une chaîne de montagnes toutes couvertes de neige qu'il leur fallut passer ; il y neigeoit continuellement, & y faisoit fort grand froid. Ils prirent leur tems le mieux qu'il leur fut possible pour franchir un passage si difficile, par un chemin étroit qu'il y virent : plus de soixante hommes y périrent par le froid ; chacun vêtoit tout ce qu'il avoit d'habits, & ils couroient autant qu'il leur étoit possible sans s'attendre ni se secourir les uns les autres. Il arriva qu'un Espagnol qui avoit sa femme & deux petites filles, les voyant s'asseoir

To.1.P.155.



de lassitude, & hors d'état de pouvoir marcher, & ne pouvant aussi de son côté ni les porter ni les secourir comme il auroit souhaité, aima mieux demeurer avec elles que de les abandonner, & se sauver seul, ce qu'il auroit pû faire; ils gelerent donc tous quatre, & périrent par le froid. Enfin après beaucoup de peines & de dangers, ils se virent avec une extrême joye de l'autre côté de ces montagnes. Il est vrai que dans la Province de Quito ils en trouverent d'autres: car cette Province en est toute environnée, & qui même sont fort hautes & fort couvertes de neiges; mais entre les montagnes on trouve des vallées fort temperées, & d'une agréable fraîcheur, qui sont habitées & cultivées. Dans ce tems-là il se fondit une si grande quantité de neiges sur quelques-unes de ces montagnes, qu'il en tomba des torrens d'eau avec tant d'impetuosité, & en si grande abondance, que le pays & le village qu'on nomme la Contiega, en furent inondez, & entierement abîmez. Ces torrens entraînoient même des pierres d'une grandeur prodigieuse aussi aisément que si ce n'eussent été que des pieces de liége.

CHAPITRE XI.

Comment Dom Diegue d'Almagro, & Dom Pedro d'Alvarado se rencontrent, & ce qui se passa entr'eux.

NOus avons déja dit comment Dom Diegue d'Almagro n'ayant rien pû apprendre de la venuë de Dom Pedro d'Alvarado, laissa pour Gouverneur dans la Province de Quito, le Capitaine Benalcazar, & prit la résolution de retourner à Cusco. A son retour il se rendit maître de quelques rochers, & de quelques forts, où les Indiens s'étoient retirez comme en des lieux de sureté : il lui fallut employer à cela un temps assez considerable : si bien que tandis qu'il y étoit occupé, Dom Pedro d'Alvarado eut la commodité de se rendre dans la Province de Quito, sans que Dom Diegue en pût rien sçavoir, parce qu'il y a une grande distance, & que d'ailleurs il n'y a aucun commerce ni des Indiens, ni des Chrétiens d'un de ces lieux à l'autre. Il en eut la premiere nouvelle étant occupé à la conquête d'une Province nommée Liribamba, & voici comment. Il passa à

gué une grande riviere avec beaucoup de peine & de danger, parce que les Indiens en avoient brûlé les ponts, & l'attendoient en grand nombre de l'autre côté pour le combattre : il les vainquit, mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, parce que les femmes combattoient fort vigoureusement aussi-bien que les hommes, & qu'elles tiroient fort adroitement des pierres avec leurs frondes. Dans ce combat le principal Seigneur des Indiens fut pris, & ce fut lui qui apprit à Almagro, que Dom Pedro d'Alvarado étoit dans le pays, & qu'il n'étoit même qu'à quinze lieuës de là, occupé à l'attaque d'un fort, où un Capitaine Indien nommé Zopazopagui s'étoit retiré. Dom Diegue ayant appris cela, envoya sept Cavaliers à la découverte, pour en avoir plus de certitude, & en sçavoir mieux la verité & les circonstances ; ils furent tous pris par les gens de Dom Pedro, qui pourtant les remit en liberté quelque temps après, & qui cependant s'avança jusqu'à cinq lieuës près du camp de Dom Diegue. Celui-ci l'ayant appris, & considerant le grand avantage que l'ennemi avoit sur lui par le nombre, prit la résolution de retourner à Cusco avec vingt-cinq Cavaliers seule-

ment, laiſſant le reſte de ſes troupes avec le Capitaine Benalcazar pour la défenſe du pays. Dans ce tems-là ce Truchemen Indien, nommé Filipin, dont on a parlé ci-devant, & qui fut cauſe de la mort d'Atabaliba, craignant le châtiment qu'il connoiſſoit bien avoir juſtement merité, s'enfuit du camp de Dom Diegue, & ſe rendit à celui de Dom Pedro, emmenant avec lui un des principaux Caciques. Ils avoient concerté avec la plûpart de ceux qui ſuivoient Dom Diegue, qu'au premier avertiſſement qu'ils leur donneroient, ils ſe tiendroient prêts pour abandonner ſon camp & ſe rendre à celui de Dom Pedro. Filipin ne fut pas plûtôt arrivé auprès de ce Commandant, qu'il lui offrit de contribuer à le rendre Seigneur paiſible de tout le pays : il lui apprit auſſi le deſſein qu'avoit Dom Diegue de ſe retirer à Cuſco, l'aſſurant que s'il vouloit promptement lui courre ſus, il s'en rendroit aiſément maître, & pourroit ſans peine le prendre priſonnier, parce qu'il n'avoit en tout qu'environ deux cens cinquante hommes, ſçavoir quatre-vingt-dix Cavaliers, & le reſte Fantaſſins. Sur cet avis Dom pedro d'Alvarado partit incontinent pour aller attaquer Almagro

qu'il trouva à Liribamba, bien résolu de se défendre vigoureusement, & de mourir en combattant plûtôt que de fuir devant son ennemi. Alvarado mit ses gens en bataille, & marchant enseignes déployées, ils s'avancerent pour attaquer les ennemis. Dom Diegue s'étoit mis à couvert derriere quelques retranchemens, & avoit partagé tous ses gens en deux bandes, s'étant mis à la tête de l'une, & ayant laissé le commandement de l'autre au Capitaine Benalcazar. Comme ils furent en vûe & en presence les uns des autres, prêts à commencer le combat, on fit quelques propositions de paix, & pour en regler les conditions, on convint d'une treve pendant le reste de ce jour, & toute la nuit suivante. Les conferences réussirent, & l'accord fut fait par l'entremise d'un Licentié nommé Caldera : ils convinrent donc que Dom Diegue d'Almagro donneroit à Dom Pedro d'Alvarado cent mille Pesos ou deux mille marcs d'or pour la dépense qu'il avoit faite tant pour les navires que pour les chevaux, & pour les autres frais de son armement, & qu'ils iroient ensemble au lieu où étoit le Gouverneur Pizarre, pour l'execution de ce traité & le payement de cette somme. On tint la

chose fort secrette, de peur que ceux qui accompagnoient Dom Pedro d'Alvarado, parmi lesquels il y avoit plusieurs Gentils-hommes, & personnes de consideration, ne fussent fâchez de voir qu'on n'avoit eu aucun soin de leurs interêts, & qu'on n'avoit rien menagé pour eux. On publia donc qu'ils étoient convenus seulement d'aller de compagnie visiter le pays, & qu'après cela Dom Pedro d'Alvarado se rembarqueroit avec son armée sur ses vaisseaux, pour continuer son dessein, & faire quelque découverte. On accorda de plus la liberté à tous ceux qui le souhaiteroient, de pouvoir demeurer à Quito avec le Capitaine Benalcazar, puisqu'ils étoient tous non-seulement compatriotes, mais aussi maintenant amis & camarades. Il y en eut donc plusieurs de ceux qui étoient venus avec Dom Pedro, qui demeurerent à Quito, pendant que les autres le suivirent lui & Dom Diegue à Pachacama, où ils apprirent que le Gouverneur étoit venu pour les recevoir, étant parti de Xauxa exprès pour cela. Dom Diegue avant son départ de Quito, fit brûler vif le Cacique qui s'en étoit fui pendant la nuit: il vouloit aussi faire souffrir le même supplice à Filipin, & l'auroit

l'auroit fait sans doute, sans l'intercession de Dom Pedro d'Alvarado qui obtint sa grace.

CHAPITRE XII.

Dom Diegue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado rencontrerent Quizquiz. Ce qui se passa à cette occasion.

DOm Diegue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado étant en marche pour aller de Quito à Pachacama, le Cacique des Cagnares leur dit que Quizquiz Capitaine d'Atabaliba, venoit avec une armée de plus de douze mille Indiens, & qu'il avoit ramassé & emmenoit avec lui tout ce qu'il avoit trouvé sur sa route depuis Xauxa, tant le peuple que le bétail. Ce Cacique ajoûtoit que s'ils vouloient l'attendre, il feroit ensorte de le faire tomber entre leurs mains. Dom Diegue ne jugea pas à propos de se fier à cela, & continua sa route sans s'arrêter. En arrivant à la Province nommée Chaparra, ils rencontrerent à l'improviste plus de deux mille Indiens commandez par un Capitaine nommé Sotaurco : ils marchoient deux ou trois

journées devant Quizquiz qui tenoit cet ordre dans sa marche d'envoyer ainsi cet Officier devant lui, & en même tems un autre marchoit à sa gauche avec trois mille Indiens, afin de tirer des peuples d'alentour des vivres pour la subsistance de ses troupes: son arriere-garde composée de trois ou quatre mille autres Indiens, marchoit deux journées après lui: il conduisoit lui même le corps de bataille, avec tout le bétail, & les gens qu'ils emmenoient avec eux comme prisonniers; si bien que de cette maniere son armée occupoit quinze lieues de terrain ou plus. Sotaurco s'avançoit pour occuper un passage par où il croyoit que les Espagnols devoient venir: mais Dom Pedro d'Alvarado le prevint, occupa ce poste, & prit même Sotaurco prisonnier. Il apprit de lui tout l'ordre de la marche de Quizquiz, & s'avança pour le rencontrer, marchant pour cela toute la nuit avec la Cavalerie qui le put suivre: il est vrai que dans une grande décente près d'une riviere qu'il leur falloit passer, la plûpart de leurs chevaux se déferrerent, parce qu'il y avoit quantité de pierres & de cailloux. On travailla le plus promptement qu'il fut possible à les referrer à la lumiere du feu & de la

chandelle ; ainsi ils continuerent leur route à grand hâte, de peur que quelqu'un de ceux qu'ils rencontroient par tout le chemin, n'allât avertir Quizquiz de leur venue. Ils marcherent donc sans s'arrêter jusqu'au lendemain vers le soir, qu'ils arriverent à la vûe du camp ennemi. Aussi-tôt que Quizquiz les vit, il se retira à part avec toutes les femmes, & les gens inutiles pour le combat, & posta d'un autre côté dans un lieu de difficile accès, un frere d'Atabaliba, nommé Guaypalcon, avec tous les gens de guerre. Dom Diegue d'Almagro s'avança par la pente d'une montagne pour les aller attaquer, nonobstant que ses chevaux fussent si fatiguez, qu'à peine ils pouvoient monter, bien qu'on les menât en main : d'ailleurs les Indiens faisoient rouler d'enhaut quantité de grandes pierres & des pieces de rochers, de maniere que quand elles avoient une fois acquis du mouvement en roulant, elles entraînoient tout ce qui se rencontroit en leur chemin : ainsi il arrivoit souvent qu'une seule de ces pierres en détachoit en roulant plus de trente autres, de sorte que leur nombre alloit toujours en se multipliant jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées tout au bas

Nonobſtant toutes ces difficultez les Eſpagnols trouverent moyen d'attaquer Guaypalcon dans ſon fort, & de le prendre en flanc par un autre côté de la pente de la montagne. Quand il ſe vit preſſé & environné de toutes parts, il ſe retira avec ſes gens entre des rochers eſcarpez, où ils ſe défendirent juſqu'à la nuit. Enfin Dom Diegue & Dom Pedro ayant raſſemblé tous les Eſpagnols pour attaquer les Indiens dans leur fort, ceux-ci ſe retirerent à la faveur des ténebres, & s'en allerent trouver Quizquiz. On apprit quelque temps après que les trois mille Indiens qui marchoient à main gauche, avoient coupé la tête à quatorze Eſpagnols qu'ils avoient ſurpris. Nos gens continuant leur marche, rencontrerent l'arriere-garde de Quizquiz. Les Indiens firent ferme au paſſage d'une riviere, & empêcherent les Eſpagnols de la pouvoir paſſer tout ce jour-là : de plus ils occuperent une hauteur fort élevée au-deſſus du lieu où étoient les Eſpagnols, en ſorte que ceux-ci ne pouvoient attaquer leurs ennemis ſans beaucoup de deſavantage, & ſans s'expoſer à faire une perte conſiderable de leurs gens : en effet il y en eut pluſieurs de bleſſez, parce qu'ils

ne pouvoient pas aisément se retirer par la difficulté du chemin & des passages. Le Capitaine Alfonse d'Alvarado reçut dans cette occasion une blessure à la cuisse, qu'il eut percée de part en part ; un autre Officier de consideration, Commandeur de l'Ordre de Saint Jean, y fut aussi blessé, & pendant toute la nuit les Indiens firent fort bonne garde. Le matin venu, on trouva qu'ils avoient abandonné le poste qu'ils occupoient sur le bord de la riviere, & qu'ils en avoient laissé le passage libre, s'étant retirés dans un lieu fort vers le haut de la montagne, où on les laissa en paix, parce que Dom Diegue d'Almagro ne vouloit pas s'arrêter long-temps là. Les Indiens en se retirant avoient fait brûler toutes les hardes & le bagage qu'ils n'avoient pû emporter avec eux ; mais on trouva dans leur camp plus de quinze mille brebis, & plus de quatre mille Indiens & Indiennes de ceux que Quizquiz avoit emmenez par force, & qui se rendirent volontairement aux Espagnols. Quand nos gens furent arrivez à Saint Michel, Dom Diegue d'Almagro envoya le Capitaine Diegue de Mora à Puerto vieio, pour prendre possession de la part des vaisseaux de Dom Pe-

dro d'Alvarado, qui y envoya auſſi de ſon côté Garcias de Holgun, afin que la choſe ſe pût executer ſans aucune difficulté, comme ils en étoient convenus. Dom Diegue ayant donné à Saint Michel tous les ordres qu'il jugea neceſſaires, & fourni des armes, de l'argent & des vêtemens tant à ſes gens qu'à ceux de Dom Pedro d'Alvarado, ils en partirent enſemble, & continuerent leur chemin pour ſe rendre à Pachacama. En paſſant il laiſſa le Capitaine Martin Aſtete dans la ville de Truxillo pour la peupler, ſuivant les ordres du Gouverneur Dom François Pizarre. Dans le même tems à peu près, Quizquiz étant arrivé près de Quito, un Capitaine de Benalcaçar attaqua ſon avant-garde, & la défit. Quizquiz fut fort ſenſibles à cette derniere perte, & en fut extrêmement affligé, ne ſçachant plus que faire, ni quel parti prendre : ſes Capitaines lui conſeilloient de demander la paix à Benalcazar ; mais il n'en put ſouffrir la propoſition, & les menaça de les faire mourir s'ils lui en parloient davantage, leur commandant de ſe préparer pour retourner en arriere. Mais comme ils manquoient de vivres, & n'eſperoient pas d'en trouver en ſuivant ſes ordres, quel-

ques Capitaines à la tête desquels étoit Guaypalan, lui remontrerent qu'il valoit mieux mourir en gens de cœur en combattant contre les Chrétiens, que de retourner comme il le vouloit, pour mourir de faim dans un pays desert. Quizquiz ne leur répondant pas là-dessus comme ils souhaitoient, Guaypalan lui donna un coup de lance dans la poitrine, & en mêmetems les autres Capitaines à coups de massues & de haches le mirent en pieces, puis ils congedierent les troupes, laissant chacun en liberté de se retirer où bon lui sembleroit.

CHAPITRE XIII.

Le Gouverneur paye à Dom Pedro d'Alvarado les cent mille Pesos qu'on lui avoit promis. Dom Diegue veut se faire recevoir pour Gouverneur à Cusco.

QUand Dom Diegue & Dom Pedro furent arrivez à Pachacama, le Gouverneur qui étoit venu de Xauxa, les reçut fort bien, & paya à Dom Pedro les deux mille marcs d'or dont on étoit convenu, & qu'on devoit lui

donner pour ses vaisseaux. Ce n'est pas qu'il n'y eût des gens qui étoient d'avis qu'on ne lui donnât point cette somme, disant que toute sa flote n'en valoit pas la moitié, & que Dom Diegue avoit fait cet accord par nécessité & par crainte, parce que Dom Pedro avoit un grand avantage sur lui, par le nombre de ses troupes : ils conseilloient donc qu'au lieu de le payer, on l'envoyât prisonnier en Espagne, pour être presenté à l'Empereur, & lui rendre compte de sa conduite. Le Gouverneur auroit pû le faire fort aisément & sans aucun péril : mais il aima mieux tenir la parole de Dom Diegue d'Almagro son Compagnon : ainsi il paya à Dom Pedro les deux mille marcs d'or en bonne monnoye, & le laissa paisiblement retourner à son Gouvernement de Guatimala. Après cela il s'occupa à peupler la ville de los Reyes, & à y faire un bon établissement, y faisant venir la Colonie qu'il avoit auparavant établie à Xauxa, parce que los Reyes lui parut un lieu beaucoup plus agreable & plus propre pour le commerce, étant un port de mer. De là Dom Diegue avec un grand nombre de gens, s'en alla à Cusco, & le Gouverneur descendit à Truxillo, pour re-

former & mettre en bon ordre la Colonie qui étoit là, & faire le partage du pays & des terres des environs. Tandis qu'il y étoit, il reçut nouvelle que Dom Diegue d'Almagro avoit voulu se rendre maître de la ville de Cusco, parce qu'il avoit appris que sur le rapport de Fernand Pizarre, qui, comme on l'a déja dit, étoit allé en Espagne, Sa Majesté avoit accordé à Almagre un Gouvernement de cent lieuës d'étenduë au de-là des bornes de celui de Dom François, qui finissoit, disoit-on, avant la ville de Cusco. Jean & Gonzale Pizarre freres du Gouverneur, avec plusieurs gens qui se joignirent à eux, s'opposerent vigoureusement à Dom Diegue & au Capitaine Soto qui avoit pris son parti, & tous les jours ils en étoient aux lances baissées. Enfin pourtant Almagre ne put réüssir dans son dessein, parce que la plus grande partie des Senateurs ou Conseillers prirent le parti du Gouverneur & de ses freres. Aussi-tôt que Dom François Pizarre eut appris cette nouvelle, il prit la poste pour se rendre à Cusco, où il rétablit le calme par sa présence : il pardonna à Dom Diegue qui avoit beaucoup de honte & de confusion d'avoir fait si legerement une telle entreprise,

ſur un ſimple oüi-dire, ſans avoir aucun titre valable pour cela. Ils renoüerent donc alors leur amitié, & renouvellerent leur ſociété à cette condition, que Dom Diegue d'Almagro iroit pour découvrir le pays du côté du Sud; & que s'il en trouvoit quelqu'un qui fût bon, ils en demanderoient pour lui le Gouvernement à Sa Majeſté : que s'il ne trouvoit rien qui l'accommodât, ils partageroient entr'eux deux le Gouvernement de Dom François Cet accord fut fait d'une maniere ſolemnelle, & ils prêterent ferment ſur l'Hoſtie conſacrée, de ne rien entreprendre à l'avenir l'un contre l'autre. Quelques-uns rapportent qu'Almagro jura qu'il n'entreprendroit jamais rien, ni ſur Cuſco, ni ſur le pays qui eſt par-delà, juſques à cent trente lieuës de diſtance, quand même Sa Majeſté lui en donneroit le Gouvernement. On ajoûte, que s'adreſſant au Saint Sacrement, il prononça ces paroles. *Seigneur, ſi je viole le ſerment que je fais maintenant, je veux que tu me confondes & me puniſſes, & dans mon corps & dans mon ame.* Après cet accord ſolemnel, Dom Diegue prépara toutes choſes pour ſon départ & partit effectivement avec plus de cinq cens hommes qui le ſui-

virent. Le Gouverneur de ſon côté retourna à la ville de los Reyes, & envoya Alfonſe d'Alvarado, pour conquerir le pays des Chachapoyas, qui eſt dans la Montagne à ſoixante lieuës de Truxillo. Cet Officier & ceux qui le ſuivirent, eurent beaucoup à ſouffrir dans cette entrepriſe, & ce ne fut pas ſans beaucoup de peine & de travail, qu'ils en vinrent à bout : mais enfin après qu'ils y eurent fait des établiſſemens, & rétabli la paix, on en accorda le Gouvernement & la direction, à Alvarado qui en avoit fait la conquête.



LIVRE TROISIE'M

Où il eſt parlé du voyage de D
Diegue d'Almagro au Chili,
ce qui ſe paſſa cependant
Perou, & comment les Ind
du Pays ſe ſouleverent

CHAPITRE PREMIE

Dom Diegue d'Almagro part pou Chili.

DOm Diegue d'Almagro partit p
la découverte & la conquête
ſe propoſoit avec cinq cens ſoixant
dix hommes, tant Cavalerie qu'Infa
rie, tous en bon équipage. Quelques
de ceux qui avoient déja des établ
mens, laiſſerent leurs maiſons, & le
diens qui leur appartenoient, pou
ſuivre dans cette expedition, par l'e
rance de grands tréſors qu'ils s'at
doiennt trouver. Dom Diegue

voya devant Jean de Sayavedra originaire de Seville, avec cent hommes : celui-ci rencontra dans la Province qu'on nomma depuis les Charcas, quelques Indiens qui venoient du Chili pour rendre leurs hommages à l'Ynga. Almagre que nous nommerons à l'avenir le Préſident ou grand Senechal, ayant pris avec ſoi deux cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, fit une route de deux cens cinquante lieuës, en faiſant toûjours des conquêtes juſques à la Province de Chicoana. Là il apprit que cinquante autres Eſpagnols le ſuivoient, commandez par le Capitaine Noguerol d'Ulloa; il leur manda de le venir joindre, & continua ſa route & ſes conquêtes avec eux juſques au pays de Chili, qui eſt encore à trois cens cinquante lieuës par-delà. Il s'arrêta là avec la moitié de ſes troupes, & envoya Gomez d'Alvarado avec l'autre moitié pour découvrir plus avant ; celui ci s'avança encore ſoixante lieuës plus loin : mais les pluyes de l'hyver & le mauvais temps, l'obligerent à retourner trouver le Preſident. Dans le temps qu'ils étoient partis de Cuſco, Mango Ynga avoit comploté avec Villaoma ſon frere, de maſſacrer en un certain jour marqué, tous les Chrétiens qui étoien

au Perou, & lui s'étoit chargé en ſon particulier de l'exécution de ce deſſein ſur Dom Diegue & les ſiens; mais il ne le pût exécuter comme il l'avoit entrepris, & ſon frere fit ce qu'on dira dans la ſuite. Ce Truchement Indien nommé Filipin ou Dom Filipe dont on a déja parlé ci-devant, s'en étoit fui du camp de Dom Diegue, parce qu'il ſçavoit cette conſpiration; on le fit ſuivre, & ayant été attrapé, le Préſident le fit écarteler; il avoua un peu avant ſa mort, qu'il avoit été cauſe qu'on avoit injuſtement fait mourir Atabaliba, & que le motif qui l'avoit pouſſé à cela, n'étoit autre que la paſſion de pouvoir jouir en liberté de la femme de ce Prince. Il y avoit deux mois que le Préſident étoit au Chili, quand un de ſes Capitaines nommé Ruydias, l'y vint trouver avec cent hommes de renfort; il lui dit que tous les Indiens du Perou s'étoient révoltez, & avoient maſſacré la plûpart des Chrétiens qui y étoient. Almagre fut fort touché de cette nouvelle, & réſolut de retourner, pour attaquer les Indiens révoltez, & ramener s'il lui étoit poſſible tout ce pays-là à l'obéïſſance de Sa Majeſté, à deſſein pourtant quand il auroit fait ce qu'il ſouhaitoit, de renvoyer un

de ses Capitaines au Chili avec du monde, pour y faire quelque établissement. Il partit donc, & en chemin il reçut des Lettres de Rodrigue Orgognos qui marchoit sur ses traces, & le venoit trouver avec vingt-cinq hommes. Peu de temps après il fut encore joint par Jean d'Herrada qui venoit à son secours avec cent hommes, & lui apportoit des Provisions ou Lettres Patentes de Sa Majesté, par lesquelles il étoit établi Gouverneur de deux cens lieuës de pays au-delà des bornes du Gouvernement du Marquis Dom François Pizarre. Ce Gouvernement lui étoit accordé sous le nom de la nouvelle Tolede, & celui du Marquis s'appelloit la nouvelle Castille. Quand on a dit au commencement de ce Chapitre, que Dom Diegue avoit emmené avec lui en partant de Cusco, cinq cens soixante & dix hommes, il faut remarquer qu'il se l'étoit ainsi proposé; mais qu'à la vérité il n'y en eut que deux cens qui partirent avec lui, après quoi il reçut les secours dont on a parlé, qui pouvoient bien à peu près accomplir ce nombre.

CHAPITRE II.

Les peines & les fatigues qu'eurent à supporter Dom Diegue d'Almagro, & ses gens dans la découverte du Chili.

DAns le voyage que Dom Diegue & ses gens firent au Chili, ils souffrirent beaucoup en chemin, tant par la faim que par la soif, & outre leurs autres fatigues, ils eurent souvent à combattre contre des Indiens de fort grande taille, qui leur tiroient des fleches, ce qu'ils faisoient avec beaucoup de force & d'adresse : ils étoient vêtus de peaux de loups ou veaux marins. Mais une des choses qui les incommoda le plus, & leur causa le plus de mal pendant ce voyage, fut l'extrême froid qu'ils eurent à souffrir, sur tout en passant quelques montagnes couvertes de neige. Il arriva à un des Capitaines qui suivoient Dom Diegue, qui s'appelloit Ruydias, que plusieurs de ses Soldats & de ses chevaux demeurerent en chemin, transis par le froid, & gelez sans que leurs vêtemens pûssent les en garantir, ni empêcher qu'ils en fussent penetrez & glacez.

To: 1. P: 176.



To. 1. P. 177.



En effet le froid eſt ſi violent ſur ces montagnes, que cinq mois après, lorſque Dom Diegue retourna à Cuſco, il trouva en pluſieurs endroits les corps de ceux qui étoient morts, & avoient demeuré glacez à ſon premier paſſage, debout appuyez contre quelques rochers, & tenant encore entre leurs mains la bride de leurs chevaux, qui étoient gelez auſſi-bien qu'eux, & dont la chair étoit auſſi fraîche & auſſi exempte de corruption, que s'il n'y avoit eu que quelques momens qu'ils fuſſent morts. Auſſi au retour on ſe ſervit pour nourriture de la chair de ces chevaux qu'on trouvoit ainſi gelez ſur le chemin. Parmi ces déſerts, dans les lieux où il n'y a point de neige, ils manquoient d'eau. Pour ſuppléer à ce manquement, ils firent des outres de peaux de brebis, qu'ils rempliſſoient d'eau, & les faiſoient porter à d'autres brebis vivantes : car il faut remarquer que ces brebis du Perou étant fort grandes comme elles ſont, ſervent de bêtes de ſomme : elles reſſemblent aſſez au chameau dans leur taille, ſinon qu'elles n'ont pas de boſſes ſur le dos, comme cet animal ; elles peuvent porter une charge de cent livres ou plus, ce que les Eſpagnols ont

éprouvé, & même ils s'en sont servis comme de chevaux, pour se faire porter eux-mêmes, & ils pouvoient faire quatre ou cinq lieues dessus dans un jour. Quand elles se trouvent fatiguées, elles se couchent à terre, & il n'y a aucun moyen de les faire lever, ni en les frapant, ni en les voulant aider; il faut nécessairement les décharger. Quand il y a un homme dessus, & qu'elles sont lasses, si on les presse de marcher, elles tournent la tête vers celui qui les monte, & lui envoyent des exhalaisons, & une espece de rosée de très-mauvaise odeur, qui vient apparemment de ce qu'elles ont dans l'estomac. Cet animal est d'un grand usage, & apporte beaucoup de profit à ses maîtres, parce que la laine en est très-bonne & très-fine, particulierement celle de cette espece de brebis qu'ils nomment Paços, qui en portent de fort longue: elles font fort peu de dépense pour leur nourriture en travaillant, pourvû qu'on leur donne un peu de Maïz, & elles peuvent demeurer quatre ou cinq jours sans boire. Leur chair est fort saine, de fort bon goût, & aussi bonne à manger, que celle des moutons gras qu'on a en Castille. Il y a presentement boucherie publique dans tous les

endroits du Perou où l'on vend de la chair de ces animaux. Au commencement que les Espagnols y furent, il n'en étoit pas ainsi : mais quand quelqu'un tuoit une de ces brebis, ses voisins en demandoient, & en prenoient autant que chacun en avoit besoin, puis ils en faisoient tuer à leur tour, & en donnoient aussi aux autres. En quelques endroits du Chili il y a des campagnes unies, où on trouve des Autruches : pour les prendre quelques Cavaliers se mettoient en embuscade, tandis que d'autres les poursuivoient, & les poussoient du côté où étoient leurs camarades : car bien que ces oiseaux ne s'élevassent point haut en l'air pour faire un grand vol, néanmoins partie en courant à pied, partie en faisant de petits vols près de terre, ils alloient si vîte, qu'un homme à cheval ne les pouvoit attraper à la course : ainsi il falloit user de cette adresse pour les prendre. Il y a aussi dans ce pays-là des rivieres qui courent pendant le jour, & s'arrêtent durant la nuit, sans qu'on y voye une goute d'eau, ce qui paroît fort surprenant à ceux qui en ignorent la cause, & ne sçavent pas que cela vient de ce que la chaleur du Soleil fait fondre quelques neiges sur les montagnes pendant le

jour, & qu'ainsi l'eau qui en procede, coule & forme des rivieres ou des torrens qui s'arrêtent pendant la nuit, parce la fraîcheur arrête aussi la fonte de ces neiges. Passé cinq cens lieuës le long de la côte du Perou, qui sont environ trente dégrez par-delà la Ligne Equinoxiale, tirant vers le Sud, il pleut, & les vents n'y sont plus si reglez, mais ils soufflent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à peu près comme en Espagne & en plusieurs autres pays de notre Europe. Le Chili est un pays assez bien peuplé ; on y peut, comme au Perou, distinguer deux parties, la plaine & les montagnes, mais les Golfes & les Baies que la mer y fait, sont cause qu'il y a des langues de terre qui regardent divers Rumbs, ou diverses plages du monde. Néanmoins generalement parlant, on peut dire que cette côte est située du Nord au Sud, ou du Midi vers le Septentrion, s'étendant depuis la ville de los Reyes, jusques au quarantiéme dégré de Latitude Méridionale. Le pays est fort temperé ; on y a un Eté & un Hyver à peu près comme en Espagne : mais dans des temps opposez, l'Hyver étant au Chili, quand on a l'Eté en Castille, & au contraire. Le Pole qu'on a en ce pays-là, & qui est opposé

directement à notre Pole Arctique, ne se connoît d'ordinaire, que par une petite nuée blanche qui paroît vers le soir après le coucher du Soleil, vers l'endroit où on juge vraisemblablement que doit être ce Pole, que les Astronomes ont nommé le Pole Antarctique. On voit aussi de ce côté-là, comme une croix composée de quatre étoiles suivies de trois autres, qui sont sept en tout, comme les sept qui tournent autour de notre Pole Septentrional, & que les Astronomes appellent la petite Ourse. Ces sept étoiles qui sont vers le Pole Méridional, sont à peu près situées entr'elles comme le sont celles du nôtre, avec cette difference seulement, que les quatre qui font la croix sont plus proches les unes des autres, que celles de notre Hémisphere. On perd entierement de vûë notre Pole à un peu moins de deux cens lieuës de Panama, sous la Ligne Equinoxiale, ou fort peu par-delà, & de là on peut voir ces deux Constellations, lorsqu'elles se trouvent un peu élevées au-dessus des Poles. Il est vrai que du côté du Pole Antarctique, on ne voit que les quatre qui font la croix, par lesquelles les Pilotes se guident, jusques à ce qu'on soit arrivé au trentiéme dégré de Latitude Méridio-

nale: car alors on peut voir les sept La difference de la longueur des jours & des nuits est à peu près au Chili. comme elle est en Castille, avec cette difference seulement, que quand on a les plus longs jours dans un de ces deux endroits, c'est alors qu'on les a plus courts dans l'autre. Au Perou & dans la Province qu'on nomme la Terre-Ferme, & en general dans tous les lieux qui sont proches de la Ligne Equinoxiale, les jours & les nuits sont toûjours égaux tout le long de l'année, ou peu s'en faut. En effet dans la ville de los Reyes, & en quelques autres endroits où il y a ue peu de difference, elle est si petite, qu'elle n'est presque pas remarquable. Les Indiens du Chili sont à peu près vêtus comme ceux du Perou, & ont une nourriture fort semblable jusques vers le trente-huitiéme degré de Latitude Méridionale. Les habitans de ce pays-là, tant hommes que femmes, sont assez agréables de visage. Il y a deux grands Seigneurs qui se font la guerre l'un à l'autre, & qui peuvent mettre en campagne chacun deux cens mille combattans. L'un d'eux s'appelle Leuchengorma; il possede une Isle qui n'est qu'à deux lieuës de la Terre Ferme ou du Continent, & qui est consacrée à

ses Idoles, dans laquelle il y a un Temple servi par deux mille Prêtres. Les Indiens Sujets de ce Leuchengorma, dirent aux Espagnols, qu'à cinquante lieües plus loin il y avoit entre deux grandes rivieres, une grande Province, qui n'étoit habitée que par des femmes, lesquelles ne souffroient point d'hommes parmi elles, qu'en de certains temps pour en avoir des enfans, & que quand elles mettoient au monde des fils, elles les envoyoient à leurs peres; mais si c'étoient des filles, elles les élevoient parmi elles. Ils ajoûtoient que ces femmes étoient Sujetes de Leuchengorma, & que leur Reine se nommoit Guaboymilla, ce qui en leur langue veut dire Ciel d'or, parce qu'en ce pays-là on trouve une grande quantité d'or, qu'elles font de fort riches étoffes, & du tout payent un certain tribut à Leuchengorma. Quoi qu'on ait souvent oüi assurer toutes ces choses comme fort certaines, on n'a pourtant encore pû aller découvrir ce pays-la, parce que Dom Diegue d'Almagro ne fit aucun établissement au Chili. Il est vrai que depuis Pedro de Valdivia y fut envoyé pour y établir quelques Colonies; mais il n'eut jamais un assez grand nombre de gens, pour pouvoir faire ni

les découvertes, ni les établissemens
auroit souhaité. Ce Capitaine en fit
sement un dans un lieu qui est à tr
trois dégrez de la Ligne Equinoxia
côté du Midi. Toute cette côte es
bien peuplée jusques à la hauteur de
de quarante dégrés; ce qu'on a a
par un vaisseau de la flote qu'en
Dom Gabriël de Carvajal Evêqu
Plaisance: ce vaisseau entra par le
troit de Magellan, & de là cotoyant
jours la terre, & faisant route du Su
Nord, il se rendit au port de la vil
los Reyes. Dans ce navire se trouv
les premiers rats qu'on eût jamais v
Perou, & depuis ils y ont si bien
tiplié, qu'on en trouve dans toute
villes: on juge qu'il faut qu'il s'en
trouvé de petits dans les caisses & b
de marchandises qu'on transporte
lieu à l'autre. Les Indiens les appe
dans leur langue Ococha, ce qui s
fie une chose qui est venuë de la



CHAPI

To.1.P.185.

CHAPITRE III.

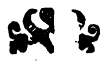
Fernand Pizarre retourne au Perou. Les dépêches & les ordres qu'il y apporte. Les Indiens se soulevent.

APrès que Dom Diegue d'Almagro fut parti de Cusco, Fernand Pizarre retourna d'Espagne. Sa Majesté l'avoit fait Chevalier de l'Ordre de Saint Jacques, & lui avoit accordé d'autres avantages. Il avoit aussi obtenu quelque agrandissement d'une étenduë reglée pour le Gouvernement de son frere Dom François Pizarre, & enfin, comme on l'a déja dit, il avoit aussi apporté les provision pour un nouveau Gouvernement, en faveur de Dom Diegue d'Almagro. Dans ce temps-là Mango Ynga Seigneur du Perou, étoit prisonnier dans la forteresse de Cusco, pour la conjuration dont nous avons parlé, qu'il avoit fait avec Paul Ynga, & avec Villaoma, pour exterminer tous les Chrétiens. Il écrivit à Jean Pizarre, le priant de donner ordre qu'on le mît en liberté, & que Fernand Pizarre à son arrivée ne le trouvât point prisonnier. Jean Pizarre qui

étoit alors dans le Collao, occupé à l'attaque d'un lieu fort dans les rochers, où quelques Indiens s'étoient retirez, envoya ordre pour sa liberté. Après cela, quand Fernand Pizarre fut arrivé à Cusco, il lia amitié avec cet Ynga, & le traitoit fort bien; mais il le faisoit pourtant toûjours garder. On croit que cette amitié avoit pour but de tirer de l'Indien quelque or pour Sa Majesté, ou pour Fernand lui-même. Deux mois après son arrivée à Cusco, l'Ynga lui demanda permission d'aller au pays d'Yncaya, pour la célebration d'une certaine fête, avec promesse de retourner, & de lui apporter à son retour, une statuë au naturel de son pere Guaynacava, laquelle, disoit-il, étoit d'or massif. On lui permit d'aller, mais sa fête fut la conclusion du complot qu'ils avoient concerté dès le temps que Dom Diegue partit pour le Chili: en effet il fit incontinent massacrer quelques gens qui faisoient travailler aux mines, & d'autres gens de service qui étoient sur les chemins, tant pour les affaires de la campagne, que pour celles des mines. Il envoya aussi un Capitaine avec des troupes considerables, qui se rendit brusquement & par surprise maître de la forteresse de Cusco;

les Espagnols la reprirent avec beaucoup de peine, & furent six ou sept jours avant d'en pouvoir venir à bout. Jean Pizarre fut tué dans cette occasion d'un coup de pierre par la tête, parce qu'il n'avoit pû mettre son casque à cause d'une blessure. Cette mort fut une grande perte pour les Espagnols en ce pays-là, parce que Jean Pizarre étoit brave, & fort entendu dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, & que de plus il étoit fort aimé & fort chéri de tout le monde. L'Ynga vint cependant avec toute ses forces attaquer la ville de Cusco, qu'il tint assiégée plus de huit mois durant : à tous les pleins de Lune il faisoit faire des attaques en divers endroits ; mais Fernand Pizarre & ses freres défendoient vigoureusement la place, & étant fort bien secondez par plusieurs braves & vaillans Cavaliers & Capitaines, comme Gabriël de Roias, Fernand Ponce de Leon, Dom Alfonse Enriquez, le Trésorier Requelme, & plusieurs autres. Ils étoient obligez d'être presque continuellement sous les armes, tant la nuit que le jour. Comme ils avoient appris le soulevement general des Indiens, ils ne doutoient pas qu'ils n'eussent déja massacré le Gouverneur & tous les autres Espagnols : ainsi ils

se défendoient comme des gens qui n'avoient plus aucune esperance de secours humain, & qui ne pouvoient plus rien attendre que de la bonté & de la misericorde de Dieu, & de leur propre courage. Leur nombre diminuoit tous les jours : car il ne s'en passoit presque point, que les Indiens ne leur tuassent ou blessassent quelques-uns de leurs gens. Pendant ce siége, Gonzale Pizarre avec vingt Cavaliers s'avança jusqu'au Marais ou lac de Chinchero, qui n'est qu'à cinq lieuës de Cusco. Il fut attaqué dans ce lieu-là par un si grand nombre d'Indiens, que quelque vigoureuse résistance qu'il pût faire, il n'auroit pû s'empêcher de tomber entre leurs mains, & d'être pris, si Fernand Pizarre & Alfonse de Toro ne fussent venus à son secours avec quelque Cavalerie. On le blâmoit de s'être engagé trop avant parmi les ennemis, avec plus de courage que de prudence, vu le peu de gens qu'il avoit.



CHAPITRE IV.

Dom Diegue d'Almagro arrive à Cuſco, & prend priſonnier Fernand Pizarre.

NOus avons déja dit comment Dom Diegue d'Almagro prit la réſolution de retourner au Perou, & ſe rendre maître de la ville de Cuſco, après que Jean d'Herrada lui eut apporté au Chili les proviſions de Sa Majeſté, pour un Gouvernement au-delà de celui de Dom François Pizarre. Les principaux de ceux qui étoient avec lui, le ſollicitoient fortement, & d'une maniere preſſante à le faire, particulierement Gomez d'Alvarado, frere du Gouverneur Dom Pedro d'Alvarado, Dom Diegue d'Alvarado ſon oncle, & Rodrigue Orgognos, les uns par le déſir de poſſeder les pays & terres du Perou, les autres pour demeurer les maîtres du Chili. Pour venir à bout de leur deſſein, & perſuader plus aiſément Almagre, ils employerent les Truchemens, leur faiſant dire que le Gouverneur Pizarre, & la plûpart des Eſpagnols qui étoient demeurez au Perou,

rent ensemble vers Cusco. Sur le chemin il fit prendre quatre Cavaliers par une embuscade qu'il leur dressa, parce qu'il avoit sçu qu'ils étoient envoyez pour l'observer : il apprit par eux fort au long, ce qui s'étoit passé au Perou par le soulevement des Indiens, qui avoient tué plus de six cens Espagnols, & brûlé une grande partie de la ville de Cusco. Il parut sensiblement touché de cette nouvelle, & envoya incontinent ses provisions aux Senateurs du Conseil Royal de Cusco, les priant de le recevoir pour Gouverneur de cette Ville, puisque les bornes du Gouvernement du Marquis ne s'étendoient pas jusques-là, & que même il s'en falloit beaucoup. Le Conseil lui fit dire là-dessus, pour réponse à sa demande, qu'il n'avoit qu'à faire exactement mesurer la juste étenduë du Gouvernement du Marquis, & que si cette Ville se trouvoit hors de ses limites, ils étoient tous prêts à satisfaire à sa demande, & de le recevoir pour Gouverneur. On tenta bien dès lors, & on l'a encore tenté depuis, de marquer les justes bornes de ce Gouvernement, & plusieurs gens habiles & experts en cela y travaillerent, mais sans pouvoir jamais convenir de la

la maniere dont la chose devoit être reglée, parce que quelques-uns disoient qu'il falloit mesurer les lieues marquées dans les provisions de Dom François pour l'étendue de son Gouvernement, en suivant la côte de la mer, ou en suivant le grand chemin Royal, & mettant en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De l'une ou de l'autre de ces deux manieres le Gouvernement du Marquis finissoit non-seulement avant la Ville de Cusço, mais même au sentiment de quelques-uns, avant celle de los Reyes. Le Marquis de son côté prétendoit qu'il falloit mesurer en droite ligne sans aucun circuit, & sans aucun détour, & qu'on le pouvoit faire par le moyen d'une corde, ou en comptant si on vouloit les degrez de Latitude, & assignant un certain nombre de lieues à chaque degré. Pour retourner au fil de notre narration, Fernand Pizarre envoyà dire à Dom Diegue que s'il vouloit il lui laisseroit libre quelque quartier de la Ville où il pût se loger en sureté lui & ses gens, & que cependant on envoyeroit au Gouverneur Dom François Pizarre qui étoit à los Reyes, pour lui faire sçavoir ce qui se passoit, afin qu'on pût trouver

quelque voye d'accommodement entre eux, puisqu'ils étoient amis & associez dans leur entreprise. Quelques-uns disent que sur ces propositions on convint d'une tréve, afin de pouvoir plus aisément négocier cette affaire, & que sur la confiance de la tréve Fernand Pizarre donna la liberté à tous les habitans & à tous les soldats de se retirer dans leurs logemens pour s'y reposer, parce qu'ils étoient extrêmement fatiguez, ayant passé plusieurs jours & plusieurs nuits sans quitter les armes, & sans avoir le tems de se délasser ni de se rafraîchir ni par le repos, ni par le sommeil. On ajoute que Dom Diegue ayant été averti de la chose, attaqua la place pendant l'obscurité de la nuit, qui étoit encore augmentée par un grand broüillard qui survint. Cependant Fernand & Gonzale Pizarre éveillez par le bruit, s'armerent promptement; & comme leur maison fut la premiere attaquée, ils se défendirent vigoureusement avec leurs domestiques, jusques à ce que les ennemis y ayant mis le feu en divers endroits, ils furent obligez de se rendre. Le lendemain sans plus long délay Dom Diegue se fit reconnoître pour Gouverneur par le Senat, & fit mettre

en priſon Fernand Pizarre & ſon frere. Pluſieurs lui conſeilloient d'aſſurer ſon repos & ſa conquête par leur mort; mais il ne le voulut pas faire, & il en fut principalement empêché par les preſſantes ſollicitations de Dom Diegue d'Alvarado, qui lui répondoit d'eux. On aſſure qu'Almagro viola la tréve dont on étoit convenu, par les inſtances & ſur le rapport de quelques Indiens & de quelques Eſpagnols, qui lui dirent que Fernand Pizarre avoit fait rompre les ponts, & ſe fortifioit dans Cuſco. On allegue pour preuve de cela qu'en entrant dans la Ville, & voyant les ponts dans leur entier, il s'écria tout haut, on m'a trompé. Cependant le Gouverneur ne ſçavoit encore rien de tout ce qui ſe paſſoit, & ne le ſçut même que pluſieurs jours après. Dom Diegue d'Almagro donna la bande à frange, ou le diadême Royal à Paul Ynga, parce que ſon frere Mango Ynga ayant vû ce qui s'étoit paſſé, s'enfuit avec un grand nombre de gens de guerre dans des montagnes fort rudes & de fort difficile accès, qu'on appelle les Andes.

CHAPITRE V.

Les Indiens défont plusieurs secours que le Gouverneur envoyoit à ses freres à Cusco.

ENtre les autres choses que le Gouverneur Dom François Pizarre supplioit Sa Majesté de lui accorder, en récompense des services qu'il lui avoit rendu dans la conquête du Perou, il lui demandoit particulierement qu'il lui plût lui donner à perpetuité pour lui & pour ses descendans, vingt mille Indiens dans une Province nommée les Atabillos, avec tous les revenus, impôts, droits & jurisdictions, & de plus le titre de Marquis de la même Province. Sa Majesté lui accorda le titre de Marquis de la Province, comme il souhaitoit; mais à l'égard des Indiens, il répondit que quand il seroit mieux informé de la nature & des qualitez du pays, & des inconveniens qui pourroient suivre de cette concession, il pouvoit s'assurer qu'il feroit en sa faveur tout ce qui se pourroit raisonnablement faire. L'Empereur lui-même dans la lettre

qu'il écrivoit là-dessus à Pizarre, lui donnoit le titre de Marquis, & ordonnoit en même tems qu'à l'avenir on le nommât ainsi : c'est pourquoi dans la suite de cette Histoire nous le désignerons ordinairement par ce titre. Le Marquis ayant donc appris le soulevement des Indiens par eux-mêmes, ne croyant pourtant pas que ses affaires fussent dans un état si perilleux, commença à envoyer peu à peu quelque secours de monde à Fernand Pizarre à Cusco, tantôt dix, tantôt quinze hommes ensemble, selon que les circonstances & la commodité le lui pouvoient permettre. Les Indiens sçachant cela, firent occuper les passages étroits & difficiles par plusieurs gens de guerre pour empêcher de passer ces secours que le Marquis envoyoit, si bien qu'en plusieurs occasions ils les défirent & les tuerent tous, ce qu'ils n'auroient pas pû faire si aisément, & peut-être même ne l'auroient osé tenter, si au lieu de les envoyer ainsi séparément, on les eût envoyé tous ensemble. Etant allé visiter les Villes de Truxillo & de S. Michel, il envoya de-là un nommé Diegue Pizarre avec soixante dix Cavaliers pour ce secours. Mais les Indiens les tuerent tous dans un passage difficile

qu'on nomme la montagne de Parcos, à cinquante lieues de Cusco : ils en firent de même à un de ses beaux-freres qui s'appelloit Gonzale de Tapia, qu'il envoya ensuite avec quatre-vingt Cavaliers. Ils défirent aussi le Capitaine Morgoveio, & le Capitaine Gaete avec les troupes qu'ils avoient pu rassembler. De tous ces differens partis il ne se sauva presque pas un seul homme, & ceux qui suivoient n'apprenoient rien de la défaite de ceux qui les avoient précedez, parce que les ennemis les laissoient engager dans quelque vallée étroite & profonde : puis ils en faisoient occuper l'entrée & la sortie par un grand nombre d'Indiens, & du haut des montagnes ils faisoient rouler sur nos gens de grosses pierres & des pieces de rochers, de sorte qu'ils les faisoient ainsi périr miserablement, sans pouvoir combattre, & sans être presque jamais eux-mêmes obligez d'en venir aux mains. Ils firent donc perir de cette maniere plus de trois cens Cavaliers, & profiterent de leurs dépoüilles, joyaux, armes & vêtemens de soye. Le Marquis voïant qu'aucun de ses secours ne réüssissoit come il auroit souhaité, & qu'il n'en avoit aucunes nouvelles, envoya encore François de Godoy,

originaires de Caceres, avec quarante-cinq Cavaliers : celui-ci rencontra deux de ceux qui avoient suivi Gaete, qui s'étoient sauvez : il apprit par eux ce qui se passoit, & cela l'obligea à retourner promptement sur ses pas : il eut bien de la peine à se sauver, parce que les Indiens avoient déja occupé les passages par où il étoit entré ; ils le suivirent plus de vingt lieuës, le harcellant continuellement, tantôt par devant, tantôt par derriere, de sorte qu'il ne pouvoit marcher que la nuit : enfin pourtant il se rendit à la Ville de los Reyes. Dans le même tems il y arriva aussi le Capitaine Diegue d'Aguero avec quelques autres qui s'étoient sauvez à course de cheval, parce que les Indiens avoient voulu les exterminer dans leurs habitations. Le Marquis ayant appris qu'il y avoit un grand nombre d'Indiens en armes qui poursuivoient Diegue d'Aguero, envoya un nommé Pierre de Lerma avec près de quatre-vingt chevaux, & plusieurs Indiens amis, à la rencontre des troupes de l'Ynga, contre lesquels ils combattirent une bonne partie du jour, jusqu'à ce que les ennemis se retirerent dans un lieu fort, parmi des rochers escarpez, où les Espagnols les environne-

rent de toute part. Ce jour-là le Capitaine Lerma y perdit les dents, & plusieurs autres Espagnols y furent blessez; mais il n'y eut qu'un seul Cavalier tué. Les Indiens étoient si pressez, & si fort les uns sur les autres dans ces rochers où ils s'étoient retirez, qu'ils n'étoient nullement en état de combattre; ainsi on peut dire que les Chrétiens auroient vrai-semblablement mis fin à la guerre ce jour-là, si le Marquis ne leur avoit envoyé ordre de se retirer. Quand les Indiens virent que leurs ennemis se retiroient, ils rendirent graces au Ciel de se voir échappez d'un si grand peril, & ils firent des oraisons & des sacrifices; puis se retirant incontinent de-là, ils allerent se poster sur une haute montagne qui est près de la Ville de los Reyes, la riviere entre deux, combattans sans cesse contre les Espagnols. Le Chef de ces Indiens étoit un Seigneur nommé Tyzoyopangui, & avec lui un frere de l'Ynga que le Marquis avoit envoyé avec Gaete. Tandis que les Indiens furent là près, faisant ainsi tous les jours la guerre à la Ville de los Reyes, il arriva souvent que plusieurs de ceux de la même nation qui étoient au service des Espagnols, & qu'on appelle Yanaconas,

alloient le jour se joindre à leurs Compatriotes, & tiroient quelque solde, puis la nuit ils venoient souper & dormir chez leurs maîtres.

CHAPITRE VI.

Le Marquis envoye demander du secours en divers endroits. Le Capitaine Alvarado va pour le secourir.

LE Marquis voyant les Indiens en si grand nombre autour de la Ville de los Reyes, crut qu'infailliblement Fernand Pizarre, & tous les Espagnols de Cusco étoient morts, & que ce soulevement étoit si general, que ceux du Chili auroient aussi exterminé Dom Diegue & les siens. Là-dessus afin que les Indiens ne s'imaginassent pas qu'ils retenoient leurs navires pour s'enfuir, afin aussi que les Espagnols ne se flattassent pas de l'esperance de s'en pouvoir servir pour se sauver par la mer, & qu'ainsi ils combatissent moins courageusement, il envoya tous ses vaisseaux à Panama. En même tems il envoya aussi avertir le Viceroy de la Nouvelle Espagne, & tous les Gouverneurs des In-

lieues de la Ville de Pachacama, ce Capitaine eut à soutenir un rude choc contre les Indiens, il les défit pourtant, & en tua plusieurs, puis il continua sa marche vers Cusco. Ils souffrirent beaucoup en passant une grande étendue de pays qui étoit desert, & il y eut plus de cinq cens de ses Indiens de service qui perirent par la soif: on dit que si les Cavaliers n'avoient couru çà & là pour chercher de l'eau & l'apporter à l'Infanterie, ils seroient presque tous morts de la même maniere, tant ils étoient fatiguez. En suivant sa route il fut joint dans la Province de Xauxa par Gomez de Tordoya, qui étoit de Villeneuve de Barca; il avoit été envoyé après lui avec deux cens hommes Cavalerie & Infanterie. Alfonse d'Alvarado se trouvant donc alors avec cinq cens hommes, s'avança jusqu'au pont de Lumichaca, où un grand nombre d'Indiens l'environnerent de toutes parts: il les combattit, les vainquit, & en tua plusieurs; ils ne laisserent pourtant pas de continuer à le suivre en le harcellant toujours jusques au pont d'Abancay, où il apprit la prison de Fernand & de Gonzale Pizarre, & tout ce qui étoit arrivé à Cusco. Cela lui fit prendre la résolution de ne passer

pas outre jusqu'à ce qu'il eût reçû des ordres plus précis de ce qu'il auroit à faire. Dom Diegue d'Almagro ayant été informé de la venue d'Alfonse d'Alvarado, envoya au devant de lui Diegue d'Alvarado avec sept ou huit Cavaliers, pour lui notifier sa commission & ses provisions pour la charge de Gouverneur. D'abord Alfonse d'Alvarado les prit, puis les ayant regardées, il répondit qu'il falloit les faire notifier au Marquis, parce qu'à son égard il n'étoit pas partie competente pour traiter de cette affaire. Comme Dom Diegue vit que ceux qu'il avoit envoyez ne retournoient point, craignant qu'Alfonse d'Alvarado les eût retenus, & s'avançât cependant par une autre route pour entrer dans Cusco, il y retourna à grand'hâte, s'en étant déja éloigné de trois lieues. Quinze jours après il en fit sortir ses troupes, & les fit marcher contre Alfonse d'Alvarado, parce qu'il avoit appris le mécontentement de Pierre de Lerma, & sçavoit qu'il étoit disposé à se jetter dans son parti avec plus de quatre-vingt hommes. Lorsque Dom Diegue fut arrivé près d'Alfonse d'Alvarado, ses coureurs prirent dans une embuscade qu'ils dresserent,

Pierre Alvarez Holguin, qui alloit devant à la découverte. Alfonse d'Alvarado l'ayant appris, voulut faire arrêter Pierre de Lerma, parce qu'il le soupçonnoit fort ; mais il apprit qu'il s'en étoit fui cette même nuit, emportant avec lui les signatures de tous ceux qui étoient de son complot. Après cela Dom Diegue s'approcha pendant la nuit du pont, parce qu'il sçut que Gomez de Tordoya, & un fils du Colonel Villalva l'attendoient : il envoya aussi une grande partie de ses troupes à un gué, où il apprit que ceux qui étoient de la conspiration de Pierre de Lerma, avoient la garde : en effet ceux-ci reçureut ses gens comme amis, & les encouragerent même à passer sans crainte. On sçut que quelques-uns de ces conjurez étoient entrez dans ce parti avec tant d'empressement & de chaleur, qu'ayant la garde cette nuit-là, ils attaquerent plus de cinquante [illegible]ces d'Alfonse d'Alvarado, & les firent tomber dans la riviere. Puis quand ce General voulut attaquer les ennemis, ceux qui étoient de la conspiration, l'abandonnerent, & plusieurs autres gens de son armée ne trouvant pas leurs lances, ne vinrent pas non

plus à tems : ainsi Dom Diegue les défit fort aisément sans qu'il y eût aucun Espagnol de tué : Rodrigue Orgognos eut seulement les dents rompues d'un coup de pierre. Après la prise d'Alfonse d'Alvarado, on pilla son camp, puis on retourna à Cusco, en faisant plusieurs mauvais traitemens aux vaincus. Aussi cette victoire rendit les partisans d'Almagro si fiers & si orgueilleux, qu'ils disoient hautement que les Pizarres n'avoient plus que faire au Perou, & que le Marquis & ses freres n'avoient qu'à s'en aller gouverner les Manglares sous la Ligne Equinoxiale.

CHAPITRE VII.

Le Marquis s'avance pour aller au secours de ses freres à Cusco : mais ayant sçu la prise d'Alfonse d'Alvarado, il retourne à los Reyes.

LEs victoires qu'Alfonse d'Alvarado avoit remportées sur les Indiens tant à Pachacama qu'à Lumichàca sur la route de Cusco, avoient obligé l'Ynga & Tizogopangui à se retirer auprès de la Ville de los Reyes qu'ils tenoient com-

me assiegée. Le Marquis se voyant donc libre, & avec un assez bon nombre de troupes, partit pour aller à Cusco au secours de ses freres, emmenant avec lui plus de sept cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie. Il comptoit de les aller secourir contre les Indiens: car il ne sçavoit encore rien du retour de Dom Diegue d'Almagro, ni de tout ce qui étoit arrivé en consequence. La plûpart des troupes qu'avoit le Marquis, lui avoient été envoyées par Dom Alfonse de Fuenmayor Archevêque & President de l'Isle de Saint Domingue, avec Dom Diegue de Fuenmayor son frere; outre cela le Licentié Gaspar d'Espinosa en avoit aussi tiré une partie de Panama, & un nommé Diegue d'Agala que le Marquis avoit envoyé à Nicaragua, en étoit aussi de retour avec quelque secours. Le Marquis étant en marche avec son armée, & suivant la route de la plaine, comme il fut arrivé dans la Province de Nasca à vingt cinq lieues de los Reyes, il apprit la nouvelle du retour de Dom Diegue, & de tout ce qui s'étoit passé depuis: il en fut extrêmement touché, comme la chose le meritoit, & considerant que ses troupes étoient disposées & préparées à combat-

tre

tre non contre des Espagnols, mais contre des Indiens, il jugea à propos de retourner à los Reyes pour y prendre de nouvelles mesures. Il y retourna donc en effet, & envoya cependant le Licentié Espinosa, pour tâcher de trouver quelque moyen d'accommodement entre Dom Diegue & lui. Espinosa étoit chargé de representer à Almagro que si Sa Majesté sçavoit ce qui se passoit entr'eux, & qu'elle vînt à apprendre l'état où leurs démêlez réduisoient les choses, sans doute qu'elles les rappelleroit l'un & l'autre, & envoyeroit qu'elqu'autre à leur place qui jouiroit du fruit de leurs travaux: que si Dom Diegue ne vouloit pas écouter ses remontrances, ni entendre à un accommodement, qu'au moins il mît en liberté les freres du Marquis, & demeurât à Cusco sans rien entreprendre davantage, jusqu'à ce qu'on eût pû consulter Sa Majesté, & recevoir ses ordres pour déterminer & fixer les bornes de leurs Gouvernemens, afin qu'il n'y eût plus aucun sujet de démêlé, ni de division entr'eux. Le Licentié Espinosa partit donc avec ces ordres; mais il ne put jamais trouver aucun moyen d'accommodement, & il mourut sans avoir rien pû conclure dans cette affaire.

Diegue d'Alvarado, Almagro mit liberté Fernand Pizarre sous certai conditions dont ils convinrent, qui rent, que le Marquis lui fourniroit navire & un port sûr pour envoyer dépêches en Espagne & en recevoir, que cependant en attendant les ord de Sa Majesté, ils vivroient en paix n'entreprendroient rien l'un contre l' tre. Rodrigue Orgognos s'opposoit à la délivrance de Fernand Pizar parce qu'il avoit été témoin des mau traitemens qu'on lui avoit fait dans prison, & qu'il ne doutoit pas qu'il cherchât à s'en vanger quand il se une fois en liberté : ainsi son avis é qu'on lui fit couper le cou. Néanmo l'avis de Diegue d'Alvarado fut si préferablement à l'autre, sur la confia qu'on eut dans le traité qu'il avoit ne cié. Fernand Pizarre fut donc mis liberté, & Dom Diegue l'envoya Marquis, le faisant accompagner son propre fils, & par quelques au Cavaliers & Gentilshommes. Cep dant à peine étoit-il parti, que D Diegue se repentit de ce qu'il venoit faire, & on croit qu'il l'auroit fait mener en prison, si Pizarre ne s'étoi fort pressé de sortir de son pouvo

qu'il fit en très-peu de temps la plus grande partie du chemin qu'il avoit à faire, marchant avec une extrême diligence jusques à ce qu'il se crût tout-à-fait en sûreté, par la rencontre de plusieurs des principaux Officiers du Marquis, qui venoient au-devant de lui pour le recevoir.

CHAPITRE X.

Le Marquis marche contre Dom Diegue, qui se retire à Cusco.

DEs lors qu'on fit l'accord dont on vient de parler dans le Chapitre précedent, & que Fernand Pizarre fût mis en liberté, le Marquis avoit reçû par Pierre Anzures des ordres provisionels de la part de Sa Majesté, qui portoient, que les deux Gouverneurs demeureroient chacun dans le pays qu'ils auroient découvert & conquis, & où il auroit fait des établissemens dans le temps que ce reglement provisionel leur seroit notifié, sans qu'aucun d'eux pût rien entreprendre dans les limites du Gouvernement de l'autre, jusques à ce que sa Majesté eût reglé la chose au

fond, & ordonné là-dessus ce qu'elle jugeroit conforme à la justice. Après que le Marquis vit son frere hors des mains & du pouvoir de Dom Diegue, il lui envoya notifier ce Reglement provisionel, le priant de se retirer selon les ordres de Sa Majesté, hors du pays qu'il avoit découvert, & où il avoit fait des établissemens. Dom Diegue répondit qu'il étoit prêt d'obéïr aux ordres de l'Empereur, & de se tenir exactement dans les termes du reglement qu'il leur avoit envoyé, qui étoient, que chaçun demeurât en possession du pays, & des établissemens dans lesquels ils se trouveroient, & selon la forme & maniere dont ils seroient au temps que ce reglement leur seroit notifié, & qu'ainsi conformément à cela, il demandoit au Marquis de le laisser en repos, & dans la paisible joüissance de ce qu'il possedoit alors, jusques a ce qu'il eût plu à Sa Majesté d'en ordonner autrement, protestant d'obéïr exactement & pleinement de son côté à tout ce qui leur seroit ordonné de sa part dans la suite. Le Marquis repliqua qu'il avoit le premier occupé la Ville de Cusco, & le pays des environs, que c'étoit lui qui en avoit fait la découverte, & y avoit fait des établis-

semens, & que Dom Diegue l'en avoit dépossedé par force & par violence: qu'ainsi conformément aux ordres de Sa Majesté, il eût à en sortir, sinon qu'il lui déclaroit qu'il l'en chasseroit par force, puisque tous les accords & conventions qu'ils avoient fait ensemble, étoient finis & abrogez par ce nouveau reglement de Sa Majesté. Dom Diegue n'en voulant rien faire, le Marquis marcha contre lui avec toutes ses forces. Almagre se retira du côté de Cusco, & se fortifia sur une haute montagne nommée la montagne de Guavtara, rompant tous les passages du chemin par où on pouvoit aller à lui, qui étoit déja fort difficile de lui-même. Fernand Pizarre le suivoit avec quelques troupes, & une nuit il trouva moyen de monter sur la montagne par un chemin secret, & avec ses Arquebusiers il força les passages, & s'en rendit maître, si bien que Dom Diegue fut obligé de fuir; & comme il étoit malade, il prit les devans, laissant Rodrigue Orgognos à l'arriere-garde, pour se retirer en ordre. Celui-ci ayant sçu de deux Cavaliers du Marquis, qu'il avoit pris une nuit, que les ennemis le suivoient en queuë, hâta sa marche: la

plûpart des gens de ſon armée diſoient qu'il falloit tourner tête pour aller attaquer ceux qui les pourſuivoient : parce qu'on ſçavoit par experience que ceux qui de la plaine paſſoient ſur la montagne, étoient attaquez les premiers jours de maux de cœur & de vomiſſemens à peu près comme on l'eſt ſur la mer lorſqu'on n'y eſt pas accoutumé. Rodrigue Orgognos ne le voulut pas faire, pour n'aller pas contre les ordres de ſon Gouverneur : cependant on croit que cela lui auroit réüſſi, s'il l'eût fait, parce qu'effectivement les gens du Marquis étoient fort incommodez de ce mal qu'on vient de dire, & ſouffroient auſſi beaucoup par les neiges où il leur falloit paſſer : ce qui lui fit prendre la réſolution de retourner avec ſon armée dans la plaine. Dom Diegue s'en alla à Cuſco, faiſant partout rompre les ponts après lui, parce qu'il croyoit que les ennemis le ſuivoient. Il demeura à Cuſco plus de deux mois, levant du monde, aſſemblant les munitions, préparant des armes d'argent & de cuivre, faiſant fondre de l'artillerie, & en un mot ne négligeant rien pour faire tous les préparatifs qu'il jugeoit néceſſaires.

CHAPITRE XI.

Fernand Pizarre va à Cusco avec son armée. La bataille des Salines se donne. Dom Diegue d'Almagro est pris prisonnier.

LE Marquis étant ainsi de retour dans la plaine avec son armée, on délibera sur ce qu'il y avoit à faire, & les avis furent differens; mais enfin on conclut que Fernand Pizarre, que le Gouverneur avoit fait son Lieutenant General, marcheroit avec l'armée du côté de Cusco, & qu'il meneroit avec lui Gonzale Pizarre son frere, pour commander sous lui. On publia qu'on s'avançoit ainsi vers Cusco avec l'armée, pour faire rendre justice à plusieurs habitans de cette Ville qui s'étoient plaints au Gouverneur, que Dom Diegue d'Almagro retenoit par force & par violence leurs biens, occupoit leurs maisons, & s'étoit absolument rendu maître contre tout droit, & de leurs Indiens, & generalement de tout ce qui leur appartenoit dans la Ville de Cusco. Les troupes partirent donc pour y aller,

& cependant le Marquis retourna à la ville de los Reyes. Quand Fernand Pizarre fut arrivé près de Cusco, le soir tous ses Capitaines vouloient qu'on descendît dans la plaine, pour y passer la nuit, mais il s'y opposa absolument, & voulut camper sur la montagne. Le lendemain dès qu'il fut jour, on vit Rodrigue Orgognos avec toute l'armée de Dom Diegue qu'il commandoit, rangée en bataille. François de Chaves, Jean Tello, & Vincent de Guevara, commandoient la Cavalerie : & du côté de la montagne, il y avoit quelques Espagnols, avec un grand nombre d'Indiens armez, pour se servir d'eux dans le combat. Cependant on avoit fait mettre prisonniers dans la citadelle de Cusco, tous les amis & serviteurs du Marquis, qui se trouverent dans la Ville : ils étoient en si grand nombre, & les lieux où on les avoit enfermez, si étroits, qu'il y en eut quelques-uns qui furent étouffez. Le jour suivant après avoir oüi la Messe, Gonzale Pizarre & ses gens descendirent dans la plaine, & s'étant rangez en bon ordre, ils s'avancerent du côté de la Ville, à dessein de se poster sur une hauteur qui commandoit à la citadelle. Ils croyoient que Dom Diegue voyant

leurs forces & le nombre de leurs troupes, n'oseroit entreprendre de les combattre : & ils souhaitoient extrêmement de n'être point obligez à en venir à une bataille, pour épargner le sang & la perte de plusieurs Chrétiens qui auroient dû être unis pour leurs interêts communs, plûtôt que de travailler à se détruire les uns les autres. Rodrigue Orgognos, qui occupoit avec toutes ses troupes, & son artillerie, tout le grand chemin, avoit d'autres pensées, & il avoit occupé ce poste, parce qu'il croyoit que les ennemis ne pourroient entrer dans Cusco par un autre côté, à cause d'un marais bourbeux qui y étoit, & qu'ainsi il faudroit nécessairement en venir à un combat. Fernand Pizarre n'eut pas plûtôt découvert l'ennemi, qu'il donna ordre au Capitaine Mercadillo de s'avancer avec sa Cavalerie dans un lieu propre, tant pour combattre les Indiens, s'ils venoient pour l'attaquer, que pour donner du secours dans les endroits où il seroit nécessaire pendant le combat. Avant que ce choc commençât, les Indiens qui étoient dans les deux partis, escarmoucherent les uns contre les autres. La Cavalerie de Pizarre tenta le passage par le marais, & cependant les

Arquebusiers s'avançant promptement, passerent devant elle, & firent une décharge sur un Escadron des ennemis qui le fit reculer; ce que Pierre de Valdivia Mestre de Camp du Marquis, ayant vû, il assura les siens de la victoire. Ceux de Dom Diegue firent une décharge d'une piece d'artillerie, qui emporta cinq hommes des gens du Marquis. Quand Fernand Pizarre, & ses troupes eurent une fois passé le marais, & un ruisseau qui étoit là près, ils marcherent en bon ordre contre les ennemis; car il avoit marqué fort exactement à chaque Capitaine, ce qu'il auroit à faire en commençant le combat, & il avoit encouragé autant qu'il avoit pû tous les Soldats. Remarquant que les Piquiers de Dom Diegue tenoient leurs piques hautes, il donna ordre à ses Arquebusiers de tirer aussi un peu haut, si bien qu'en deux décharges ils couperent plus de cinquante piques. Rodrigue Orgognos voyant cela, commanda à ses Capitaines de commencer le combat, & de charger les ennemis. Voyant qu'ils tardoient, il s'avança lui-même avec le corps de bataille, & attaqua du côté où il voyoit Fernand Pizarre, qu'on pouvoit fort aisément reconnoître à la

tête de ses Escadrons. Orgognos en s'avançant s'écria à haute voix : O ! Dieu tout puissant, me suive qui voudra, je vais faire mon devoir, & chercher la mort. Gonzale Pizarre & Alfonse d'Alvarado voyant qu'Orgognos leur montroit le flanc, attaquerent vigoureusement les ennemis, & en mirent plus de cinquante sur le carreau. Rodrigue Orgognos fut blessé d'un coup d'arquebuse à la tête, la balle ayant percé son casque : nonobstant sa blessure, il tua deux hommes avec sa lance, & donna un coup d'épée dans la bouche à un valet de Fernand Pizarre, qu'il prenoit pour son maître, parce qu'il étoit fort bien vêtu. Le combat fut rude, les troupes se mêlerent, & combattirent vigoureusement de part & d'autre : mais enfin les gens du Marquis firent tourner le dos à ceux de Dom Diegue, & en tuerent & blesserent plusieurs. Almagre voyant ses gens fuir de dessus une hauteur où il s'étoit retiré, sans aller au combat, parce qu'il étoit malade, s'écria : Seigneur, je croyois que nous fussions venus pour combattre en braves gens, non pour fuir. Deux Cavaliers tenant Rodrigue Orgognos prisonnier, il en vint un troisiéme qui en avoit reçû

quelque outrage, qui lui fit sauter la tête : il y en eut encore quelques-uns de ceux qui s'étoient rendus, qui furent tuez, sans que Fernand Pizarre ni ses Officiers le pussent empècher, quelque soin qu'ils prissent pour cela. Les Soldats d'Alfonse d'Alvarado, honteux & chagrins de leur déroute au pont d'Avancay, cherchoient à s'en venger autant qu'ils pouvoient : jusques-là que le Capitaine Ruydiaz emmenant un prisonnier en croupe, il vint un Cavalier qui le tua derriere lui d'un coup de lance. Dom Diegue voyant ses gens en fuite, & la bataille perduë, s'enfuit aussi lui-même dans la Citadelle de Cusco, où Alfonse d'Alvarado, & Gonzale Pizarre qui le poursuivoient, le prirent prisonnier. Les Indiens voyant le combat fini parmi les Chrétiens, cesserent aussi de leur côté, & se mirent les uns & les autres à dépoüiller les morts, parmi lesquels ils en dépoüillerent aussi plusieurs qui étoient encore vivans, mais hors d'état de se défendre, à cause de leurs blessures. Comme les vainqueurs étoient occupez à poursuivre leur victoire, il étoit facile à ces Indiens de faire ce qu'il leur plaisoit, sans que personne les en empèchât, si bien qu'ils dépoüillerent

generalement tous ceux qu'ils trouverent sur le champ de bataille. Les Espagnols vainqueurs & vaincus, se trouvant en general affoiblis par ce combat, couroient risque d'être facilement défaits, si les Indiens avoient eu le courage de les attaquer comme ils l'avoient résolu. Cette bataille fut donnée le vingt-sixiéme jour d'Avril de l'an mil cinq cens trente-huit.

CHAPITRE XII.

Ce qui se passa après la bataille des Salines. Fernand Pizarre va en Espagne.

Après cette victoire, Fernand Pizarre fit tout ce qu'il pût pour gagner les bonnes graces des Capitaines de Dom Diegue, qui s'étoient sauvez du combat, & les attirer à son parti : n'en pouvant venir à bout, il en chassa plusieurs hors de Cusco. Puis voyant qu'il ne lui étoit pas possible de contenter tous ceux qui l'avoient servi, parce que chacun faisoit si fort valoir ses services, qu'à peine le Gouvernement leur eût paru une récompense suffisante, cela lui fit prendre la résolution de séparer l'armée, & d'envoyer les troupes de divers côtez,

pour faire de nouvelles découvertes dans des lieux dont on avoit déja quelque connoissance. Il faisoit par ce moyen deux choses qui lui étoient avantageuses, l'une qu'il recompensoit ses amis, l'autre qu'il éloignoit ses ennemis. Ainsi il envoya le Capitaine Pierre de Candie avec trois cens hommes, tant des siens que de ceux de Dom Diegue, à la conquête d'un pays où le bruit commun étoit qu'il y avoit de fort grandes richesses. Pierre de Candie n'ayant pû entrer dans ce pays, par le côté qu'il avoit pris, à cause de la difficulté des chemins, il retourna vers Collao avec toutes ses troupes presque mutinées: parce qu'un nommé Mesa qui avoit été Commissaire de l'Artillerie du Marquis, avoit dit qu'il passeroit par le Collao, quelque chagrin que cela pût faire à Fernand Pizarre. Il l'entreprit donc en effet sur la confiance de la faveur que lui portoient les gens de Dom Diegue, qui étoient de cette expedition, & dont les chagrins n'étoient point encore entierement dissipez, ni l'union telle qu'on l'auroit dû souhaiter entr'eux & ceux qui avoient été du parti opposé. Là-dessus Pierre de Candie fit arêter prisonnier ce Mesa, & l'envoya avec les

informations, & les preuves qui étoient contre lui, à Fernand Pizarre. Cela joint à quelques autres conspirations qui se firent en divers lieux, à dessein de tirer Dom Diegue hors de prison, & le rendre maître de la ville de Cusco, fit juger à Pizarre que le pays ne seroit jamais bien en repos, tandis qu'Almagre seroit vivant. Il crut donc qu'il étoit absolument nécessaire de le faire mourir, & qu'on pourroit aisément faire connoître à tout le monde la justice de sa mort, en faisant voir qu'il étoit coupable de tous les désordres passez : puisqu'il en avoit été la premiere & la principale cause, ayant le premier commencé la guerre, fait plusieurs actes d'hostilité, occupé de son autorité privée la ville de Cusco, fait mourir plusieurs personnes de ceux qui s'étoient opposez à ses injustes entreprises, & enfin marché avec son armée enseignes déployées dans la Province de Chincha, qui étoit sans contestation du Gouvernement du Marquis : pour toutes ces raisons, il le condamna donc à la mort. Dom Diegue entendant prononcer sa sentence, il dit, & fit tout ce qu'il put pour émouvoir la compassion de Fernand Pizarre, afin qu'on lui sauvât la vie : « Il lui repre- «

Puis sur la nouvelle que Fernand Pizarre eut, que le Marquis son frere étoit venu à Cusco, il y retourna pour le voir, laissant en sa place pour continuer ses conquêtes, Gonzale Pizarre. Celui-ci s'avança jusqu'à la Province des Charcas où il fut attaqué par plusieurs Indiens armez, qui l'enfermerent de toutes parts, & le mirent en grand péril; son frere Fernand Pizarre fut obligé de partir de Cusco, avec plusieurs Cavaliers, pour l'aller secourir; & afin que ce secours fît une plus grande diligence, & marchât sans aucun retardement, le Marquis feignit de vouloir y aller en personne, & s'avança effectivement jusqu'à deux ou trois journées de la Ville. Fernand Pizarre étant arrivé au lieu où étoit Gonzale, il trouva qu'il s'étoit deja tiré d'affaire par lui-même, & qu'il avoit défait & chassé ses ennemis. Ils continuerent ensemble leurs conquêtes en ce pays-là, où ils eurent plusieurs rencontres avec les Indiens, jusqu'à ce qu'enfin ils prirent leur chef nommé Tizo: après quoi iis retournerent à Cusco, où ils furent fort bien reçûs par le Marquis qui donna de quoi subsister & vivre à leur aise dans le pays, à tous ceux qu'il put: il en envoya quelques autres pour

faire

faire des conquêtes avec les Capitaines Vergara & Porcel, & il envoya aussi d'un autre côté les Capitaines Alfonse Mercadillo, & Jean Perez de Guevara. Enfin, il envoya le Mestre de Camp Pedro de Valdivia, au pays de Chili, où Dom Diegue d'Almagre avoit deja été auparavant. Après que tout cela fut fait, & qu'on eut rétabli le repos & la tranquillité dans le pays, & dispersé les Espagnols en divers endroits, Fernand Pizarre partit pour l'Espagne, afin d'aller rendre compte à Sa Majesté de tout ce qui s'étoit passé. Il y avoit plusieurs personnes qui ne lui conseilloient pas d'y aller, parce qu'il ne sçavoit point comment on y auroit pris la mort de Dom Diegue. Avant son départ, il conseilla au Marquis son frere, de ne se point fier à aucun de ceux qui avoient été au service d'Almagre, qu'on appelloit ordinairement ceux du Chili, & de ne permettre point qu'ils se joignissent plusieurs ensemble, se pouvant assurer, qu'à peine seroient-ils sept ou huit, qu'ils ne fissent quelque complot contre sa vie.



CHAPITRE XIII.

Le Capitaine Valdivia va au Chili. Ce qui lui arrive dans ce voyage. Son retour.

PEdro de Valdivia étant arrivé au Chili avec ses gens, les Indiens le reçurent fort paisiblement : mais c'étoit par artifice & par ruse, afin de pouvoir commodément recueillir leurs bleds & leurs semences : car c'en étoit le temps. En effet, ils n'eurent pas plûtôt achevé leur recolte, que tout le pays se souleva : ils attaquerent des Espagnols qui s'étoient éloignez du lieu de leur habitation, & en tuerent quatorze. Valdivia partit pour aller au secours de ses gens : mais comme il étoit en marche, il y en eut à qui cette expédition ne plaisoit pas, qui voulurent se soulever contre lui : ce qui étant venu à sa connoissance, il en fit pendre quelques-uns, & en particulier le Capitaine Pedro Sancho de Hosz, qui l'avoit accompagné dans ce voyage, presque comme son égal. Pendant qu'il étoit en campagne, plus de sept mille Indiens vinrent d'un autre côté attaquer la Ville. Les Espagnols

qui étoient demeurez dedans en petit nombre, se trouverent fort embarrassez, aussi-bien les Capitaines François de Villagran, & Alfonse de Monry, que les Soldats : ils n'avoient que trente Cavaliers qui sortirent, & combattirent vigoureusement contre les Archers Indiens, depuis le matin jusques à la nuit qui fit cesser le combat, tous étant fort fatiguez & plusieurs blessez. Les Indiens se rétirerent, parce qu'ils avoient ce jour-là fait une perte fort considerable, ayant eu un grand nombre de leurs gens tuez & blessez. Depuis, la guerre continua plus de huit années consécutives, & sans aucun relâche : néanmoins Valdivia & ses gens résisterent vigoureusement pendant tout ce temps-là sans vouloir abandonner le pays. Il obligeoit ses Soldats à cultiver & ensemencer la terre, afin d'avoir de quoi se nourrir : car il ne pouvoit se servir des Indiens pour cela. Il se soutint de cette maniere jusques à ce qu'il retourna au Perou, dans le temps que le Licentié de la Gasca levoit des troupes contre Gonzale Pizarre, en quoi il l'aida, & lui rendit service, comme on le dira dans la suite.

LIVRE QUATRIE'ME,

Où il est parlé du voyage que Gonzale Pizarre fit pour la découverte de la Province de la Canela, & de la mort du Marquis.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzale Pizarre fait ses préparatifs pour le voyage de la Canela.

APrès ce qu'on vient de réciter dans le Livre précedent, on apprit au Perou, que du côté de Quito tirant vers l'Orient, on avoit découvert un nouveau pays fort riche, & où il croissoit une grande quantité de Canelle, c'est pourquoi on le nomme ordinairement la Canela ou le pays de la Canelle. Le Marquis résolut d'y envoyer Gonzale Pizarre son frere, pour y faire des conquêtes & des établissemens : & comme il falloit aller par la Province de Quito,

où il devoit se pourvoir de toutes les choses nécessaires pour bien réüssir dans son entreprise, le Marquis renonça en sa faveur au Gouvernement de cette Province, sous le bon plaisir de Sa Majesté, qu'il esperoit qui voudroit bien approuver sa démission en faveur de son frere. Gonzale Pizarre partit donc avec un assez bon nombre de gens qu'il avoit levé pour cette expedition. En chemin il lui fallut combattre contre les Indiens de la Province de Guanuco, qui l'attaquerent, & le presserent si fort, que le Marquis fut obligé d'envoyer à son secours François de Chaves. Après cela Gonzale Pizarre se rendit heureusement à Quito Alors le Marquis envoya Gomez d'Alvarado, pour conquerir la Province de Guanuco, & y faire quelque établissement: parce que quelques Caciques nommez les Conchucos, étoient sortis de cette Province avec plusieurs gens de guerre, & étoient allez attaquer la ville de Truxillo, tuant tous les Espagnols qu'ils rencontroient, pillant & saccageant par tout où ils passoient, sans épargner les Indiens leurs voisins, non plus que les autres; puis ils faisoient des offrandes à une Idole qu'ils portoient avec eux, & qu'ils nommoient la Cata-

quilla, tant de ceux qu'ils avoient massacrez, que de tous ceux qu'ils avoient pillé. Ils continuerent toûjours ces barbares hostilitez, jusques à ce que Michel de la Cerna habitant de Truxillo, en sortit avec tout ce qu'il pût ramasser de gens, & que s'étant joint avec François de Chaves, ils combatirent ensemble les Indiens, & enfin les vainquirent & les défirent entierement.

CHAPITRE II.

Gonzale Pizarre part de Quito, il se rend à la Canela. Ce qui lui arrive en chemin.

GOnzale Pizarre ayant fait tous les préparatifs nécessaires pour son voyage, partit de Quito suivi de deux cens Espagnols bien équipez, dont la moitié étoit de Cavalerie, & outre cela de plus de quatre mille Indiens amis. Il menoit aussi pour provision, trois mille pieces de betail, brebis & pourceaux. Après avoir passé un lieu qu'on appelle Ynga, il arriva au pays de Quixos, qui étoit la borne des conquêtes qu'avoit

fait Guaynacava du côté du Septentrion. Les Indiens de ce pays firent la guerre à Gonzale Pizarre : mais une nuit ils disparurent tous, sans qu'on en pût prendre aucun. Après que nos gens se furent reposez quelques jours dans les habitations des Indiens, il survint un grand tremblement de terre, & une furieuse tempête de pluye accompagnée d'éclairs & de grands tonnerres : la terre s'ouvrit en plusieurs endroits, & engloutit plus de cinq cens maisons : une riviere qui étoit auprès, s'enfla aussi de telle maniere, qu'on ne la pouvoit plus passer, ce qui fit que nos gens souffrirent par la faim, parce qu'ils ne pouvoient plus aller chercher des vivres au-delà de la riviere, où on en pouvoit trouver. Après qu'ils furent partis de là, ils passerent des montagnes fort hautes, & où il faisoit extrêmement froid, si bien que plusieurs des Indiens qui les accompagnoient, y gelerent. Comme ce pays manquoit de vivres, on ne s'arrêta point, jusqu'à ce qu'on fût arrivé dans une Province nommée Zumaco, qui est dans le voisinage, & sur la pente d'un volcan. Comme ils trouverent en ce lieu des vivres en abondance, les troupes s'y reposerent, & cependant Gonzale Pizarre accompagné de

quelques uns de ſes gens, enrra dans les bois épais qu'il y avoit là, pour y chercher quelque route. Comme il n'en trouva point, il s'en alla à un lieu qu'ils nommerent de la Coca, & de là il envoya pour faire venir quelques-uns de ſes gens qui étoient demeurez à Zumaco. Pendant deux mois qu'ils furent en ce pays, il plut inceſſamment jour & nuit, ſans qu'ils puſſent ſeulement avoir le temps de faire ſécher les habits qu'ils portoient ſur eux. Dans cette Province de Zumaco, & à cinquante lieuës aux environs, on trouve les arbres qui portent la Canelle, qui ſont grands, & ont la feüille faite comme celle du Laurier: leur fruit vient par grapes dont les grains ſont fort menus, & toute la grape eſt enfermée dans une coque à peu près faite comme celle du gland de Liége, mais plus grande. Le fruit, les feüilles, l'écorce, & les racines de cet arbre, ont l'odeur & le goût de Canelle, & en ſont en effet; mais la meilleure & la plus parfaite, eſt cette écorce ou coque dans laquelle le fruit eſt enfermé. On trouve par tout en ce pays-la beaucoup de ces arbres dans la campagne, qui y viennent & y portent du fruit ſans aucun ſoin, & ſans aucune culture des hommes: mais les

les Indiens en ont auſſi pluſieurs dans leurs héritages, qu'ils ſoignent & cultivent, & ceux-ci portent de la Canelle plus fine que celle des autres : elle eſt fort eſtimée par les naturels du pays, qui l'échangent avec les peuples voiſins pour des vivres, des étoffes, & toutes les autres choſes dont ils ont beſoin pour leur ſubſiſtance.

CHAPITRE III.

Des peuples & pays par où paſſa Gonzale Pizarre, juſques à ce qu'il arriva dans un lieu où il fit bâtir un Brigantin.

GOnzale Pizarre laiſſant au pays de Zumaco la plus grande partie de ſes gens, s'avança avec ceux qui étoient les plus ſains, & les plus vigoureux, ſuivant le chemin que les Indiens, qu'il prenoit pour guides, lui marquoient. Il lui arriva plus d'une fois que ces peuples pour l'éloigner de leur pays, lui diſoient des choſes fauſſes, des lieux qui étoient par-de-là : c'eſt ainſi qu'en uſerent ceux de Zumaco, qui lui dirent, que plus avant il y avoit un pays fort peuplé, & fort abondant en vivres. Il trouva

par experience, que cela étoit abſolument faux, & que le pays étoit fort peu habité; & fort ſterile, n'y ayant preſque aucun endroit où on pût trouver dequoi ſubſiſter. De-là il arriva à ce pays de la Coca, qui étoit voiſin d'une grande riviere : il y demeura un mois & demi, attendant ceux de ſes gens qu'il avoit laiſſez à Zumaco, & il y demeura fort paiſiblement, parce que le Seigneur du pays rechercha, & entretint fort bien la paix avec lui. De là après s'être rejoints tous enſemble, ils marcherent en ſuivant le cours de la riviere, juſques à ce qu'ils arriverent dans un endroit où elle fait une caſcade de plus de deux cens toiſes, ſes eaux tombant avec un ſi grand bruit, qu'on l'entend de plus de ſix lieuës. Puis à quelques journées de là, ils trouverent que l'eau de cette riviere ſe raſſembloit dans un canal ſi étroit, qu'il n'avoit pas d'un bord à l'autre plus de vingt pieds : & de deſſus les rochers qui faiſoient les bords de la riviere juſques à l'eau, la hauteur n'étoit pas moindre que celle de la caſcade, y ayant de côté & d'autre des rochers eſcarpez. Nos gens firent cinquante lieuës de chemin le long de cette riviere, ſans trouver aucun endroit où il la puſſent paſſer,

ſinon en ce lieu là, où les Indiens s'opposoient à leur paſſage; juſqu'à ce qu'enfin les Arquebuſiers les ayant chaſſez, on fit un pont de bois ſur lequel tous paſſerent ſurement. Après être paſſez, ils marcherent à travers les bois juſqu'au pays qu'ils nommerent de Guema, qui étoit fort plat, & plein de marais bourbeux, avec quelques rivieres: mais où ils ne trouvoient d'autres vivres, que quelques fruits ſauvages, qu'ils étoient obligez de manger faute d'autre nourriture, juſqu'à ce qu'ils arriverent dans un autre pays médiocrement peuplé, où ils trouverent quelques vivres. Les Indiens de ce dernier lieu, étoient vêtus de coton: mais ceux des autres endroits où ils avoient paſſé, alloient nuds, ſoit à cauſe de l'extrême & continuelle chaleur du pays, ſoit pour n'avoir pas d'étoffes pour ſe vêtir. Les hommes avoient ſeulement quelques cordes de coton liées au prépuce, qui leur paſſant entre les jambes, alloient s'attacher à des ceintures qu'ils portoient autour des reins, où les femmes portoient auſſi quelques haillons, ſans aucun autre vêtement. Gonzale Pizarre fit bâtir là un Brigantin, tant afin de pouvoir paſſer commodément la riviere pour chercher des vivres,

que pour faire porter par eau les hardes & le bagage, aussi bien que les malades : de plus, le pays est si couvert de bois, & si inondé, qu'ils ne pouvoient souvent s'y ouvrir le chemin, ni avec leurs coutelas, ni avec leurs haches, & qu'ils étoient obligez de se mettre tous sur l'eau. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils acheverent ce Brigantin, parce qu'il leur fallut bâtir des fournaises, pour y faire chauffer le fer dont ils avoient besoin, afin de le mettre en œuvre. Ils se servirent des fers des chevaux morts, parce qu'ils n'en avoient point d'autre, & ils furent aussi obligez d'accommoder des fourneaux, pour y faire du charbon. Gonzale Pizarre obligeoit tout son monde, sans aucune distinction, à travailler, & pour donner exemple & courage aux autres, il travailloit aussi lui-même, & de la hache, & du marteau. Au lieu de poix & de goudron, ils se servirent d'une gomme qui distilloit de quelques arbres; & au lieu d'étoupes & de filasse, ils employerent les vieilles mantes des Indiens, & les chemises usées & pourries des Espagnols; chacun contribuant de tout son pouvoir à avancer l'ouvrage : si bien qu'enfin ils en vinrent à bout, & mirent leur Brigantin en

état de voguer, & de pouvoir commodément porter tout leur bagage : ils firent de plus quelques Canots, qui suivoient le Brigantin.

CHAPITRE IV.

François d'Orellana s'en va avec le Brigantin. Cela cause de grandes peines à Gonzale Pizarre.

QUand Gonzale Pizarre vit son Brigantin achevé, & en état de voguer, il se crut à peu près hors d'embarras, & en état de faire toutes les découvertes qu'il souhaitoit. Il continua donc son chemin, faisant marcher ses troupes par terre, à travers les lieux marécageux, & les bouës qui étoient sur les bords de la riviere. Ils trouvoient aussi sur leur route, des bois, ou des brossailles fort épaisses, & des lieux pleins de cannes ou de roseaux, qui leur donnoient beaucoup de peine à couper avec leurs coutelas, leurs sabres & leurs haches, ce qu'il falloit pourtant nécessairement faire, pour s'ouvrir le chemin, & se faire passage. Quand il leur étoit trop difficile de suivre leur route du côté de

la riviere où ils se trouvoient, ils passoient de l'autre côté, par le moyen de leur Brigantin : ils regloient leur marche de maniere que ceux qui étoient sur la riviere, & ceux qui alloient par terre, s'arrêtoient toûjours dans les mêmes lieux, pour y prendre quelque repos par le sommeil, & ainsi demeurer toûjours joints & unis, pour être en état de se secourir mutuellement. Quand Gonzale Pizarre vit qu'ils avoient déja fait plus de deux cens lieuës, suivant le cours de la riviere en descendant, & qu'ils ne trouvoient rien à manger, que quelques fruits sauvages, & quelques racines, il donna ordre à un de ses Capitaines nommé François d'Orellana, avec cinquante hommes, de prendre les devants sur la riviere, pour leur chercher des vivres, avec ordre que s'il en trouvoit, il en chargeât le Brigantin, laissant le bagage qui y étoit, dans un endroit où ils avoient appris que se joignoient deux grandes rivieres à quatre-vingt lieuës de-là, & de lui laisser aussi deux canots dans une riviere traversante qu'il leur faudroit passer, afin qu'ils le pussent faire. Orellana étant parti, le courant l'entraîna en peu de temps jusques au lieu marqué, où les deux rivieres se joi-

gnoient, mais il n'y trouva point de vivres; & confiderant la peine qu'il auroit à remonter, à caufe de la rapidité de l'eau, & qu'il ne feroit peut-être pas en un an, ce qu'il avoit fait en trois jours en defcendant, il prit la réfolution de s'abandonner au cours de la riviere pour aller où fa bonne fortune le conduiroit. Il auroit fans doute mieux fait, ne pouvant entierement fuivre fes ordres pour remonter, de prendre un parti moyen, qui auroit été d'attendre en ce lieu-là. Il ne le voulut pas faire : mais il paffa outre, fans même laiffer les canots par un emportement féditieux, & une rebellion prefque ouverte & déclarée : irrité particulierement de ce que plufieurs de ceux qui l'accompagnoient, lui demandoient avec inftance de n'outrepaffer point les ordres de fon General : fur tout Frere Gafpard de Carvajal de l'Ordre des Prédicateurs, infiftoit làdeffus plus qu'aucun autre, ce qui fit qu'Orellana le maltraita fort, & de paroles & de fait. Il continua donc fa route, mettant quelquefois pied à terre, & combattant contre les Indiens qui s'y oppofoient, parce que fouvent eux-mêmes l'alloient attaquer fur la riviere avec leurs canots, & qu'il n'étoit pas facile

aux Espagnols de se bien défendre dans leur Brigantin, à cause qu'ils y étoient trop pressez. Après cela il fit bâtir une autre Barque, dans un lieu où il trouva toutes les commoditez nécessaires pour cela: parce que les Indiens rechercherent la paix, & lui fournirent des provisions, & les autres choses dont il avoit besoin. Dans une Province plus avancée, il combattit contre les Indiens, & les vainquit. Puis il apprit d'eux, qu'à quelques journées plus avant, il y avoit un pays qui n'étoit habité que par des femmes, qui sçavoient combattre, & faire la guerre, & se défendoient fort bien contre leurs voisins. Avec ces connoissances, sans trouver dans tout le pays, ni or, ni argent, ni aucune marque qu'il y en eût, il suivit toûjours le cours de la riviere, jusqu'à ce qu'il arrivât à son embouchure dans la mer du Nord, à trois cens vingt-cinq lieuës de l'Isle de Cubagua. Cette riviere s'appelle Marangnon, ou Marannon, parce que le premier qui la découvrit par mer fut un Capitaine qui portoit ce nom: elle prend sa source au Perou, dans la pente des montagnes de Quito. Son cours à le mesurer en droite ligne est de sept cens lieuës: mais à en suivre tous les détours

depuis sa source jusqu'à la mer, il y a plus de dix-huit cens lieuës : elle en a quinze de largeur à son embouchure, & en plusieurs endroits de son cours, elle en a jusques à trois ou quatre. Après cela Orellana s'en alla en Espagne, où il donna connoissance à sa Majesté de cette découverte, publiant qu'elle avoit éte faite à ses frais, & par ses soins : il disoit encore, qu'il y avoit de ce côté-là un pays fort riche, où habitoient des femmes, ce qui fait qu'on l'appelle communément le pays des Amazones. Il supplia donc Sa Majesté, de lui accorder le Gouvernement de ce pays, & le pouvoir d'en faire la conquête, ce qui lui étant accordé, il assembla plus de cinq cens hommes presque tous nobles, gens choisis, & bienfaits ; il s'embarqua avec eux à Seville : mais leur navigation n'ayant pas été heureuse, & ayant beaucoup souffert par la disette des vivres, la plûpart de ses gens se débanderent dès les Canaries, & peu après il se trouva presque abandonné de tout son monde. Il mourut dans ce voyage, & tous ses gens se disperserent dans les Isles, allant les uns d'un côté, les autres d'un autre, sans qu'aucun suivit leur premier dessein. Cependant Gonzale Pizarre se plaignoit

fort d'Orellana, tant de ce qu'il l'avoit mis dans un grand embarras, & dans un grand péril par la disette des vivres, & la difficulté de passer les rivieres, que parce qu'il lui avoit emmené son Brigantin, où il y avoit beaucoup d'or & d'argent, & des émeraudes, dont il s'étoit servi, tant pour aller faire sa demande, que pour faire ensuite ses préparatifs.

CHAPITRE V.

Gonzale Pizarre retourne à Quito avec beaucoup de peine.

GOnzale Pizarre étant arrivé avec ses gens, au lieu où il avoit donné ordre à Orellana de lui laisser les canots pour passer quelques rivieres qui se jettoient dans la grande, & ne les trouvant point, il fut fort embarrassé, & contraint de faire avec beaucoup de peine d'autres canots, afin de passer son monde. Après cela, quand ils furent arrivez au lieu où se joignoient les deux grandes rivieres, & où Orellana le devoit attendre, il ne l'y trouva point non plus : mais voici ce qu'il apprit par un Espagnol qu'Orellana avoit laissé là,

parce que cet homme s'opposoit à la continuation du voyage, & qu'il vouloit que suivant les ordres on attendît en ce lieu leur General. C'est qu'Orellana vouloit faire des découvertes en son propre nom, & de sa propre autorité, non plus comme Lieutenant de Gonzale Pizarre; & pour cela il avoit renoncé à sa Charge, & s'en étoit démis : puis il s'étoit tout de nouveau fait élire pour Capitaine, par ceux qui l'accompagnoient. Gonzale Pizarre & ses gens se voyant donc privez de leur Brigantin, & par là de toute commodité, & de tout moyen de se pourvoir de vivres, sur tout n'ayant presque plus ni miroirs, ni sonnettes, ni autres semblables bagatelles, pour en recouvrer des Indiens par échange, ils furent si accablez de tristesse, & si découragez, qu'ils prirent la résolution de retourner à Quito, dont ils étoient éloignez de plus de quatre cens lieuës. Le chemin étoit si difficile, si rempli de bois & de brossailles, & si désert en plusieurs endroits, qu'ils n'avoient que très peu d'esperance de s'y pouvoir jamais rendre, & ne doutoient presque pas qu'il ne leur fallût mourir de faim dans les montagnes qu'ils avoient à passer. Il y en eut aussi plus de qua-

rante qui y moururent en effet, sans qu'on pût les secourir : en demandant à manger, ils s'apuyoient contre quelque arbre, & y tomboient morts par une défaillance, qui leur étoit causée par la faim, & le manquement de nourriture. Après donc s'être recommandés à la grace de Dieu, ils se mirent en chemin pour retourner ; & parce que celui qu'ils avoient suivi en allant, étoit plein de mauvais pas, & qu'on n'y trouvoit point de vivres, ils en prirent un autre au hazard, qui se trouva n'être pas meilleur que le premier. Ils furent donc obligez de tuer leurs chevaux qui leur restoient, pour se nourrir de leur chair ; ils mangerent aussi quelques levriers, & autres sortes de chiens qu'ils menoient avec eux : ils se servirent encore de certaines petites cordes ou filets à peu près semblables à ceux qui viennent aux branches de la vigne, qui avoient le goût d'ail. Un chat sauvage se vendoit jusqu'à vingt francs & plus, une poule de même, & un de ces Alcatraz ou grosses poules de mer, dont nous avons parlé ci-devant, & dont la chair est si mauvaise, & si malfaisante, se vendoit un écu ou plus. Gonzale Pizarre continua donc son chemin, pour se rendre à Quito, où quelque

temps avant qu'il arrivât, on avoit eu nouvelle de ſon retour : ſi bien que les Habitans de Quito avoient fait aſſez bonne proviſion de pourceaux & de brebis, pour aller au devant de lui, & fournir de la nourriture à lui & à ceux qui l'accompagnoient. Ils menoient auſſi avec eux quelques chevaux, & portoient quelques habits pour Gonzale Pizarre, & pour ſes Capitaines. Ce ſecours s'avança au devant d'eux, plus de cinquante lieues, & on peut aiſément juger avec combien de joye il fut reçû, particulierement les vivres. Ils étoient tous fort nuds, auſſi-bien le General & les Officiers, que les moindres Soldats : parce que les pluyes continuelles qu'ils avoient ſouffert, & les autres difficultez de leur voyage, avoient entierement pourri, & déchiré tous leurs habits : ils n'avoient donc que quelques morceaux de peaux de bête devant & derriere, quelques bas & quelques bonnets de même, & quelques vieux hauts-de-chauſſes pourris. Leurs épées étoient ſans fourreaux, & toutes rongées par la roüille. Ils étoient tous à pied pleins d'égratignures, & de déchirures aux bras & aux jambes, par les ronces, les épines, & les broſſailles qu'il leur avoit fallu traverſer; enfin, ſi

changez, si pâles & si défaits, qu'à peine étoient-ils connoissables. Ils disoient, qu'une des choses dont ils avoient autant senti la disette, étoit le sel, n'en ayant pû trouver le moins du monde pendant plus de deux cens lieuës de chemin. Quand ils se virent arrivez dans le Pays de Quito, & qu'ils eurent reçû le secours, les vivres, & les rafraîchissemens qu'on leur apportoit, ils baiserent la terre en signe de reconnoissance, rendant graces à Dieu de les avoir tirez de tant de dangers, & mis en état de trouver quelque soulagement à tant de peines & de fatigues qu'ils avoient enduré. Ils se jettoient sur les vivres avec tant d'empressement, & mangeoient avec une si grande avidité, qu'il fut absolument necessaire de les regler, & ne leur donner à manger que peu à peu, jusques à ce que leur estomac fût par là racoutumé à la digestion des viandes. Gonzale Pizarre & ses Capitaines voyant qu'il n'y avoit d'habits & de chevaux que pour eux seuls, ne voulurent se servir ni des uns, ni des autres, pour garder une parfaite égalité, & supporter la fatigue entiere, & jusqu'au bout, comme les moindres Soldats, afin de les consoler un peu, & gagner leur affection par-là. Ils

entrerent dans la ville de Quito le matin, & d'abord ils allerent droit à l'Eglise pour oüir la Messe, & rendre graces à Dieu de les avoir delivré de tant de maux. Après cela chacun se remit, & s'accommoda de son mieux selon son pouvoir & ses commoditez. Ce pays où vient la Canelle, est sous la Ligne Equinoxiale, dans une situation & à une hauteur pareille à celles des Isles Molucques, d'où on tire la Canelle dont on se sert ordinairement en Espagne, & dans les autres pays de l'Europe.

CHAPITRE VI.

Les amis & partisans de Dom Diegue d'Almagro, qu'on appelloit ordinairement ceux de Chili, complotent la mort du Marquis.

LOrsque Fernand Pizarre fit mourir à Cusco le Président Dom Diegue d'Almagro, on envoya à la ville de Los Reyes un fils qu'il avoit eû d'une Indienne, & qu'on nommoit du même nom que lui Dom Diegue d'Almagro. Ce jeune homme étoit bien fait, adroit, & de beaucoup de cœur; il avoit sur

tout une adresse particuliere à monter à cheval, & y faire plusieurs tours avec beaucoup de grace & de dexterité: il sçavoit aussi parfaitement bien lire & écrire, ce qu'on peut dire qu'il faisoit mieux que sa profession ne sembloit le demander. Jean d'Herrada dont on a parlé ci-devant, avoit le soin & la charge de ce jeune homme, en qualité de son Gouverneur à qui son pere Dom Diegue l'avoit fort recommandé. Ils demeuroient donc dans la même maison à Los Reyes, & cette maison étoit le rendez-vous de quelques amis, & partisans d'Almagro, qui étoient errans & vagabonds dans le pays, parce que peu de gens les vouloient recevoir chez eux, ni avoir guere de commerce avec eux. Jean d'Herrada voyant que Fernand Pizarre étoit allé en Espagne, & Gonzale Pizarre à la découverte du pays de la Canelle, & que Dom Diegue d'Almagro & lui, qui jusques-là avoient été tenus comme prisonniers, venoient d'être mis en pleine liberté par le Marquis, il crut que le temps étoit propre pour travailler à l'exécution d'un dessein qu'ils avoient formé. Ils commencerent donc à faire provision d'armes, & à préparer tout ce qu'il leur paroissoit nécessaire pour y réüssir,

réüssir, & venger comme ils l'avoient projetté, la mort d'Almagro pere du jeune Dom Diegue. Ils étoient encore animez à la vengeance, par la considération de la mort de plusieurs de leurs amis & de leurs partisans, dont ils conservoient cherement la memoire dans le cœur, avec une douleur accompagnée d'un grand ressentiment. Le Marquis avoit souvent fait son possible pour gagner leur amitié par la douceur, & les bons traitemens qu'il leur faisoit : mais il n'avoit jamais pû y réüssir d'une maniere dont il fût content. Cela l'obligea d'ôter au jeune Dom Diegue quelques Indiens qu'il avoit, afin que par ce moyen il ne fût pas en état d'entretenir les gens qui se voudroient joindre à lui. Toutes ces précautions furent inutiles : car les partisans d'Almagro étoient si bien unis entr'eux, que tous leurs biens étoient en quelque sorte communs, & qu'ils se secouroient très-bien les uns les autres : de maniere que tout ce qu'ils pouvoient gagner, soit au jeu, soit par quelque autre moyen, ils le mettoient entre les mains de Jean d'Herrada, pour fournir à leur dépense commune. Leur nombre grossissoit donc tous les jours, aussi-bien que leur amas d'armes, & de

tout ce qu'ils jugeoient nécessaire pour l'exécution de leur entreprise. Plusieurs personnes en avertirent le Marquis, mais il étoit là-dessus si peu défiant, & vivoit avec tant de sécurité, parce qu'étant plein d'honneur, de bonne foi & de conscience, il jugeoit des autres par lui-même, qu'il répondit à tout cela, qu'il falloit laisser en repos ces pauvres malheureux, qui étoient assez punis par la honte de leur défaite, par la haine publique, & par la misere qui les talonnoit. Dom Diegue & ses gens de plus en plus rassurez par cette indulgence, & cette petience du Marquis, en devenoient tous les jours plus hardis, jusques-là que souvent les principaux de ce parti passoient devant lui, sans le saluer, ni lui faire aucune honnêteté. Ils eurent même une nuit l'impudence d'attacher au gibet trois cordes, dont l'une alloit delà à la maison du Marquis, l'autre à celle de son Lieutenant, & la troisiéme à celle de son Secretaire. Le Marquis avoit encore assez de bonté pour excuser cela, comme un effet de leur misere, & du chagrin qu'ils avoient de leur triste état. Eux de leur côté ne manquoient pas de profiter de sa bonté, & de son indulgence, pour avancer leurs pernicieux des-

ſeins : ils s'aſſembloient preſque ouvertement, & quelques-uns de ce parti qui étoient errans & vagabonds dans le pays, venoient de deux cens lieuës pour cela. Ils arrêterent donc de tuer le Marquis, & de ſe ſoulever pour ſe rendre maîtres du pays : mais ils vouloient avant de rien exécuter, attendre des nouvelles de ce qu'on jugeroit en Eſpagne contre Fernand Pizarre qui y étoit priſonnier, & pourſuivi en Juſtice pour la mort de Dom Diegue d'Almagro : car le Capitaine Diegue d'Alvarado y étoit allé exprès pour l'accuſer, & c'étoit à ſa requête & par ſes pourſuites qu'il avoit été mis en priſon. Quand après cela les Conjurez ſçûrent que Sa Majeſté avoit envoyé au Perou le Licentié Vaca de Caſtro, pour s'informer exactement, & prendre connoiſſance de tous les mouvemens paſſez, ſans traiter le fait particulier de la mort d'Almagro avec toute la rigueur, & la ſeverité qu'ils auroient bien voulu, ils conclurent qu'il falloit exécuter ce qu'ils avoient entrepris. Ils auroient pourtant fort ſouhaité de ſçavoir plus particulierement les intentions de Vaca de Caſtro, parce que la réſolution d'aſſaſſiner le Marquis, n'étoit pas du ſentiment univerſel de tous ceux du

parti : il y avoit plusieurs Gentilshommes, qui, bien qu'ils eussent été fort sensibles à la mort du Président Almagro, ne se proposoient pourtant pas de la venger, que par des voyes juridiques, & d'une maniere conforme à la volonté & au service de Sa Majesté. Les Principaux s'assemblerent donc dans la ville de Los Reyes, qui furent, Jean de Sayavedra, Dom Alfonse de Montemayor, le Maître des Comptes Jean de Gusman, le Trésorier Manuel d'Espinar, l'Agent Diegue Nugnez de Mercado, Dom Christoval Ponce de Leon, Jean d'Herrada, Pero Lopez d'Ayala, & quelques autres. Dans cette assemblée ils élurent Dom Alfonse de Montemayor, pour aller de la part de tous, saluer Vaca de Castro, & ils firent ce choix à cause du rang, du mérite, & de la capacité de ce Gentilhomme. Aussi-tôt qu'il eut reçû ses Lettres de créance, & ses dépêches, il partit pour aller chercher Vaca de Castro; ce fut au commencement du mois d'Avril de l'an mil cinq cens quarante & un. Après qu'il l'eût trouvé, & lui eût fait son Ambassade, & avant qu'il fût de retour vers ceux qui l'avoient envoyé, arriva la mort du Marquis : ce qui fit que Dom Alfonse & quelques autres qui ne

s'étoient point trouvez à cette mort, demeurerent auprès de Vaca de Castro, le suivirent & l'accompagnerent toûjours, jusques à ce qu'il vainquit Dom Diegue d'Almagro le jeune, dans la bataille qui se donna en la Vallée de Chupas. Dom Alfonse & quelques autres, bien qu'ils eussent été fort attachez au parti du Président, & fort affectionnez à sa personne, & le fussent encore à sa memoire, néanmoins ils suivirent dans cette bataille, l'Etendart Royal, & préfererent le service & les interêts de Sa Majesté, au nom de qui Vaca de Castro agissoit, à tous leurs ressentimens particuliers.

CHAPITRE VII.

Le Marquis est averti de la Conspiration formée contre sa vie.

LE bruit étoit si public dans la ville de Los Reyes de la Conspiration faite pour assassiner le Marquis, que plusieurs personnes l'en avertirent. Il répondoit, que les têtes des autres garderoient la sienne, & disoit à ceux qui lui conseilloient de se faire accompagner

quelque chose à lui demander, & qu'il eût inventé cela pour s'en faire un mérite auprès de lui. Néanmoins il envoya appeller le Docteur Jean Velasquez son Lieutenant, qui ne put venir, parce qu'il étoit indisposé, ce qui obligea le Marquis à l'aller trouver chez lui dès le même soir, accompagné seulement de son Secretaire, & de deux ou trois autres personnes, avec un flambeau qu'on portoit devant eux. Il trouva son Lieutenant au lit, à qui il conta ce qui se passoit : celui-ci ne pouvant croire la chose, rassura de plus en plus le Marquis, en lui disant, qu'il ne devoit rien craindre, & que tandis que lui qui parloit, tiendroit entre les mains ce Bâton, en montrant son Bâton de commandement, personne n'oseroit branler, ni se revolter dans le pays. On peut dire qu'il tint en quelque sorte sa parole, parce que depuis, quand on vint pour tuer le Marquis, ce Lieutenant s'enfuyant, & se jettant par une fenêtre pour se sauver, prit son Bâton de commandement dans sa bouche, pour se servir plus commodément de ses mains.

CHAPITRE VIII.

La mort du Marquis Dom François Pizarre.

NOnobstant toutes ces assurances; le Marquis ne pouvoit s'empêcher d'être fort inquiet, si bien que le lendemain Dimanche il ne voulut pas sortir pour aller ouir la Messe à l'Eglise: mais afin d'être plus en sureté, il la fit dire dans sa maison. Le Docteur Jean Velasquez, & le Capitaine François de Chaves, qui étoient alors les principaux du pays après le Marquis, l'allerent voir avec plusieurs autres en sortant de l'Eglise. Après leur visite faite, la plûpart se retirerent chez eux: mais le Docteur & François de Chaves demeurerent à dîner avec lui. A peine étoient-ils hors de table, entre midy & une heure, toute la Ville étant tranquille, & les gens du Marquis étant allez dîner, que Jean d'Herrada, & dix ou douze autres qui l'accompagnoient, sortirent de sa maison qui étoit éloignée de celle du Marquis de plus de trois cens pas, y ayant entre deux la plus grande partie d'une

rue & toute la place. En ſortant de la maiſon, ils tirerent leurs épées, & les tenant ainſi nües à la main, ils s'avancerent, en criant à haute voix : *Meure le Tyran, meure le Traître qui a fait tuer le Juge que Sa Majeſté avoit envoyé.* La raiſon qui les obligea d'en uſer de cette maniere, fut afin de faire croire à tout le monde que leur parti étoit fort conſiderable, puiſqu'ils agiſſoient ſi ouvertement, & marchoient à ſi grand bruit, & qu'ainſi perſonne n'oſât branler, ni ſe déclarer contr'eux dans la Ville. De plus ils jugeoient bien qu'on ne pouvoit, quelque diligence qu'on fît, arriver à tems pour empêcher l'exécution de leur entrepriſe, & qu'ils en ſeroient venus à bout, ou ſeroient morts en la tentant, avant que ceux qui voudroient venir au ſecours, puſſent être arrivez. Ils ſe rendirent donc à la maiſon du Marquis, & un de la troupe demeura à la porte, avec ſon épée nue & ſanglante à la main, criant à haute voix : *le Tyran eſt mort, le Tyran eſt mort.* Cela produiſit l'effet qu'ils deſiroient : car quelques habitans qui couroient au ſecours, entendant ce que cet homme diſoit avec tant d'aſſurance, ne douterent pas que la choſe ne fût veritable, & ſe retirerent dans leurs

maiſons. Cependant Jean d'Herrada s'avançoit promptement par les degrez avec ſes gens, ce que le Marquis ayant appris par quelques Indiens qui étoient à ſa porte, il commanda à François de Chaves de fermer la porte du Sallon & celle de la Salle, tandis qu'il alloit s'armer. Chaves fut ſi troublé & ſi éperdu, que ſans fermer ni l'une ni l'autre, il s'avança dans l'eſcalier, demandant que vouloit dire tout ce grand bruit. Là-deſſus un des Conjurez lui donna un coup d'épée : ſe ſentanr bleſſé, il tira la ſienne, en diſant : Quoi, on en veut auſſi aux amis ? & en même-tems il fut percé de pluſieurs coups, & tomba mort. Les Conjurez coururent alors impetueuſement juſqu'à la Salle, & dix ou douze Eſpagnols qui y étoient, s'enfuirent avec précipitation, ſautant dans la cour par les fenêtres : le Docteur Jean Velaſquez fut du nombre, tenant, comme on l'a dit, ſon Bâton de commandement dans la bouche, afin de pouvoir ſe ſervir de ſes mains pour deſcendre par la fenêtre avec moins de peril. Le Marquis étoit dans ſa chambre occupé à prendre ſes armes, avec ſon frere François Martin, deux autres Gentilshommes, & deux grands pages, l'un nommé Jean de Vargas, fils de

mez de Tordoya, & l'autre Escandon: voyant alors que ses ennemis étoient si près, il n'acheva pas d'attacher les courroyes de sa cuirasse: mais avec son épée & son bouclier, il s'avança promptement vers la porte, où lui & ceux qui l'accompagnoient se défendirent vaillámment, & avec beaucoup de courage pendant un assez long-tems, sans que ceux qui l'attaquoient pussent forcer le passage: le Marquis crioit à haute voix: Courage, mon frere, il faut faire perir ces traîtres. Enfin ceux du Chili firent tant qu'ils tuerent François Martin; mais aussi-tôt un des Pages prit sa place. Leurs ennemis voyant donc qu'ils se défendoient avec tant de résolution & d'opiniâtreté, qu'il pourroit leur venir du secours, & qu'eux-mêmes se trouveroient peut-être enfermez, & attaquez par devant & par derriere, résolurent de hasarder tout. Ils firent donc avancer un des leurs qui étoit le mieux armé, & qui se jetta dans la porte, si bien que tandis que le Marquis étoit occupé à se défaire de celui-là, les autres eurent le moyen d'entrer, & tous se mirent à le charger avec tant de furie, qu'il ne pouvoit pas parer tous les coups, étant même si las, qu'à peine pouvoit-il mouvoir son épée. Ainsi ils en vinrent

à bout, & acheverent de le tuer d'une eſtocade dans la gorge : en tombant il demanda à haute voix confeſſion ; & ne pouvant plus parler, il fit à terre une figure de croix qu'il baiſa, & ainſi il rendit ſon ame à Dieu. Les deux Pages du Marquis moururent auſſi avec lui, & du côté de ceux du Chili, il y en eut quatre de tuez, & les autres furent bleſſez. Quand la nouvelle de cette mort fut ſçue dans la Ville, plus de deux cens hommes qui étoient en attente de l'évenement, ſe déclarerent hautement en faveur de Dom Diegue, n'ayant oſé le faire plûtôt dans l'incertitude de ce qui arriveroit : mais alors ils coururent hardiment de tous côtez, arrêtant & deſarmant ceux qui paroiſſoient favorables au parti du Marquis. Les meurtriers ſortant de ſa maiſon avec leurs épées ſanglantes, Jean d'Herrada fit incontinent monter Dom Diegue à cheval, & ſe promener ainſi par la Ville, en diſant, qu'il n'y avoit dans tout le Perou, ni d'autre Gouverneur, ni d'autre Roy qui fût au-deſſus de lui. On pilla la maiſon du Marquis, celle de ſon frere, & celle d'Antoine Picado : après quoi on fit aſſembler le Conſeil de la Ville, & on l'obligea de reconnoître pour Gouver-

neur Dom Diegue, sous prétexte des conventions faites avec Sa Majesté au temps de la découverte du pays, par lesquelles, disoient-ils, Dom Diegue d'Almagro devoit être Gouverneur de la nouvelle Tolede, & après lui son fils, ou quelqu'autre qu'il lui plairoit de nommer. Ces meurtriers tuerent aussi quelques gens qu'ils sçavoient être des créatures & des serviteurs du Marquis. C'étoit un objet fort digne de compassion de voir la desolation, les pleurs & les sanglots des femmes, & des familles de ceux qu'on avoit massacrez; & dont on avoit pillé les maisons. Quelques misérables porterent ou traînerent comme ils purent le corps du Marquis à l'Eglise, & personne n'osoit l'enterrer, jusqu'à ce que Jean Barbaran habitant de Truxillo, qui avoit été autrefois à son service, aidé par sa femme, les ensevelit, lui & son frere, le mieux qu'il pût, en ayant premierement obtenu la permission de Dom Diegue. Cet homme & cette femme se pressoient si fort en rendant au Marquis ces derniers devoirs, qu'à peine eurent-ils le loisir de lui mettre le Manteau de l'Ordre de Saint Jacques, & de lui attacher les Eperons, selon la maniere d'enterrer les

Chevaliers de cet Ordre; & cela, parce qu'on les avoit avertis que ceux du Chili venoient à grand'hâte pour couper la tête du Marquis, & l'attacher au gibet. Jean de Barbaran l'enterra donc, faiſant ſeul toutes les céremonies, & tous les honneurs des funerailles, & fourniſſant de ſes propres deniers tous les frais, & toute la dépenſe neceſſaire pour cela. Après l'avoir mis dans le tombeau, ils penſerent à mettre en ſureté ſes enfans qui étoient errans, & ſe cachant où ils pouvoient dans la Ville, dont ceux du Chili étoient les maîtres. On voit dans cet accident un bel exemple de la varieté & de l'incertitude des choſes du monde, & de l'inconſtance de la fortune, comme on parle. Dans très-peu de temps un ſimple Gentilhomme, qui n'avoit aucune Charge conſiderable, avoit découvert une très-grande étendue de pays, & de puiſſans Royaumes dont il s'étoit rendu maître, & en avoit été fait Gouverneur avec une très-grande autorité : il avoit poſſedé des richeſſes prodigieuſes, il avoit diſtribué à pluſieurs perſonnes des biens & des revenus ſi conſiderables, qu'on ne trouveroit peut-être pas dans toute l'Hiſtoire, qu'aucun des plus riches & des plus

puissans Princes du monde en ait autant distribué en si peu de tems. Puis dans un moment tout cela change : il meurt sans avoir le tems de se confesser, ni de se préparer à la mort, ni de mettre aucun ordre à ses affaires ou à sa succession : il est massacré en plein jour par une douzaine de gens, au milieu d'une Ville, dont tous les habitans étoient ses créatures, ses serviteurs, ses parens, ses amis, ou ses soldats : il leur avoit donné à tous de quoi vivre commodément, & même largement, cependant personne ne vient à son secours dans son plus pressant besoin : ses domestiques, & ceux qui étoient dans sa maison, fuyent & l'abandonnent. Après cela il est enterré pauvrement : toute sa grandeur & toutes ses richesses s'évanouissent, & on n'en trouve pas pour payer des bougies pour son enterrement. Enfin, ce qui paroît surprenant, & qui doit faire admirer les voyes secretes de la Providence divine, c'est qu'après tant d'avertissemens qu'on lui avoit donné, & tant de legitimes sujets de soupçon, il n'ait point pris les précautions qu'il pouvoit aisément prendre, & qui auroient mis sa vie en sureté contre les attentats de ses ennemis. Cette mort arriva le vingt-

sixiéme jour de Juin de l'an mil cinq cens quarante-un.

CHAPITRE IX.

Les mœurs, les manieres & les qualitez du Marquis Dom François Pizarre, & du Président Dom Diegue d'Almagro.

PUisque cette Histoire, & la découverte du Perou, dont elle traite, tirent leur origine des deux Capitaines, dont nous avons parlé jusqu'à present, & sont dûes à leurs soins, il me semble qu'il est à propos de faire leur portrait, & de dire quelque chose de leurs manieres & de leurs qualitez, en les comparant l'un avec l'autre, comme fait Plutarque quand il écrit les actions & les faits héroïques de ceux qui ont quelque ressemblance entr'eux. Ces deux Capitaines dont je veux parler, sont le Marquis Dom François Pizarre, & le Président ou grand Sénéchal Dom Diegue d'Almagro. Nous avons déja dit dès le commencement ce qu'on a pû apprendre de leur origine & de leur naissance: maintenant il faut dire à leur honneur

qu'ils avoient l'un & l'autre beaucoup de coeur & de fermeté, qu'ils supportoient le travail & la peine avec une grande patience ; ils étoient d'une constitution forte & robuste ; ils aimoient à faire plaisir à tout le monde, bien qu'il leur en coûtât. Ils furent assez semblables dans leurs inclinations, & leurs manieres de vivre ; car ils ne se marierent ni l'un ni l'autre, quoique celui des deux qui mourut le plus jeune fût âgé de soixante-cinq ans. Tous deux aimoient la profession des armes & la guerre : mais lorsque les occasions ne s'en presentoient pas, le Président se donnoit volontiers & de bonne grace aux soins du ménage, & des affaires domestiques. Tous deux entreprirent la découverte & la conquête du Perou, étant déja avancez en âge : ils travaillerent & fatiguerent beaucoup dans cette entreprise, comme on l'a remarqué ci-devant ; mais le Marquis sur tout y courut de grands risques, & fut fort souvent exposé à de grands perils, plus que le Président qui demeura long-tems à Panama, occupé à pourvoir à toutes les choses necessaires pour bien réussir dans leur dessein, tandis que son Compagnon travailloit actuellement à la découverte & à la conquête de la

plus grande partie du pays. Tous deux avoient l'ame grande, toujours remplie de vaſtes deſſeins, & de grandes entrepriſes, & cependant ils étoient toujours fort doux, fort humains, & fort acceſſibles à leurs gens. Ils furent l'un & l'autre également liberaux en effet, bien que le Préſident le fût le plus en apparence, parce qu'il aimoit à faire paroître ſes liberalitez, & étoit bien aiſe qu'on les publiât. Le Marquis au contraire, prenoit ſoin de cacher les ſiennes, & témoignoit n'être pas bien aiſe qu'on le ſçût, & qu'on en fît bruit, comme ayant plûtôt deſſein de ſatisfaire aux beſoins, & la neceſſité de ceux à qui il donnoit, que de ſe faire honneur de ſes préſens. En voici un exemple aſſez remarquable. Il apprit qu'un Cavalier avoit perdu un cheval qui lui étoit mort : il deſcendit de ſa maiſon au Jeu de Paume, où il croyoit trouver ce Cavalier, ayant pris ſur ſoi un lingot d'or qui peſoit dix * marcs,

* Dix marcs. L'Edition in folio qu'on a ſuivi ici, comme plus vrai-ſemblable, dit cinq cens peſos, qui font dix marcs, comme on l'a mis: mais l'Edition d'Anvers in 8. met dix livres, ce qui feroit une ſomme fort conſiderable, & feroit un grand poids pour le tenir caché en jouant à la Paume, comme il eſt dit dans la ſuite,

pour le lui donner de sa propre main. N'ayant point trouvé celui qu'il cherchoit, il s'engagea à jouer une partie de Paume sans se dépouiller, parce qu'il ne vouloit pas faire paroître son lingot qu'il tenoit caché sous son juste-au-corps. Il demeura ainsi pendant plus de trois heures, jusqu'à ce qu'enfin voyant paroître celui à qui il vouloit faire ce present, il le tira à part & le lui donna, en lui disant, qu'il aimeroit mieux lui en donner trois fois autant, que de souffrir ce que ce poids lui avoit fait endurer en l'attendant. On pourroit rapporter plusieurs semblables exemples des liberalitez secrettes du Marquis, qui faisoit presque tous ses presens de sa propre main, afin qu'ils fussent moins connus, & fissent moins d'éclat. Cela faisoit que le Président passoit communément pour être plus libéral, parce que ses presens paroissoient beaucoup plus : neanmoins je croi qu'on peut justement les égaler sur cet article ; d'autant plus, comme le Marquis le disoit lui-même, que leur societé & la communauté de tous leurs biens dans laquelle ils s'étoient mis, faisoit qu'aucun d'eux ne pouvoit rien donner où son compagnon n'eût son droit & sa moitié :

ainsi celui qui consentoit au present qui lui étoit connu, ne marquoit pas moins sa liberalité que celui qui donnoit lui-même. Il ne faut pas d'autre preuve pour montrer qu'ils méritent l'un & l'autre la louange d'avoir été fort liberaux, que celle-ci. C'est qu'ayant pendant leur vie été fort riches, tant en argent qu'en fonds & grands revenus, & s'étant trouvez en état de faire des presens fort considerables, & de conserver encore de grands trésors pour eux-mêmes, plus qu'aucun Prince sans Couronne qui ait paru depuis longtems, ils sont neantmoins morts si pauvres, qu'on ne sçauroit montrer, ni trésors, ni grandes terres qu'ils ayent laissé après eux, puisqu'à peine trouva-t-on dans leurs biens de quoi faire les frais de leurs funerailles, comme on l'écrit de Caton & de Sylla, & de quelques autres Capitaines Romains qui furent enterrez aux dépens du public. Tous deux aimoient beaucoup à faire du bien à leurs serviteurs & à leurs créatures, à les élever, les enrichir & les délivrer du peril quand ils le pouvoient. On peut dire que le Marquis alloit dans l'excès sur ce dernier article : en voici un exemple remarquable. Il lui

arriva un jour en paſſant la riviere de la Barraca, que la rapidité extrême de l'eau entraîna un de ſes ſerviteurs Indiens qu'on appelle Yanaconas: le Marquis ſe mit à la nage après lui, le prit par les cheveux, & le ſauva, s'expoſant ainſi lui-même à un peril ſi manifeſte à cauſe de l'impetuoſité prodigieuſe du courant, qu'à peine ſe ſeroit-il trouvé entre les plus vigoureux de ſon armée, quelqu'un qui eût oſé en faire autant. Quelques Capitaines lui repreſentant là-deſſus qu'il s'expoſoit trop, & qu'il devoit mieux ſe ménager, il leur répondit, qu'ils ne ſçavoient pas ce que c'étoit d'aimer bien un ſerviteur. Le Marquis jouit plus long-temps & plus tranquillement de l'autorité du Gouvernement, & Dom Diegue qui n'en jouit preſque pas, fit paroître plus d'ambition, & un deſir plus ardent de commander & de gouverner. Ils n'aimoient ni l'un ni l'autre à changer de mode en matiere de vêtement, ſi bien qu'ils s'habillerent preſque toujours de la même maniere dans leur âge avancé comme dans leur jeuneſſe: ſur tout le Marquis portoit ordinairement un juſte-au-corps de drap noir fort long, & qui deſcendoit preſque juſqu'à la cheville du pied,

large par en bas, étroit & juſte par en haut pour faire paroître la taille : des ſouliers blancs, un chapeau gris, & ſon épée & ſon poignard à l'antique. Quelquefois les jours de Fête il vêtoit, par les ſollicitations & les inſtances de ſes ſerviteurs, une robe de Martre que le Marquis du Val lui avoit envoyé de la nouvelle Eſpagne : mais en ſortant de l'Egliſe il la quittoit d'ordinaire, & demeuroit en chemiſe ou en camiſole avec un mouchoir autour du cou, dont il ſe ſervoit à s'eſſuyer le viſage qu'il avoit ſouvent mouillé de ſueur, parce qu'il paſſoit le reſte du jour, en temps de paix, à jouer à la Boule ou à la Paume. Ces deux Capitaines ſupportoient avec beaucoup de patience la peine, le travail, la faim, la ſoif, & les autres incommoditez, ſur tout le Marquis qui le faiſoit ſouvent paroître dans ces jeux d'exercice, dont nous venons de parler; de maniere qu'il y avoit fort peu de jeunes gens des plus vigoureux qui puſſent tenir auſſi long-temps que lui. Il aimoit plus le jeu en general que ne faiſoit le Préſident : ſi bien que quelquefois il paſſoit des journées entieres à jouer à la Boule, ſans ſe mettre en peine avec qui il jouât, fut-ce un matelot ou

un Meunier, & ſans permettre qu'ils amaſſaſſent ſa boule, ni qu'ils fiſſent aucune cérémonie pour marquer le reſpect qui étoit dû à ſa dignité. Peu d'affaires étoient capables de lui faire quitter le jeu, ſur tout quand il perdoit, ſi ce n'étoit qu'on l'avertit de quelque nouveau ſoulevement des Indiens : car alors il quittoit promptement tout, prenoit ſa cuiraſſe, ſa lance & ſon bouclier, & s'avançoit ſans perdre un moment du côté qu'on lui avoit fait entendre qu'il y avoit quelques mouvemens ſéditieux, courant ainſi par la Ville, ſans attendre ſes gens, qui étoient le plus ſouvent obligez de courir à toute bride pour le joindre. Ces deux Capitaines, dont nous parlons, le Marquis & Dom Diegue d'Almagro étoient ſi braves & ſi experimentez dans la maniere de faire la guerre aux Indiens, qu'un d'eux ne faiſoit point de difficulté de les attaquer, & de pouſſer ſon cheval contr'eux, quand ils auroient été cent. Ils avoient naturellement l'un & l'autre beaucoup d'eſprit, de bon ſens & de jugement pour bien prendre leurs meſures, & faire à propos ce qu'il falloit, tant dans les affaires de la guerre, qu'en celles du gouvernement ; & cela eſt d'autant plus remarquable,

remarquable, qu'ils n'avoient ni l'un ni l'autre aucune teinture des Sciences, ne sçachant ni lire ni écrire, non pas même pour signer. On ne sçauroit nier que ce ne fût-là un fort grand défaut en eux, & un inconvenient fort considerable pour les affaires importantes qu'ils avoient à traiter. Les Anciens auroient regardé cela comme une preuve certaine d'une naissance basse : mais il faut pourtant dire à leur honneur, qu'à cela près ils paroissoient en tout des personnes bien nées, & avoient des manieres grandes & nobles. Le Marquis avoit beaucoup de confiance en ses serviteurs & en ses amis ; de sorte que dans toutes les dépêches, tant pour les affaires du gouvernement que pour la répartition des Indiens, il faisoit seulement deux traits avec la plume comme une espece de paraphe, au milieu desquels Antoine Picado son Secretaire signoit le nom de François Pizarre. On pourroit peut-être les excuser, en disant d'eux ce qu'Ovide disoit de Romulus sur le sujet de l'Astronomie, que s'il n'y étoit pas sçavant, il falloit lui pardonner, parce qu'il étoit mieux instruit dans les Armes que dans les Sciences, & qu'il donnoit ses principaux soins à remporter de

glorieuſes victoires ſur ſes voiſins. Tous deux étoient ſi affables & ſi familiers, qu'ils alloient ſouvent ſeuls ſans aucune ſuite viſiter leurs Concitoyens, allant de maiſon en maiſon, & mangeant familierement chez le premier qui les convioit. Ils étoient l'un & l'autre fort ſobres dans leur manger & dans leur boire, & aſſez moderez dans leurs galanteries ; ſur tout ils étoient fort retenus à l'égard des femmes Eſpagnoles, parce qu'il leur ſembloit qu'ils ne pouvoient avoir aucun commerce galant avec elles ſans faire outrage à leurs Compatriotes, dont elles étoient ou femmes ou filles. A l'égard des Indiennes du Perou, le Préſident ſemble avoir été le plus retenu ; car on ne lui a point vû d'attachement, ni ſçû qu'il ait eu aucune galanterie avec elles, ou qu'il aït eu des enfans d'aucune, ce fils qu'il laiſſa étant né d'une Indienne de Panama. Le Marquis au contraire eut plus d'un attachement au Perou avec les femmes du pays ; car il en eut un fort public avec une Dame Indienne, ſœur d'Atabaliba, dont il eut un fils nommé Dom Gonzale, qui mourut âgé de quatorze ans, & une fille nommée Dona Franciſca : il eut encore un fils nommé Dom François, d'une

autre Indienne de Cuſco. Ils reçurent l'un & l'autre de Sa Majeſté des récompenſes glorieuſes de leurs travaux. Dom François en obtint le titre de Marquis, celui de Gouverneur de la nouvelle Caſtille, & l'Ordre de Chevalier de Saint Jacques : Dom Diegue d'Almagro le titre de Préſident ou grand Sénéchal, & le Gouvernement de la nouvelle Tolede. Le Marquis témoigna toujours un grand reſpect pour le nom de Sa Majeſté, & beaucoup de zele pour ſon ſervice, & de déference pour ſes ordres, juſques-là qu'en bien des choſes qu'il auroit pû faire ſans paſſer les bornes de ſon autorité, il ne laiſſoit pas de s'en abſtenir, diſant qu'il ne vouloit pas qu'on le pût accuſer de s'étendre le moins du monde au-delà des bornes qui lui étoient preſcrites. Il lui arriva ſouvent, ſe trouvant dans les lieux où on fondoit les métaux, de ſe lever de ſon ſiege pour ramaſſer de petits morceaux d'or ou d'argent qui ſautoient en coupant les pieces qui étoient pour le quint de Sa Majeſté, & il diſoit là-deſſus, qu'il le faudroit faire avec la bouche ſi on ne le pouvoit avec les mains. Enfin, ces deux Officiers qui avoient été ſemblables en bien des choſes pendant leur vie, eurent auſſi quel-

que ressemblance dans la maniere de leur mort, puisque le Président fut fait mourir par le frere du Marquis, & lui à son tour par le fils du Président. Le Marquis avoit beaucoup d'empressement, & employoit beaucoup de soins pour faire valoir le pays, en faisant soigneusement labourer & cultiver la terre. Il fit bâtir une belle Maison dans la Ville de los Reyes, & sur la riviere il fit construire deux Moulins : il employoit à cela la plus grande partie du tems qu'il pouvoit dérober à ses autres occupations, instruisant lui-même les Ouvriers & les Maîtres, & leur montrant comment il falloit faire, & comment il vouloit que les choses fussent. Il apporta sur tout beaucoup de soins à faire bâtir la grande Eglise de la Ville, & les Monasteres de Saint Dominique & de la Mercy, à qui il donna des Indiens, tant pour avoir le moyen de vivre & de s'entretenir, qu'afin de pouvoir aussi entretenir les bâtimens, & y faire les réparations necessaires.

CHAPITRE X.

Dom Diegue d'Almagro leve des troupes. Il fait mourir quelques Gentilshommes. Alfonse d'Alvarado se déclare pour Sa Majesté.

APrès que Dom Diegue se fût rendu maître de la Ville de los Reyes ; qu'il eût ôté aux Magistrats les marques de leur dignité, & qu'il les leur eût redonné de sa main pour exercer leurs Charges en son nom & en son autorité, il fit prendre le Docteur Velasquez Lieutenant du Marquis, & Antoine Picado son Secretaire : il nomma ensuite pour Capitaine Jean Tello, qui étoit de Seville, un nommé François de Chaves, & encore un autre appellé Sotelo. Au bruit de cette révolution & de ces levées, tout ce qu'il y avoit dans le pays de vagabonds, de faineans & de libertins, vinrent pour s'enrôler, par l'esperance de piller, & de vivre avec licence. Pour payer ses troupes, Dom Diegue prit le quint qui appartenoit à Sa Majesté : il prit aussi les biens de ceux qu'on avoit massacrez, & les revenus de ceux

Truxillo : là il trouva le Capitaine Alfonse Cabrera qui venoit en fuyant avec tous les habitans de Guanuco pour se joindre avec ceux de la ville de Truxillo contre Dom Diegue : Garcias le prit prisonnier avec quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient, & en arrivant à la Ville de Saint Michel, il fit couper la tête, & à lui & à Voz Mediana, & à Villegas qui venoient avec lui.

CHAPITRE XI.

La Ville de Cusco se déclare pour Sa Majesté, & choisit pour Chef & pour Capitaine Pedro Alvarez Holguin. Ce qu'il fit.

QUand les Députez & les ordres de Dom Diegue arriverent à Cusco, Diego de Silva fils de Feliciano de Silva, & François de Carvajal, qui depuis fut Mestre de Camp de Gonzale Pizarre, étoient les principaux Magistrats de cette Ville. Ils resolurent avec tous les autres Magistrats & Conseillers, de ne le point recevoir, ni le reconnoître pour Gouverneur. Ils n'oserent pourtant se déclarer ouvertement jusqu'à ce qu'ils eussent bien

bien examiné s'ils avoient du monde, des provisions & des munitions suffisantes pour se défendre en cas qu'ils fussent attaquez. Ils répondirent donc avec adresse aux Députez de Dom Diegue, qu'il en envoyât d'autres avec un pouvoir plus ample & mieux en forme, & qu'alors ils le reconnoîtroient. Gomez de Tordoya étoit un des principaux du Conseil Royal de Cusco, & il n'étoit pas en Ville, lorsque les Envoyez de Dom Diegue y avoient apporté ses ordres, il étoit allé à la chasse ce jour-là; on lui fit incessamment sçavoir ce qui se passoit. Il trouva même les Envoyez auprès de la Ville, comme il y retournoit; & ayant appris l'état des choses, il tordit le coû à un fort beau Faucon qu'il tenoit sur le poing, en disant, qu'il falloit desormais penser à combattre plûtôt qu'à chasser. Il entra le soir dans la Ville, & après avoir consulté fort secretement avec ceux du Conseil, sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture présente, il en sortit la même nuit, & s'en alla au lieu où étoit le Capitaine Castro: ils envoyerent des Messagers à Pedro Anzurez, qui étoit Lieutenant dans la Province de Charcas; il se déclara incontinent pour Sa Majesté. En même temps

Gomez de Tordoya partit auſſi lui-même pour ſuivre le Capitaine Pedro Alvarez Holguin, qui avec plus de cent hommes avoit marché contre quelques Indiens. L'ayant rencontré, il lui dit ce qui ſe paſſoit, le ſuppliant inſtamment de les aſſiſter dans leur legitime deſſein, & de ſe charger d'une entrepriſe ſi juſte & ſi honorable, en prenant le commandement des troupes qu'il pourroit aſſembler pour leur défenſe. Pour l'engager d'autant mieux, il lui dit, qu'il vouloit lui-même être du nombre de ſes Soldats, & le premier à obéir exactement à ſes ordres. Pedro Alvarez accepta cet emploi, & ſe déclara pour Sa Majeſté: puis ils aſſemblerent les habitans de la Ville d'Arequipa, & tous enſemble ils ſe rendirent à Cuſco, où il y avoit déja pluſieurs perſonnes qui s'étoient déclarées pour Dom Diegue. En effet, quand on y apprit la venue de Holguin & de Tordoya, il y eut plus de cinquante hommes qui avoient déja pris ſon parti, qui ſortirent de la Ville. On envoya après eux le Capitaine Caſtro, & Fernand Bachicao avec quelques Arquebuſiers: ils les joignirent, les attaquerent pendant la nuit, les prirent & les ramenerent à Cuſco.

Tous les Conseillers & Senateurs de cette Ville, suivant l'exemple des Capitaines étrangers, reçurent non-seulement Pedro Alvarez Holguin pour leur Commandant, mais ils le nommerent aussi pour Capitaine general & premier Officier de tout le Perou, prétant serment d'obéir en cette qualité, jusques à ce qu'on eût reçû d'autres ordres de Sa Majesté. Incontinent après il déclara la guerre à Dom Diegue, & la fit publier. Les Habitans de Cusco pour témoigner leur zele s'obligerent à payer tout ce que Pedro Alvarez Holguin auroit été obligé de prendre des effets, & des revenus du Roy pour le payement, & l'entretien des Soldats, en cas que Sa Majesté n'en voulût pas approuver & allouer la dépense. D'ailleurs, tous les Habitans de Cusco, de Charcas & d'Arequipa, offrirent de très-bonne volonté, pour cette guerre, & leurs biens & leurs personnes. En peu de tems on assembla donc plus de trois cens cinquante hommes, entre lesquels il y avoit cent cinquante Cavaliers, cent Arquebusiers & cent Piquiers. Après cela Pedro Alvarez ayant sçû que Dom Diegue avoit plus de huit cens hommes, il n'osa l'attendre à Cusco: mais

il jugea plus à propos de s'avancer par la montagne, pour se joindre avec Alfonse d'Alvarado, qu'il sçavoit qui s'étoit déclaré pour Sa Majesté. Il jugeoit aussi que sur son chemin plusieurs des amis, & des serviteurs du Marquis, qui étoient cachez en divers endroits sur les montagnes, se pourroient joindre à lui. Il marcha donc en ordre, & bien résolu de combattre Dom Diegue s'il le rencontroit sur sa route. En sortant de Cusco, il y avoit laissé pour la garde & la défense de la Ville, le nombre de gens qu'il avoit jugé nécessaire, & avoit nommé pour Mestre de Camp, Gomez de Tordoya, & pour Capitaines de Cavalerie, Garcilaso de la Vega, & Pedro Anzurez : il avoit donné le commandement de l'Infanterie au Capitaine Castro, & avoit fait Enseigne pour porter l'Etendart Royal, Martin de Robles.



CHAPITRE XII.

Dom Diegue va chercher Pedro Alvarez, & ne le pouvant joindre, il va à Cusco.

DOm Diegue ayant appris ce qui s'étoit passé à Cusco, & comment Pedro Alvarez en étoit sorti avec ses troupes, il jugea d'abord, qu'il prendroit sa route par la montagne, pour se joindre à Alfonse d'Alvarado : car avec le peu de gens qu'il avoit, on ne pouvoit pas croire qu'il eût dessein de chercher Dom Diegue, pour l'attaquer. Celui-ci prit donc la résolution de marcher au devant de lui, pour lui couper le passage : il ne put pourtant faire toute la diligence convenable pour cela, parce qu'il attendoit Garcias d'Alvarado, à qui il avoit envoyé ordre de le venir joindre en toute diligence, sans s'arrêter à poursuivre son premier dessein, d'aller attaquer Alfonse d'Alvarado. Dèslors que Garcias passa par Truxillo, il vouloit descendre, pour attaquer Alfonse : il en fut empêché par ceux de Levanto, qui est une Bourgade de la Province des

Chachapoyas. Auſſi-tôt donc qu'il fut de retour à la Ville de los Reyes, Dom Diegue ſe mit en marche contre Pedro Alvarez avec trois cens Cavaliers, cent Arquebuſiers, & cent cinquante Piquiers. Avant de partir il chaſſa du pays les enfans du Marquis, & fit couper le cou à Antoine Picado, après lui avoir premierement fait ſouffrir beaucoup de mal par une cruelle torture, pour l'obliger à declarer en quel lieu le Marquis tenoit ſes tréſors. A peine Dom Diegue étoit-il parti, & éloigné de los Reyes d'environ deux lieuës, qu'il y arriva quelques ordres ſecrets de la part du Licentié Vaca de Caſtro qui les envoyoit de Quito : ils étoient adreſſez à Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, & à François de Barrionuevo à qui il commettoit la conduite & la direction des affaires publiques & du gouvernement en attendant ſa venue. Là deſſus le Conſeil de la Ville s'aſſembla ſecretement dans le Convent des Dominicains, & reçut ces ordres, reconnoiſſant le Licentié Vaca de Caſtro pour Gouverneur, & Jerôme d'Aliaga premier Secretaire du Gouvernement pour ſon Lieutenant ; car les ordres & les proviſions

qu'on envoyoit, étoient pour lui. Après que cela fut fait, les Conseillers, & plusieurs autres Habitans avec eux, se retirerent à Truxillo, ce qui ne se put faire si secretement que Dom Diegue ne le sçût dès la nuit même. Il vouloit retourner pour piller & saccager la Ville : mais il en fut empêché par la crainte qu'il eut que Pedro Alvarez ne passât cependant, & qu'ainsi il le manquât : de plus, il craignoit encore que la cause de son retour, & la nouvelle d'un nouveau Gouverneur envoyé par Sa Majesté, ne vînt à la connoissance de ses gens : il jugea donc plus à propos de continuer sa marche en toute diligence, & sans aucun retardement. Nonobstant toutes ses précautions, la nouvelle de ce nouveau Gouverneur étant sçue dans son Camp, fit que plusieurs l'abandonnerent, & s'en retirerent secretement, comme le Provincial des Dominicains, Diegue d'Aguero, Jean de Sayavedra, Gomez d'Alvarado, & le Commissaire Yllan Surez de Carvajal. Quelque envie que Dom Diegue eût de faire diligence, il ne put s'empêcher d'être retardé dans sa marche, parce que Jean d'Herrada tomba malade de la maladie dont il mourut ; ainsi Pedro

Alvarez eut le temps de paſſer la Vallée de Xauxa, où l'ennemi qui le cherchoit, avoit réſolu de l'attendre. Dom Diegue ſçachant qu'il étoit paſſé, le ſuivit avec beaucoup de diligence, ſi bien qu'il le joignit. Pedro Alvarez ſe voyant ainſi preſſé, & ne ſe ſentant pas aſſez fort pour combattre Dom Diegue, dont les troupes étoient beaucoup plus nombreuſes que les ſiennes, il s'aviſa d'un ſtratagême qui lui réüſſit. Il envoya pendant la nuit vingt Cavaliers pour faire une attaque à l'avant-garde de Dom Diegue, avec ordre de prendre quelques priſonniers, s'il étoit poſſible, puis ſe retirer. Ils exécuterent fort bien leurs ordres, & en prirent trois : Pedro Alvarez en fit pendre deux ſur le champ, & promit au troiſiéme non-ſeulement de lui accorder la vie & la liberté, mais encore de lui donner une ſomme conſiderable, juſqu'à mille écus d'or & plus, s'il vouloit aller au Camp de Dom Diegue, & avertir quelques-uns de ſes amis, qu'il attaqueroit le Camp la nuit ſuivante à la droite. On fit prêter ſerment à ce Soldat, avec promeſſe ſolemnelle qu'il garderoit le ſecret, ce qu'on eſperoit de lui, diſoit-on, témoignant beaucoup de confiance en lui, pour l'exécu-

tion de la commiſſion qu'on lui donnoit. C'étoit un jeune homme qui étoit fort ſenſible à l'eſperance d'une ſomme ſi conſiderable pour lui : il partit donc incontinent, pour ſe rendre au Camp de Dom Diegue, où il alloit avec beaucoup d'aſſurance, parce qu'il étoit du nombre de ſes Soldats. Dom Diegue le voyant de retour, & apprenant que ſes camarades avoient été pendus, ſans voir d'ailleurs aucune raiſon pourquoi on avoit fait grace à celui-ci , plûtôt qu'aux autres, il ſoupçonna d'abord la vérité. Sur ce ſoupçon il fit donner la queſtion à ce Soldat, qui avoüa incontinent, & ſans ſe faire beaucoup preſſer, tout ce qu'on avoit exigé de lui, ce qu'on lui avoit fait promettre, & ce qu'on lui avoit promis à lui-même pour récompenſe. Dom Diegue crut donc là-deſſus, que Pedro Alvarez vouloit effectivement le ſurprendre, & l'attaquer la nuit, comme le Soldat l'avoit confeſſé ; ainſi il ſe prépara pour le bien recevoir, & mit la plus grande partie de ſes troupes du côté où l'Eſpion avoit dit que l'attaque ſe devoit faire. Pedro Alvarez qui avoit un deſſein fort oppoſé, penſoit cependant à ſe retirer, pour ſe mettre en ſureté : ainſi dès le moment qu'il eut dépê-

té ce Soldat, pendant l'obscurité de la nuit il décampa, & marcha avec le plus de diligence qu'il lui fut possible, laissant les ennemis l'attendre inutilement tandis qu'il s'éloignoit d'eux, fort aise que sa ruse eût bien réussi. Dom Diegue ayant connu la supercherie qu'on lui avoit faite, le poursuivit le plus diligemment qu'il put, ce que Pedro Alvarez ayant sçu, il envoya un Courier à Alfonse d'Alvarado pour le prier de venir à son secours. Alvarado s'avança incontinent avec tous ses gens, & quelques-uns de ceux de Truxillo, si bien qu'en peu de jours ces deux Capitaines se joignirent. Quand Dom Diegue qui étoit las de la fatigue d'une longue marche, sçut qu'ils étoient joints, il cessa de les poursuivre & s'en alla à Cusco. Cependant Pedro Alvarez, & Alfonse d'Alvarado envoyerent à Quito pour faire sçavoir à Vaca de Castro tout ce qui se passoit, lui conseillant de s'avancer promptement, moyennant quoi ils se faisoient forts de le rendre maître du pays, les affaires prenant un assez bon tour. Alors Jean d'Herrada mourut à Xauxa, & Dom Diegue envoya une partie de son Armée par la plaine pour rassembler ceux de ses gens qui

étoient à Arequipa. Les Capitaines qu'il envoyoit étant arrivez dans cette Ville, la pillerent entierement, & creuserent par tout dans le Monastere de saint Dominique, parce qu'on leur avoit dit, que plusieurs Habitans de la Ville avoient caché leurs effets en terre dans ce Couvent.

CHAPITRE XIII.

Vaca de Castro se rend au Camp de Pedro Alvarez, & d'Alfonse d'Alvarado : il y est reçû comme Gouverneur. Ce qu'il y fit.

VAca de Castro étoit arrivé au Perou avec beaucoup de peine & de fatigue : sa navigation depuis Panama avoit été fort fâcheuse, & le vaisseau qui le portoit avoit perdu ses ancres. S'étant enfin rendu au port de la Bonne-Avanture, il étoit de-là allé par terre jusqu'aux frontieres du Gouvernement de Benalcazar par où il entra au Perou. Il avoit beaucoup souffert en faisant ce chemin, tant par la longueur du voyage que par la disette des vivres : & sur tout parce qu'il étoit malade, & n'étoit pas accoutumé à de semblables fati-

gues. Cependant, comme on sçavoit déja au Popayan la mort du Marquis, & la plûpart de ce qui s'étoit passé au Perou, Castro continua son chemin, sans s'arrêter, pour tâcher par sa présence, d'apporter quelque remede aux désordres ce pays-là. Il faut sçavoir, que bien que le Licentié Vaca de Castro allât au Perou principalement pour s'y informer, & y prendre une connoissance exacte de la mort de Dom Diegue d'Almagro, & de tout ce qui s'étoit passé en consequence, sans avoir ordre de priver le Marquis de son Gouvernement, ni même de le suspendre : néanmoins il avoit aussi un Brevet secret, qui portoit, qu'au cas que pendant son voyage, ou son séjour en ce pays, le Marquis vînt à mourir, il prendroit le Gouvernement, & en feroit toutes ses fonctions, jusques à ce que Sa Majesté en eût autrement ordonné. En vertu de ce Brevet, il fut reçû & reconnu pour Gouverneur par Pedro Alvarez, & Alfonse d'Alvarado quand il arriva à leur Camp. Il étoit accompagné par plusieurs personnes, qui l'avoient reçû à son arrivée au Perou : en particulier il menoit avec lui le Capitaine Lorenço d'Aldana, qui étoit Gouverneur de Quito pour le Marquis ;

& il avoit envoyé devant le Capitaine Pedro de Puelles, pour commencer à faire les préparatifs néceſſaires pour la guerre. Il envoya auſſi à Cuſco Gomez de Royas avec ſes ordres, pour s'y faire recevoir & reconnoître en ſon nom: celui-ci uſa de beaucoup d'adreſſe & de diligence, & réüſſit fort bien dans ſa commiſſion: car il ſe rendit à Cuſco, la notifia, & la fit recevoir avant que Dom Diegue y pût arriver. Comme Vaca de Caſtro paſſoit ſur les frontieres de la Province de Bracamoros, le Capitaine Pedro de Vergara qui étoit occupé à la conquête de cette Province, l'étoit venu joindre, & pour le ſuivre, il avoit abandonné un lieu, où il avoit déja fait un établiſſement, & où il s'étoit fortifié, pour n'être pas obligé de reconnoître & de recevoir Dom Diegue d'Almagro. Quand Vaca de Caſtro fut arrivé à la Ville de Truxillo, il y trouva Gomez de Tordoya, qui avoit quitté le Camp pour quelques paroles qu'il avoit eû avec Pedro Alvarez: il étoit accompagné de Garcilaſo de la Vega, & de quelques autres Gentilshommes. Ainſi quand Vaca de Caſtro partit de Truxillo pour ſe rendre au Camp de Pedro Alvarez, il avoit déja aſſemblé plus de deux cens

hommes bien équipez, qui étoient tous prêts à ſuivre ſes ordres. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé au Camp, Pedro Alvarez, & Alfonſe d'Alvarado le reçûrent fort bien, & avec de grandes démonſtrations de joye: il leur fit voir ſon Brevet, & ſes ordres, & incontinent ils lui remirent entre les mains leurs Etendarts, & toutes les marques de leur autorité, qu'il rendit auſſi-tôt à ceux qui les avoient auparavant, à l'exception de l'Etendart Royal, qu'il retint pour lui-même. Il fit Meſtre de Camp General, Pedro Alvarez Holguin, & l'envoya avec l'Armée à Xauxa, avec ordre de l'y attendre, juſqu'à ce qu'il eût été faire un tour à la ville de Los Reyes, pour y mettre quelque ordre, & en tirer ce qu'il pourroit d'hommes, d'armes & de munitions. Il donna auſſi ordre, que le Capitaine Diegue de Royas marchât toûjours avec trente Cavaliers, vingt lieuës devant Pedro Alvarez, pour découvrir, & faire des courſes dans le pays. Il envoya encore à Truxillo le Capitaine Diegue de Mora, en qualité de Lieutenant du Gouverneur dans cette Ville. Ainſi il pourvut avec beaucoup de ſoin & de prudence, à tout ce qui étoit néceſſaire pour ſon entrepriſe: comme ſi

pendant toute sa vie il n'eût fait d'autre métier que celui de la guerre.

CHAPITRE XIV.

Dom Diegue étant à Cusco, il y fait tuer Garcias d'Alvarado, puis il en sort avec ses troupes, pour marcher contre Vaca de Castro.

NOus avons déja dit comment Dom Diegue n'ayant pû joindre Pierre Alvarez, s'en alla à Cusco. En y arrivant, il trouva que Christoval de Sotelo, qu'il avoit envoyé devant, avoit déja pris possession de la Ville, & y avoit mis des Magistrats de sa main, en déposant de leurs Charges ceux qui y avoient été établis de la part de Vaca de Castro. Aussi-tôt que Dom Diegue fut arrivé lui-même dans cette Ville, il commença à faire soigneusement travailler, pour se munir d'artillerie & de poudre. On peut aisément faire l'un & l'autre au Perou: parce qu'à l'égard de l'artillerie, on trouve abondamment du metail propre pour cela, & Dom Diegue avoit aussi des Maîtres Européens fort entendus à la fondre. Pour la pou-

dre, on trouve par tout ce pays tant de salpêtre, qu'il est très-aisé d'en faire en grande quantité. Il fit aussi faire des armes pour ceux de ses gens qui n'en avoient pas : on mêloit de l'argent & du cuivre, dont on faisoit de très-bonnes cuirasses. Il avoit aussi ramassé toutes les armes qu'il avoit pû trouver dans le pays : de sorte que celui de ses gens qui étoit le moins bien armé, avoit tout au moins une cotte d'armes, & une cuirasse ou corselet, & un casque de cette matiere, dont nous venons de parler. Les Indiens sçavoient fort bien faire toutes ces sortes d'armes, de la même façon, & à l'imitation de celles de Milan. De cette maniere, Dom Diegue équipa fort bien, & mit en fort bon ordre deux cens Arquebusiers : il fit aussi quelques Compagnies de Gendarmes; car jusqu'à présent au Perou, on n'a point encore vû de Cavalerie legere, ou au moins fort rarement, & fort peu. Les choses étant dans ces termes, il survint quelque different entre les Capitaines Garcias d'Alvarado, & Christoval de Sotelo : ils se battirent, & Christoval fut tué. Ces deux Capitaines avoient chacun de son côté plusieurs amis, & plusieurs partisans dans l'armée, de sorte

que

que cet accident y caufa de grands troubles, & penfa les mettre aux mains les uns contre les autres ; & fi Dom Diegue ne les eût un peu appaifé avec beaucoup de moderation & d'adreffe, il en feroit infailliblement arrivé quelque grand mal, & ils fe feroient égorgez les uns les autres. Cependant Garcias d'Alvarado remarquant fort bien que la mort de Sotelo tenoit fort au cœur à Dom Diegue, qui l'avoit beaucoup aimé, & qu'il feroit fans doute dans la fuite tout ce qu'il pourroit pour la venger, il prenoit non-feulement des précautions pour fa propre confervation, mais auffi des mefures pour fe défaire de Dom Diegue. Pour cela, il le convia un jour à aller manger chez lui, réfolu de le tuer pendant le repas. Dom Diegue ayant quelque foupçon de la vérité, après avoir accepté le convié, s'en excufa fous prétexte de fe trouver indifpofé. Garcias d'Alvarado voyant cela, & toutes fes affaires étant bien difpofées, & dans l'état où il les fouhaitoit pour l'exécution de fon deffein, il réfolut d'aller lui-même bien accompagné de plufieurs de fes amis, pour preffer Dom Diegue de venir. En allant, il trouva fur le chemin un nommé Martin

Carillo, à qui il dit où il alloit : celui-cy lui répondit, que s'il vouloit suivre son conseil, il n'iroit pas, parce qu'il étoit persuadé qu'il s'exposeroit beaucoup, & qu'infailliblement on le feroit tuer : un autre Soldat lui dit encore à peu près la même chose : mais nonobstant tout il continua son chemin. En arrivant au logis de Dom Diegue, il le trouva couché sur un lit de repos, & dans une chambre voisine il y avoit des gens armez, qu'on y avoit secretement postez à dessein. Garcias d'Alvarado étant entré avec ceux qui le suivoient, dans la chambre de Dom Diegue, il lui dit : *J'espere que votre indisposition ne sera rien, Monsieur, il faut faire un peu d'effort, & vous lever pour tâcher de vous divertir, cela ne peut que vous être bon & utile pour votre santé ; vous mangerez si peu qu'il vous plaira : mais au moins vous nous servirez de Chef, & nous aurons le plaisir de vous avoir à notre tête.* Dom Diegue répondit, qu'il le vouloit, puisqu'il témoignoit le souhaiter si fortement ; & s'étant levé incontinent, il se fit donner un manteau, ayant déja sa cotte d'armes, son épée, & son poignard. Ils se mirent donc en devoir de sortir, Garcias d'Alvarado mar-

chant devant Dom Diegue : alors Jean d'Herrada qui étoit aussi du complot, accompagné de plusieurs autres, tenant la porte, la ferma, & se jettant sur Garcias d'Alvarado, il lui cria : Vous êtes pris, Monsieur. Dom Diegue en même-tems tira son épée, en donna un coup à Garcias & le blessa, en disant, qu'il ne falloit point le prendre prisonnier, mais le tuer : incontinent Jean Balsa, Alfonse de Sayavedra, Diegue Mendez, frere de Rodrigue Orgognos, & plusieurs autres qui étoient dans l'embuscade, en sortirent, & le percerent de tant de coups, qu'il mourut sur le champ. La nouvelle en étant sçûe en ville, y causa des murmures, & quelques mouvemens qui auroient pû avoir des suites fort facheuses, si Dom Diegue ne s'étoit incontinent rendu à la Place, où il appaisa le peuple autant qu'il lui fut possible; sa présence fit que quelques amis de Garcias d'Alvarado se retirerent : & incontinent, pour donner de l'occupation à ses troupes, il les fit sortir de Cusco pour marcher contre Vaca de Castro, dont il avoit appris la jonction avec Pierre Alvarez & Alfonse d'Alvarado. Dom Diegue étoit accompagné dans cette expedition par Paul,

frere de l'Ynga, que le Président son pere avoit fait Ynga, & son secours dans cette occasion étoit de si grande importance, que bien qu'il marchoit devant l'armée, & que bien qu'il ne fût accompagné que par un assez petit nombre d'Indiens, néanmoins il obligeoit ceux de toutes les Provinces par où il avoit à passer, de fournir des vivres pour l'armée, & des hommes pour porter les charges, & de rendre tous les autres services dont on avoit besoin.

CHAPITRE XV.

Vaca de Castro va de los Reyes à Xauxa. Ce qu'il y fit.

VAca de Castro étant arrivé à la Ville de los Reyes, fit faire plusieurs Arquebuses par les Maîtres qu'il trouva en ce lieu, & fit aussi tous les autres préparatifs qu'il jugeoit necessaires. Il emprunta des Habitans & des Marchands de la Ville cinq à six cens mille livres, parce que Dom Diegue avoit pris & épuisé tout le Trésor Royal. Puis partant de los Reyes, il y laissa pour son Lieutenant, François de Bar-

rionevo, & pour Commandant de la Marine, Jean Perez de Guevara, emmenant avec lui le plus de gens qu'il lui fut possible. Il prit la route de Xauxa, ayant donné ordre à tous les habitans de los Reyes, qu'au cas que Dom Diegue, comme on le disoit, y vînt cependant par un autre chemin, ils se retirassent avec leurs femmes & leurs effets dans les navires, jusqu'à ce qu'il retournât lui-même à la suite de Dom Diegue. En arrivant à Xauxa, il trouva Pierre Alvarez qui l'y attendoit avec ses troupes & une bonne provision d'armures & de piques, & sur tout une grande quantité de poudre qu'on y avoit fait. Vaca de Castro distribua les Cavaliers qui l'accompagnoient, & les incorpora dans les Compagnies de Pierre Alvarez, de Pierre Anzurez, & de Garcilaso de la Vega, qui étoient Capitaines de Cavalerie : & à l'égard des gens de pied qui le suivoient aussi, il en distribua une partie dans les Compagnies de Pierre de Vergara & de Nugno de Castro, qui étoient Capitaines d'Infanterie. Il fit aussi deux nouvelles Compagnies, l'une de Cavalerie, dont il donna le commandement à Gomez d'Alvarado, & l'autre d'Arquebusiers, dont il fit Capitaine le

Bachelier Jean Velez de Guevara. C'étoit un homme de Lettres, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fût fort bon Soldat, extrêmement adroit & industrieux ; il avoit lui-même beaucoup contribué à faire, comme il faut, les arquebuses des Soldats de sa Compagnie. Avec cela, il ne laissoit pas d'être aussi fort habile dans les Lettres : ce qui fit que dès le tems dont nous parlons maintenant, puis encore dans la suite pendant les révolutions qui arriverent sous Gonzale Pizarre, & dont on parlera ci-après, il exerça une Charge de judicature. Jusqu'à midi il étoit vêtu en homme de Lettres fort honnêtement ; il tenoit ses audiences, & expedioit les affaires qui se présentoient. Après cela, il se vêtoit en habit de Cavalier avec un haut-de-chausse & un pourpoint de couleur en broderie d'or fort magnifique, son colet de buffe, une plume à son chapeau, son arquebuse sur l'épaule, faisant faire l'exercice à sa Compagnie, s'exerçant aussi lui-même à tirer. Vaca de Castro disposa donc ainsi son armée, composée en tout de sept cens hommes, entre lesquels il y avoit trois cens soixante dix Cavaliers & cent soixante-dix Arquebusiers. Il fit Ser-

gent-Major le Capitaine François de Carvajal, le même qui depuis fut Mestre de Camp General de Gonzale Pizarre. C'étoit lui qui regloit presque tous les mouvemens de l'armée, parce qu'il avoit beaucoup d'experience dans les affaires de la guerre, dont il faisoit le métier depuis plus de quarante ans, ayant été simple Soldat, puis Lieutenant dans les guerres d'Italie. Dans ce tems-là Vaca de Castro reçut quelques Envoyez de la part de Gonzale Pizarre qui étoit depuis peu de retour à Quito de ce voyage si pénible, dont nous avons fait la description : il faisoit sçavoir à ce Gouverneur qu'il marchoit à son secours avec les troupes qu'il avoit pû lever. Vaca de Castro lui écrivit, en le remerciant honnêtement de sa bonne volonté, & lui mandant qu'il demeurât à Quito, & ne vînt point à l'armée, parce qu'il esperoit toujours de faire quelque accommodement avec Dom Diegue, & qu'il ne recherchoit, & ne souhaitoit que de pouvoir rétablir la paix dans le pays. Il en usoit encore ainsi pour mortifier un peu la presomption de Gonzale Pizarre : il est vrai aussi qu'il craignoit que la vengeance qu'il rechercheroit sans doute avec beaucoup d'em-

pressement de la mort du Marquis son frere, ne fût un obstacle invincible qui empêcheroit toûjours Dom Diegue de se soumettre par un accommodement, parce qu'il n'oseroit jamais se mettre entre les mains d'un homme auprès de qui seroit Gonzale Pizarre, qui sans doute ne manqueroit pas d'avoir beaucoup de crédit dans l'armée par le grand nombre d'amis qu'il y auroit. D'autres disent que Vaca de Castro craignoit que si Gonzale Pizarre étoit à l'armée, on ne le choisist pour General, parce qu'il étoit fort aimé, & que d'ailleurs il ne sembloit pas qu'il y eût rien à craindre de son ressentiment particulier, puisque la guerre se faisoit plûtôt d'une maniere fort juste & fort équitable que par un esprit de vengeance. Outre cela il envoya aussi ordre à ceux qui avoient le soin & la charge des enfans du Marquis de demeurer dans les lieux où ils étoient, dans les Villes de saint Michel & de Truxillo, sans venir à los Reyes jusques à ce qu'il en eût autrement disposé. Il alleguoit pour raison, ce qui au fond n'étoit qu'un prétexte specieux, c'est que ses enfans étoient plus en sureté dans ces lieux-là qu'ils ne seroient à Lima.

CHAPITRE.

CHAPITRE XVI.

Vaca de Castro s'avance avec son armée de Xauxa à Guamanga. Il tâche d'engager Dom Diegue à se soumettre, & entendre à quelque accommodement.

APrès que Vaca de Castro eut fait ses préparatifs, & mis ses gens en bon ordre à Xauxa, il se mit en marche, & prit la route de Guamanga, à cause qu'il avoit eu nouvelle que Dom Diegue venoit à grand-hâte pour entrer dans cette Ville, ou pour occuper le passage d'une riviere qui étoit fort important, & donnoit un grand avantage sur l'ennemi à celui qui l'occuperoit le premier, parce que la Ville est entourée de profondes valées, & de précipices qui la rendent de difficile accès, & lui servent de fortifications naturelles. Le Capitaine Diegue de Royas qui marchoit devant l'armée pour découvrir, étoit déja entré dans cette Ville, où ayant appris la diligence avec laquelle Dom Diegue s'avançoit, il s'étoit fortifié de son mieux, pour se pouvoir défendre jusques à ce que Vaca

de Castro fût arrivé. Cela obligea donc ce Gouverneur à partir promptement, & faire aussi de son côté toute la diligence possible : il fit de plus prendre les devans au Capitaine Castro avec ses Arquebusiers, pour se saisir d'un passage difficile qui est près de Guamanga nommé la Côte ou la Montagne de Parcos. Vaca de Castro étant arrivé un soir à deux lieuës de Guamangua, on lui dit que Dom Diegue entroit cette même nuit dans la Ville, ce qui le chagrina fort, parce que toutes ses troupes n'étoient pas encore arrivées, & ne pouvoient pas même arriver si promptement. Alfonse d'Alvarado retourna pour les rassembler toutes, & les faire marcher incessamment en bon ordre : il y en eut des derniers qui firent ce jour-là cinq grandes lieuës, équipez & armez comme ils étoient, ce qui ne se put faire sans beaucoup de peine, sur-tout parce que le chemin étoit fort difficile, plein de rochers & de précipices. Ils passerent par la Ville, & demeurerent toute la nuit en armes de l'autre côté, parce qu'ils n'avoient aucune nouvelle des ennemis, & ne sçavoient s'ils n'étoient point fort près d'eux. Le lendemain pourtant ils formerent leur Camp, & prirent quel-

que repos, ayant sçû par leurs Coureurs qui avoient été à la découverte jusqu'à plus de six grandes lieuës, que les ennemis n'étoient pas si près qu'ils l'avoient cru. En effet, on apprit que Dom Diegue étoit à neuf lieuës de là, & là-dessus Vaca de Castro lui écrivit par François de Diaquez, frere d'Alfonse de Diaquez Secretaire du Roy, qui étoit venu du Camp de Dom Diegue, *le sommant de la part de Sa Majesté de venir se ranger sous l'Etendart Royal, & congedier son armée, moyennant quoi il obtiendroit le pardon de tout le passé : mais que s'il refusoit de le faire, on procederoit contre lui à toute rigueur comme contre un sujet rebelle à son Prince, & criminel de Léze-Majesté.* Dans le même-tems qu'on envoya ces Lettres, on envoya aussi par un autre côté un fantassin qui connoissoit fort bien le pays, vêtu en Indien, avec des lettres pour plusieurs Gentilshommes de l'armée de Dom Diegue. Cet homme, quelque adroit qu'il fût, ne put s'empêcher d'être découvert ; on remarqua sa piste dans quelques endroits couverts de neige ; on le suivit, on le prit, & on l'amena à Dom Diegue qui le fit pendre. Il fit même là-dessus de grandes plaintes de

Vaca de Castro, de ce qu'en même-tems qu'il lui faisoit faire d'un côté des propositions d'accommodement, il envoyoit de l'autre des Espions pour débaucher ses gens. Puis en présence des Envoyez, il fit ranger son armée en bataille, donnant ordre à tous ses Officiers de se préparer pour le combat, & promettant à quiconque tueroit quelqu'un des Habitans qui étoient établis dans le pays, qu'il lui donneroit les Indiens, les biens & la femme du mort. Dom Diegue répondit ensuite à Vaca de Castro par le même Diaquez, & par Dom Diegue de Mercado : » Qu'il ne lui „ obéiroit en aucune maniere tandis „ qu'il seroit accompagné de ses ennemis, qui étoient Pierre Alvarez Holguin, Alfonse d'Alvarado, & quelques autres semblables à eux. Qu'à „ l'égard de son armée, il ne la congedieroit point, à moins qu'il ne vît une „ amnistie en forme signée de la propre „ main de Sa Majesté, non de celle du „ Cardinal de Seville Dom Fra-Garcias „ de Loaysa qu'il ne reconnoissoit point, „ ignorant qu'il eût aucun ordre ni aucun pouvoir de la part de Sa Majesté „ pour les affaires des Indes. Qu'enfin il se trompoit fort dans ses espe-

„ rances, s'il s'imaginoit qu'aucun de
„ ceux de son armée l'abandonnât pour
„ se rendre à lui, & que ceux qui avoient
„ voulu le lui persuader l'abusoient :
„ qu'il pouvoit donc se préparer à le re-
„ cevoir, puisqu'il alloit partir pour le
„ combattre, & qu'il étoit fort assuré
„ d'être vigoureusement secondé par
„ tous les siens, qu'ainsi il étoit résolu
„ de défendre le pays jusqu'au dernier
„ soupir.

CHAPITRE XVII.

Vaca de Castro se prépare pour donner bataille.

VAca de Castro ayant reçu la réponse de Dom Diegue, & voyant son opiniâtreté, fit marcher son armée, & la fit poster dans un lieu plein & uni qu'on nomme Chupas, la faisant un peu éloigner de Guamanga, parce que le terrein y est trop rude, & trop difficile pour pouvoir commodément y donner bataille. Il demeura trois jours à Chupas ; & comme c'étoit au milieu de l'Hyver, il ne cessa de pleuvoir pendant tout ce tems-là, & cependant les trou-

pes furent toujours obligées de se tenir en état, & sous les armes, parce que l'ennemi étoit proche. Vaca de Castro se résolut donc au combat, puisqu'il ne voyoit aucun moyen d'accommodement : mais ayant remarqué que plusieurs de ceux qui le suivoient, étoient scandalisez de la bataille des Salines, & disoient que Sa Majesté ne l'avoit point approuvée, puisqu'elle tenoit Fernand Pizarre prisonnier à cause de cela : il jugea à propos d'observer quelque formalité, tant pour justifier sa propre conduite que pour contenter ses troupes. Il prononça donc une Sentence dans les formes contre Dom Diegue, & la signa en présence de toute son armée. Par ce jugement juridique il le déclaroit traître & rebelle aux ordres de Sa Majesté, & comme tel le condamnoit à la mort, & à la confiscation de tous ses biens, tant lui que tous ceux qui le suivoient. Après avoir prononcé cette Sentence, il somma tous les Officiers, & leur commanda de lui prêter aide & faveur pour la mettre à execution. Le lendemain Samedi à l'heure de la Messe, les Coureurs donnerent l'allarme, parce que les ennemis étoient fort près : ils avoient couché à deux petites lieuës de là, & ils

marchoieut par un chemin détourné à la gauche du Camp, prenant leur route par quelques petites colines aſſez commodes, pour éviter un marais qui étoit au-devant de l'armée de Vaca de Caſtro. Leur deſſein étoit de ſe rendre maîtres de la Ville de Guamanga avant que de donner bataille : au reſte, ils ne doutoient nullement de la victoire à cauſe de la grande quantité d'artillerie dont ils étoient ſi bien munis. S'étant approchez de ſi près que les troupes avancées des deux partis, étoient à la portée de l'Arquebuſe, & ſe pouvoient parler, Vaca de Caſtro détacha le Capitaine Caſtro avec cinquante Arquebuſiers pour eſcarmoucher tandis que ſes troupes monteroient par un pente de montagne, par où il leur falloit neceſſairement paſſer, ce qui ne ſe faiſoit pas ſans crainte : parce que ſi Dom Diege avoit ſçu prendre ſon tems, il auroit pû leur faire beaucoup de mal avec ſon artillerie. En effet, toute l'Infanterie fut quelquefois obligée de faire alte en montant, afin de marcher en ordre : ce que François de Carvajal Sergent Major ayant remarqué, afin d'éviter le retardement, & faire que toutes les troupes euſſent bien-tôt gagné la hauteur, il

ordonna que chaque Compagnie monteroit l'une après l'autre sans garder un ordre exact dans cette marche difficile, jusqu'à ce qu'étant arrivez au haut ils se remettroient en bon ordre. Il en usa ainsi pour éviter le retardement d'une marche qui eût été fort périlleuse, si les ennemis avoient sçu bien prendre leur tems pour en profiter. Ils gagnerent donc la hauteur dans le tems que les Arquebusiers de Castro escarmouchoient avec l'arriere-garde de Dom Diegue qui ne laissa pas de continuer toujours sa marche, jusqu'à ce qu'il eût pris son poste, & se fût rangé en bataille.

CHAPITRE XVIII.

Vaca de Castro fait avancer ses troupes contre Dom Diegue pour donner combat.

TOutes les troupes étant montées, de sorte qu'il n'y avoit plus audessus d'elles qu'une fort petite coline, Vaca de Castro donna ordre au Sergent Major de les ranger en bataille, ce qu'il fit. Après cela ce Gouverneur les ex-

hortant à bien faire leur devoir, leur dit : „ Qu'ils devoient soigneusement „ considerer qui ils étoient, d'où ils „ venoient, & pour qui ils combattoient : „ que le sort du Perou étoit entre leurs „ mains, & dépendoit de leur courage : „ que s'ils étoient vaincus, ni lui ni eux „ ne pouvoient éviter la mort : mais „ que s'ils remportoient la victoire, ou- „ tre le service important qu'ils ren- „ droient à leur Roy, comme ils y étoient „ obligez en bons & fideles sujets, ils „ demeureroient par ce moyen dans la „ possession & la jouissance de tous leurs „ effets; & de tous leurs biens, ajoû- „ tant, qu'à ceux qui n'en avoient pas, „ il leur en donneroit au nom & de la „ part de Sa Majesté, qui ne souhaitoit „ la possession de ce pays que pour le „ donner & le distribuer à ceux qui la „ serviroient fidellement. Qu'au reste, „ il voyoit bien qu'il n'avoit pas besoin „ d'un long discours, ni de grandes ex- „ hortations pour les encourager, puis- „ qu'il parloit à des Gentilshommes „ pleins de cœur & d'honneur, & à de „ braves Soldats, de qui il se proposoit „ de suivre l'exemple plûtôt que d'en- „ treprendre de le leur donner, & que „ pour leur faire connoître qu'il vouloit

» veritablement être l'imitateur de leur
» bravoure, il marcheroit à leur tête,
» & romproit la premiere lance. Ils lui
» répondirent tous fort courageusement
» qu'ils feroient leur devoir, & qu'ils
» se feroient hacher en pieces plûtôt
» que de se laisser vaincre, parce qu'ils
» regardoient cela comme leur interêt,
» & leur affaire propre. » Les Officiers prierent avec beaucoup d'instance Vaca de Castro de ne se point mettre à l'avant-garde, lui protestant qu'ils s'y opposeroient toujours, & que ce ne seroit jamais de leur consentement : mais qu'il devoit plûtôt demeurer à l'arriere-garde avec trente Cavaliers, afin de donner du secours dans les endroits où il verroit que cela seroit necessaire. Il fit donc ce qu'ils souhaitoient ; & voyant qu'il n'y avoit plus qu'environ une heure & demie de jour, il vouloit qu'on remît le combat au lendemain : mais le Capitaine Alfonse d'Alvarado lui dit que c'étoit se perdre de differer, & qu'il étoit necessaire de donner la bataille dès ce soir même, puisque tous leurs gens y étoient si bien résolus, & que peut-être la nuit pourroit faire changer de sentiment à quelques-uns. Vaca de Castro suivit ce sentiment, bien

que la nuit fût fort proche, difant feulement là-deffus, qu'il voudroit avoir le pouvoir de Jofué pour arrêter le foleil. En même-tems l'artillerie de Dom Diegue commença à jouer : & parce que pour l'attaquer on ne pouvoit defcendre en droite ligne fans s'expofer à en fouffrir beaucoup, à caufe qu'on auroit été directement en bute à fon canon, cela obligea le Sergent Major & Alfonfe d'Alvarado de prendre à main gauche, où ils trouverent un paffage fûr qui defcendoit dans une Valée, par où ils pouvoient aller aux ennemis, fans que leur artillerie leur fît aucun mal, parce que tous les boulets paffoient par-deffus leur tête. Les troupes marcherent donc dans cet ordre. Alfonfe d'Alvarado à la droite avec fa Compagnie, & l'Etendart Royal porté par Chriftoval de Barientos, originaire de Ville-Rodrigue & Habitant de Truxillo : à la gauche marchoient les quatre Capitaines, Pierre Alvarez Holguin, Gomez d'Alvarado, Garcilafo de la Vega, & Pierre Anzurez, conduifant chacun fa Compagnie en bon ordre, & marchant à la tête. Au milieu des deux Efcadrons de Cavalerie, marchoient les Capitaines Pierre de Vergara, & Jean Velez de

Guevara avec l'Infanterie : Nugno de Castro marchoit devant avec ses Arquebusiers pour commencer la charge, & engager le combat, puis se retirer à tems à son gros. Vaca de Castro demeura à l'arriere-garde avec ses trente Cavaliers, un peu éloigné de ses gens, de maniere qu'il pouvoit aisément remarquer les endroits où il étoit plus necessaire d'envoyer du secours, ce qu'il ne manquoit pas de faire à propos.

CHAPITRE XIX.

De la Bataille de Chupas, & de ce qui s'y passa.

PEndant que les troupes de Vaca de Castro marchoient aux ennemis, ceux ci faisoient un feu continuel de leur artillerie : mais comme tous leurs coups étoient inutiles, parce qu'ils passoient trop haut, Dom Diegue soupçonna que le Capitaine Candie, qui en avoit la charge, avoit été gagné, & que c'étoit exprès qu'il faisoit ainsi tirer haut. Il alla donc à lui tout en colere, & le tua de sa propre main : puis il pointa lui-même une piece de canon,

& y mit le feu, donnant dans un Escadron, où il tua quelques gens. Carvajal ayant vû cela, & considerant que l'artillerie qu'ils avoient de leur côté ne pouvoit pas leur être d'un grand usage, il fit prendre la résolution de la laisser là sans s'en servir, & de hâter un peu le pas. Alors Dom Diegue & ses Capitaines Jean Balsa, Jean Tello, Diegue Mendez, Malavez, Diegue de Hoces, Martin de Bilbao, Jean d'Ollo, & la plûpart des autres étoient postez de maniere que toute leur Cavalerie étoit partagée en deux Escadrons au milieu desquels étoit placée leur Infanterie. Leur artillerie étoit au-devant pointée du côté que Vaca de Castro pouvoit les faire attaquer. Ils crurent que c'étoit marquer trop de timidité d'attendre leurs ennemis en cet état, & qu'il falloit leur épargner la peine d'une partie du chemin, & s'avancer à leur rencontre. Ils firent donc marcher leurs troupes, & avancer leur artillerie du côté que venoit Vaca de Castro. Ce mouvement se fit contre le sentiment de Pierre Suarez leur Sergent Major, qui étant homme fort entendu, & fort experimenté à la guerre, n'étoit pas de cet avis : ainsi en leur voyant changer de

cette maniere leur artillerie, il jugea qu'ils se perdoient : parce qu'au-devant du lieu où elle étoit premierement postée, il y avoit une campagne d'assez grande étenduë que les ennemis n'auroient pû traverser pour en venir aux mains, sans que le canon leur fît beaucoup de mal : au lieu que les gens de Dom Diegue, s'avançant comme ils faisoient, & accourcissant cet espace, perdoient une belle occasion qu'ils avoient de leur nuire, & se privoient eux-mêmes du moyen de le faire. Nonobstant ces remontrances, ils avancerent toujours, & se posterent près d'une coline sur laquelle devoit paroître l'armée de Vaca de Castro, de sorte que jusqu'à ce qu'elle fût en effet arrivée sur cette coline qui la couvroit, l'artillerie de Dom Diegue ne pouvoit leur faire aucun mal, & y étant une fois arrivez, ils se trouvoient si près des ennemis que le canon ne pouvoit pas longtems leur nuire ni les empêcher d'en venir aux mains. Pierre Suarez Sergent Major voyant donc qu'on méprisoit son avis, poussa son cheval, & se rendit à l'armée de Vaca de Castro. Dans le même-tems Paul, frere de l'Ynga, avec un grand nombre d'Indiens, atta-

qua les troupes de Castro à la gauche en leur tirant une grande quantité de pierres & de fléches : mais comme les Arquebusiers en tuerent quelques-uns, les autres prirent incontinent la fuite ; Martin Cote, qui commandoit une Compagnie d'Arquebusiers de Dom Diegue, s'avança alors de ce côté-là avec sa Compagnie, & ses gens commencerent à escarmoucher avec ceux du Capitaine Castro. Alors les troupes du Gouverneur marchant au petit pas au son des Tambours & des Trompettes, commencerent à paroître sur la hauteur : là ils firent alte, afin de prendre leur tems pour charger, parce que l'artillerie, qui tiroit incessamment, ne leur en donnoit pas le tems : au reste quoiqu'ils en fussent assez près, elle ne leur faisoit pas beaucoup de mal, à cause que la plûpârt des boulets passoient pardessus leur tête : mais s'ils eussent été vingt pas plus avancez, ils en eussent extrêmement souffert, parce qu'elle leur auroit donné à plomb. Il est vrai pourtant que l'Infanterie de Vaca de Castro en souffrit beaucoup, & en reçut bien du mal, à cause qu'elle étoit dans un lieu plus élevé, où les boulets donnoient directement, si bien qu'un seul

emporta toute une file, & fit ouvrir le bataillon : mais les Capitaines le firent promptement remettre en ordre en courant l'épée à la main, & menaçant de tuer ceux qui ne se rangeroient pas, ainsi il se referma. Cependant le Sergent Major François de Carvajal retenoit les Capitaines & les empêchoit de donner, attendant que la fureur de l'artillerie diminuât un peu. Alors la Cavalerie étant montée un peu plus haut sur la coline, les Arquebusiers de Dom Diegue tuerent Pedro Alvarez Holguin, & Gomez de Tordoya, & leurs décharges en blessoient & tuoient toujours quelques autres. Là-dessus le Capitaine Pedro de Vergara se voyant blessé d'un coup d'Arquebuse, commença à crier hautement contre la Cavalerie, disant, qu'ils dovoient donner s'ils ne vouloient bien-tôt voir périr toute l'Infanterie qui étoit exposée à tout le feu des ennemis. Incontinent les Trompettes sonnerent la charge, & les Escadrons de Vaca de Castro s'avancerent : ceux de Dom Diegue faisant aussi de leur côté le même mouvement, les reçûrent avec beaucoup de courage, si bien qu'ils se joignirent ; le choc fut rude, presque toutes les lances de côté & d'autre furent

rent rompuës, & plusieurs Cavaliers de l'un & de l'autre parti tomberent morts ou blessez. Puis ils mirent l'épée à la main, & commencerent un sanglant combat à coups de sabre, de massuë & de hache : il y avoit des Cavaliers qui se servoient de coignées, comme celles qu'on a pour fendre le bois, qu'ils tenoient des deux mains, & en donnoient de si grands coups, que ni casque, ni autre armure n'étoit capable d'y résister. Ils combattirent ainsi quelque tems avec beaucoup de furie, jusqu'à ce qu'étant les uns & les autres hors d'haleine, il prirent un peu de relâche. Là dessus l'Infanterie de Vaca de Castro s'avança contre celle de Dom Diegue, Carvajal marchant à la tête, & les encourageant autant qu'il lui étoit possible & par ses paroles & par son exemple. Ne craignez point l'artillerie, leur disoit-il, je suis aussi gros que deux de vous ensemble, & cependant je ne la crains point; & vous voyez combien de boulets passent auprès de moi sans me toucher : puis afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il se fioit sur ses armes qui étoient bonnes, il ôta sa cotte de maille & son casque, & les jetta par terre; demeurant avec un simple pourpoint de toile. Il s'avança de

cette maniere marchant droit à l'artillerie ; tous les autres le ſuivirent ſi bien, qu'ils la gagnerent & s'en rendirent les maîtres, ayant tué pluſieurs de ceux qui la gardoient, puis ils la pointerent contre leurs ennemis : cela fut pouſſé avec tant de vigueur, & réuſſit ſi heureuſement, qu'on attribua à cette action la plus grande partie de la victoire. Cependant le jour manquoit, & la nuit devenoit obſcure, ſi bien qu'ils ne ſe connoiſſoient preſque plus les uns les autres que par la voix. La Cavalerie après quelques momens de relâche, avoit recommencé le combat, & déja la victoire panchoit du côté de Vaca de Caſtro, lorſqu'il vint lui-même à la charge avec ſes trente Cavaliers de reſerve; il attaqua à la main gauche où il y avoit deux Compagnies de Dom Diegue qui faiſoient encore ferme, quoique la plûpart des autres commençaſſent à plier. En attaquant, il cria, victoire, victoire, ce qui n'empêcha pas que le combat ne fût encore opiniâtre & vigoureux de part & d'autre dans cet endroit : il y eut quelques Cavaliers, du nombre de ces trente qui furent bleſſez & renverſez par terre, & le Capitaine Ximenez, N. de Montalve, qui étoit

de Medina del Campo, & quelques-autres Cavaliers y furent tuez. Enfin, ceux de Vaca de Castro s'opiniâtrerent avec tant de résolution, que les gens de Dom Diegue tournerent le dos & prirent la fuite en désordre. On les poursuivit, & on en tua & blessa plusieurs. Il y eut deux de leurs Capitaines, l'un nommé Bilbao, & l'autre Christoval de Sosa, qui, quand ils virent tourner le dos à leurs gens, furent si penetrez de douleur & de rage, qu'ils se jetterent comme des désesperez au travers des ennemis, frappant à droit & à gauche, & criant l'un & l'autre de toute leur force : *Je suis un tel, qui ai tué le Marquis.* Ce qu'ils continuerent jusqu'à ce qu'on les eût mis en pieces. Plusieurs des gens de Dom Diegue se sauverent à la faveur de l'obscurité de la nuit, & quelques-uns pour n'être pas reconnus, & se sauver plus aisément, jetterent leurs écharpes, & en prirent de celles des ennemis qu'ils trouvoient morts ; car les écharpes des uns & des autres étoient fort differentes, celles des Troupes de Vaca de Castro étant rouges, & celles des gens de Dom Diegue blanches. La victoire demeura donc à Vaca de Castro, bien qu'avant d'en venir aux mains il eût perdu

beaucoup plus de monde que ſon ennemi, de ſorte qu'alors Dom Diegue ſe croyoit aſſuré d'être vainqueur. Les fuyards qui penſoient ſe ſauver par la Vallée, furent tous tuez par les Indiens, & cent cinquante Cavaliers qui s'enfuirent à Guamanga, diſtante de deux lieuës où s'étoit donnée la bataille, y furent déſarmez & pris par le petit nombre d'habitans qui étoient demeurez dans cette Ville. Dom Diegue s'enfuit à Cuſco, où Rodrigue de Salazar de Tolede qui y étoit ſon Lieutenant, & Antoine Ruiz de Guevara un des Magiſtrats, le firent prendre priſonnier, & avec lui Diegue Mendez, compagnon de ſa fuite. Ainſi finit l'autorité & le gouvernement de Dom Diegue, qui s'étant vû un jour Seigneur & Maître du Perou, ſe vit le nedemain arrêter priſonnier par des Officiers créez & établis de ſa main, qui en uſerent ainſi de leur propre mouvement, & ſans en avoir reçû l'ordre de perſonne. Cette bataille fut donnée le ſeiziéme our de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-deux.



CHAPITRE XX.

Vaca de Castro donne des loüanges à ses Troupes, & leur rend graces de la victoire qu'il venoit de remporter par leur courage.

UNe grande partie de la nuit se passa avant qu'on pût rassembler l'Armee victorieuse, parce que les soldats étoient occupez à piller les tentes des gens de Dom Diegue, où ils trouverent beaucoup d'or & d'argent, & tuerent quelques soldats qui s'y étoient cachez, ou qui étant blessez n'avoient pû fuir. Après qu'on l'eût enfin rassemblée, on se tint encore sur ses gardes, & on fit demeurer en ordre & sous les armes, tant l'Infanterie que la Cavalerie, parce qu'on craignoit que les Troupes de Dom Diegue se ralliassent. Vaca de Castro passa la plus grande partie de la nuit à donner des loüanges & faire des caresses à toute son Armée en general, & rendre graces à chaque soldat en particulier d'avoir si bien fait son devoir. Il y eut dans cette bataille plusieurs Officiers & plusieurs soldats de l'un & de

l'autre parti qui ſe ſignalerent beaucoup : Dom Diegue en particulier s'y diſtingua fort, & fit paroître beaucoup de courage & de valeur, faiſant plus qu'il ne ſembloit qu'on dût attendre de ſon âge, qui n'étoit que de vingt-deux ans : il étoit animé par la conſideration de la mort de ſon pere, dont il croyoit la vengeance juſte : il y eut auſſi quelques-uns de ceux de ſon Armée qui l'imiterent fort bien. Du côté de Vaca de Caſtro, ils étoient animez par le déſir de venger la mort du Marquis, pour la mémoire duquel ils conſervoient un amour & une fidelité inviolable, ſi bien qu'aucun péril n'étoit capable de les étonner, ni les empêcher de faire leur devoir pour en venir heureuſement à bout. Il mourut des deux côtez environ trois cens hommes, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Officiers & perſonnes de marque, comme Pedro Alvarez Holguin & Gomez de Tordoya, qui pour ſe faire diſtinguer dans cette occaſion, étoient vêtus de velours blanc en broderie d'or par-deſſus leurs armes, ce qui les faiſoit aiſément remarquer, & fut cauſe qu'ils furent tuez par les Arquebuſiers, comme on l'a dit. Alfonſe d'Alvarado ſe ſignala auſſi beaucoup ;

Carvajal tout de même, qui sans craindre aucun péril, marcha droit à l'artillerie des ennemis, bien qu'elle tirât continuellement, & que les Arquebusiers qui la gardoient fissent de leur côté un si grand feu, qu'il sembloit impossible d'éviter qu'il n'y eût quelque bale qui l'atteignît. On eût dit que ce mépris de la mort la faisoit fuir de lui: comme en effet il arrive souvent dans les plus grands périls, que celui qui les brave s'en sauve, & que ceux qui les craignent le plus y périssent : cela se vit dans cette bataille, où un jeune homme qui n'osa s'exposer aux coups, & s'alla cacher de peur derriere un rocher, y eut la tête cassée par un éclat de pierre qu'un boulet de canon en fit sauter, & fut ainsi tué dans le lieu où il croyoit s'être mis en sûreté. Les principaux de ceux qui se signalerent dans cette bataille, & dans les dispositions & les affaires qui la concernent pour la faire réussir heureusement comme elle fit, furent le Licentié Carvajal, François de Godoy, Diegue d'Aguilera, Nicolas de Ribera, Jerôme d'Aliaga, Jean de Barbaran, Michel de la Cerna, Lope de Mendoze, Diegue Centeno, Melchior Verdugo, Christoval de Bar-

rientos, Gomez d'Alvarado, Gaſpar Rodriguez, Dom Gomez de Luna, Pedro de Hinoioſa, François de Carvajal, Dom Pedro Porto Carrero, Alfonſe de Caceres, Diegue Ortis de Guſman, Sebaſtien de Merlo, François d'Ampuero, & pluſieurs autres. Outre ceux-là, il y en eut quelques-uns qui avoient été du parti d'Almagre, & qui, comme on l'a dit, ſuivirent Vaca de Caſtro, parce qu'il agiſſoit au nom de Sa Majeſté, leſquels ſe ſignalerent auſſi beaucoup; dont les principaux furent, Pedro Alvarez Holguin, Dom Alfonſe de Montemayor, Jean de Sayavedra, Martin de Robles, Lorenço d'Aldana, Dom Chriſtoval Ponce de Leon, Pablo de Meneſes, Vaſco de Guevara, le Maître des Comptes Jean de Guſman, Diegue Nuguez de Mercado, Pero Lopez d'Ayala, Diegue Bezarra, Diegue Maldonat, Jean Garcia, Diegue Gallego, François Gallego, Pero Ortiz, Alfonſe de Meſa, Denis de Bouadilla, Louis Garcias de ſaint Mamez, Garci Gutierrez d'Eſcobar, Marc d'Eſcobar, Jean d'Horbaneja, Diegue d'Ocampo, & pluſieurs autres. Vaca de Caſtro leur donna à tous, ou au moins à la plûpart, dequoi vivre, lorſqu'il fit le partage du

pays,

pays, ajoutant à ses liberalitez cette louange, qu'ils les avoient très-bien meritées, puisqu'ils avoient abandonné leurs interêts & leurs ressentimens particuliers, pour suivre les ordres de Sa Majesté, & se sacrifier pour son service.

CHAPITRE XXI.

Vaca de Castro fait punir quelques-uns de ceux qui avoient suivi Dom Diegue, & pardonne aux autres.

LA nuit de cette victoire il géla bien fort, de sorte que le froid fit mourir plusieurs de ceux qui étoient blessez. Il n'y eut que le seul Gomez de Tordoya qui n'étoit pas encore mort, & Pedro Anzurez qui étoit blessé, & qu'on ne put panser, parce que le bagage n'étoit pas encore arrivé. Le lendemain dès le matin Vaca de Castro fit soigner les blessez qui étoient au nombre de plus de quatre cens, & fit aussi enterrer les morts: il fit transporter les corps de Pedro Alvarez & de Gomez de Tordoya, à la ville de Guamanga, où ils furent ensuite enterrez avec beaucoup de magnificence.

Dès le même jour il fit couper la tête à quelques-uns des prisonniers qui avoient eu part à la mort du Marquis, & le jour suivant étant allé à Guamanga, il trouva que le Capitaine Diegue de Royas avoit fait souffrir le même supplice à Jean Tello & à quelqu'autres Capitaines. Vaca de Castro donna ordre au Licentié de la Gama de faire faire justice des autres, en les faisant punir comme ils le meritoient : celui-ci, suivant ses ordres, en fit pendre quelques-uns, & couper la tête à d'autres, jusqu'au nombre de quarante en tout, de ceux qui étoient les plus coupables ; il en bannit quelques-autres, & pardonna à tout le reste, si bien qu'il y eut environ soixante personnes en tout qui furent punies par justice. Après cela on donna permission à tous ceux qui étoient domiciliez de se retirer dans leurs maisons. Vaca de Castro s'en alla ensuite à Cusco, où il fit faire le procès à Dom Diegue, & quelques jours après lui fit couper la tête. Diegue de Mendez & deux autres prisonniers, se sauverent de prison, & s'en allerent trouver l'Ynga qui s'étoit retiré dans ces montagnes, qu'on nomme les Andes, qui sont comme inaccessibles, & où il est impossible

d'attaquer ceux qui s'y sont retirez par la difficulté des passages. L'Ynga le reçut avec joye, & témoigna être sensiblement touché de la mort de Dom Diegue, dont il étoit fort ami. Il le lui avoit témoigné en lui envoyant plusieurs cottes de maille, corselets, cuirasses & autres armes de celles qu'il avoit pris aux Espagnols qu'il avoit vaincu & tué lorsqu'ils alloient par ordre du Marquis au secours de Gonzale Pizarre & de Jean Pizarre à Cusco : il avoit aussi toujours eu soin de tenir secretement des Indiens en divers endroits, afin d'être promptement instruit du succès de la bataille.

CHAPITRE XXII.

Vaca de Castro envoye des gens de divers côtez pour découvrir le pays.

APrès la mort de Dom Diegue, & la dissipation entiere de son parti, la paix se trouvant par-là rétablie dans tout le pays, il sembla à Vaca de Castro qu'il ne pouvoit honnêtement congedier ses troupes, n'ayant pas de quoi les recompenser comme il auroit souhaité : il prit donc le parti de les envoyer

faire des conquêtes & des découvertes dans le pays. Ainsi il fit retourner le Capitaine Vergara avec ses gens à la conquête des Bracamoros, d'où il l'avoit tiré. Il envoya les Capitaines Diegue de Royas & Philippe Gutierrez, avec plus de trois cens hommes vers l'Orient pour découvrir le pays, où ils firent depuis des établissemens du côté de la riviere de la Plata Il envoya aussi un nommé Monroy au Chili pour mener quelque secours au Capitaine Pedro Valdivia. Il donna ordre au Capitaine Jean Perez de Guevara d'aller à la conquête du pays de Mullobamba qu'il avoit découvert. Ce pays est fort montueux, & il y a deux grandes rivieres qui prennent leur source dans la pente de ces montagnes, & qui coulent de-là vers la mer du Nord. L'une de ces rivieres est le Marannon, dont nous avons déja parlé, & l'autre la riviere de la Plata. Les Habitans de ce pays sont les Caribes, qui sont Antropophages. Le pays est fort chaud, si bien qu'ils vont nuds, ou peu s'en faut, n'ayant que quelques haillons autour du corps. Jean Perez eut en ces lieux connoissance d'un grand pays qui est par de-là les montagnes vers le Septentrion, où il y a de riches mines

To. 1. P. 340



d'or, où on trouve des chameaux, & des poules comme celles de la nouvelle Espagne : on y trouve aussi des brebis beaucoup plus petites que celles du Perou. Il faut arroser tout ce qu'on seme en ce pays-là, parce qu'il y pleut fort rarement. Il y a un Lac dont les bords sont fort peuplez. Dans toutes les rivieres il y a certains poissons qui sont de la forme & de la grandeur des plus grands chiens, qui tuent & mangent les Indiens qui entrent dans les rivieres, ou même qui passent auprès ; car ces animaux sortent aussi de l'eau & marchent sur la terre. Ce pays est borné du côté du Septentrion par le Marannon, à l'Orient par le Bresil que les Portugais possedent, au Midy par la riviere de la Plata : on dit aussi que c'est en cet endroit que sont ces Amazones, dont Orellana oüit parler. Vaca de Castro après avoir ainsi envoyé ses Capitaines en divers endroits, demeura plus de dix-huit mois à Cusco, faisant le partage des Indiens qui n'avoient point d'occupation, en les distribuant comme il le jugeoit à propos, mettant toutes choses en bon ordre dans le pays, & faisant des reglemens & des ordonnances fort utiles pour la conservation des

même on dé-
ge de Cusco les
for dont on ait oüi
purs, particulierement
qu'on nomme Cara-
Indien en recueillit dans un
d'un marc. Tout le pays
alors fort tranquille : les In-
avoient protegez, & remis des
fatigues qu'ils avoient souffert
dant la guerre : alors Gonzale Pizar-
vint à Cusco ; car jusques-là il n'en
voit pû obtenir la permission : & après
y avoir demeuré quelques jours, il s'en
alla dans le pays des Charchas s'occuper
à son ménage & à ses affaires de campagne, jusqu'à ce que le Viceroy Blasco Nugnez Vela vînt au Perou, comme on le dira dans la suite.

CHAPITRE XXIII.

Ordonnances de Sa Majesté pour le Gouvernement des affaires des Indes. Blasco Nugnez Vela va au Perou en qualité de Viceroy pour les faire executer.

DAns ce tems-là, & même un peu auparavant, quelques Religieux mûs, ce leur sembloit par un bon zele,

allerent informer Sa Majesté, & les Seigneurs de son Conseil, des grandes charges que les Espagnols en general imposoient sur les Indiens, & des cruautez qu'ils exerçoient contr'eux, les maltraitant dans leurs personnes, même jusqu'à les tuer; leur enlevant tous leurs biens, par les impositions excessives dont ils les chargeoient, & les contraignant de travailler aux mines & à la pesche des perles où ils perissoient tous, de maniere que le nombre en diminuoit si fort, & il étoit déja si petit, qu'en peu de temps il n'en demeureroit aucun de reste ni dans la nouvelle Espagne, ni dans le Perou, ni dans les autres lieux où il y en avoit encore; mais qu'ils periroient tous, comme cela étoit arrivé dans les Isles de saint Domingue, de Cuba, de saint Jean de Porto Rico, de la Jamaïque & dans quelqu'autres, où il n'y avoit plus, pour ainsi dire, ni trace ni memoire des Indiens autrefois Habitans naturels de ces lieux. Pour persuader mieux cela à Sa Majesté, ils y ajoutoient le récit de quelques cruautez particulieres que les Espagnols avoient exercé contre les Indiens, & ils y en joignoient d'autres dont les faits n'étoient point averez, & qu'on n'a jamais été assu-

ré qui fussent veritables. Qu'une des principales causes de ce mal & de la destruction de ces pauvres peuples venoit des grands fardeaux qu'on faisoit porter à ces Indiens, sans garder en cela ni l'équité ni la moderation qui eussent été necessaires. Qu'au reste, ceux qui avoient poussé les choses dans un plus grand excès étoient les Gouverneurs & leurs Lieutenans, les Officiers de Sa Majesté, les Evêques, les Religieux & les autres personnes favorisées & privilegiées, qui se fiant sur leur autorité & leurs privileges, s'assuroient qu'il n'y auroit aucunes peines contre eux pour cela, ce qui leur faisoit commettre tous ces excès avec d'autant plus de liberté & de hardiesse. Celui qui pressa & qui insista le plus sur ces remontrances, fut un Religieux de l'Ordre de saint Dominique, nommé Frere Barthelemy de las Casas, que Sa Majesté pourvut de l'Evêché de Chiapa. L'Empereur ayant donc oüi toutes ces choses, & desirant d'y apporter quelque remede, à quoi il se croyoit obligé en conscience, ainsi qu'on le lui avoit fait entendre : sur les informations qu'on lui presenta là dessus, il fit assembler non-seulement tous ceux qui étoient de son Conseil des

Indes, mais aussi plusieurs autres personnes éclairées, gens de Lettres & de probité. Dans cette assemblée on examina soigneusement les choses, & après plusieurs considerations faites sur la matiere, on dressa quelques reglemens par lesquels on esperoit de remedier aux maux & aux inconveniens qui avoient été representez par Frere Barthelemy. Ce reglement portoit qu'on ne pourroit forcer aucun Indien de travailler aux mines ni à la pesche des perles : qu'on ne leur imposeroit point de charges excessives, & que même on ne les obligeroit à porter les fardeaux que dans les lieux où on seroit destitué des moyens de faire autrement : qu'on les payeroit de leur travail, & qu'on fixeroit les tributs qu'ils seroient obligez de payer aux Espagnols: que tous les Indiens qui demeureroient libres par la mort des maîtres à qui ils appartenoient, seroient après cela au Roy. L'Ordonnance portoit encore, qu'on remettroit en liberté tous les Indiens qui étoient dans la possession & le partage de tous les Evêques des Indes, des Monasteres & des Hôpitaux : comme aussi de ceux qui seroient Gouverneurs, ou leurs Lieutenans ou Officiers de Sa Majesté, sans qu'ils les pussent retenir,

quand même ils protesteroient là-dessus d'aimer mieux quitter leurs Charges. On ordonnoit que cela auroit lieu particulierement, & seroit exactement observé au Perou, par tous ceux qui avoient eu quelque part dans les mouvemens & les troubles qui y étoient arrivez entre Dom François Pizarre & Dom Diegue d'Almagro, & que tous ces Indiens qui d'une maniere ou de l'autre seroient remis en liberté, comme aussi tous les tributs qu'ils payoient, appartiendroient à l'avenir à Sa Majesté. Il est évident que cette derniere clause faisoit qu'il n'y avoit personne dans tout le Perou qui pût retenir ses Indiens. En effet, il est aisé de voir par toute cette Histoire, qu'il n'y avoit aucun Espagnol ni grand ni petit, qui n'eût eu quelque attachement pour l'un des deux partis, même avec autant de passion, que s'il y fût allé de leurs biens & de leur vie. Cela s'étoit même étendu jusqu'aux Indiens du pays, à qui il arriva souvent d'avoir des démêlez, des disputes & des querelles les uns contre les autres, jusqu'à en venir aux mains pour ces deux partis, les uns tenant pour ceux du Chili, comme ils appelloient les partisans de Dom Diegue, & les

autres pour ceux de Pachacama, appellant ainsi ceux qui suivoient le parti du Marquis. Entre plusieurs autres choses, outre celles qui étoient portées par le réglement dont on vient de parler, & qu'on avoit jugé convenables pour le gouvernement de ces Provinces éloignées, il y en avoit une qui regardoit le Perou en particulier. On consideroit que ce pays étoit le plus riche & le plus considerable de ceux qui appartenoient à Sa Majesté dans l'Amerique, & qu'il dépendoit de l'Audience Royale résidante dans la Ville de Panama, où il n'y avoit que deux Auditeurs, ce qui faisoit que les affaires souffroient de grands retardemens, & ne se pouvoient presque expedier à propos, le Perou étant, comme il étoit, fort éloigné de Panama, & sur tout encore, parce que, comme on l'a déja remarqué ci-devant, la plus grande partie de l'année on ne pouvoit y aborder. On disoit donc là-dessus que c'étoit sans doute la raison qui avoit empêché qu'on ne pût apporter les remedes convenables aux maux & aux inconveniens dont on vient de parler, & qu'à l'avenir on ne pourroit non plus remedier à ceux qui surviendroient : c'est pourquoi on jugeoit à propos de casser

l'Audience de Panama, & d'en établir une nouvelle ſur les frontieres de Guatimala & de Nicaragua, dont le Licentié Maldonat qui étoit Auditeur de Mexique fut le Préſident, & du Reſſort de laquelle ſeroit la Province de Terre-ferme. Qu'à l'égard du Perou, on y établiroit une nouvelle Audience, compoſée de quatre Auditeurs, & d'un Préſident qui porteroit le titre de Viceroy & de Capitaine General, parce qu'on jugeoit cela abſolument neceſſaire à cauſe de l'importance des affaires de ce pays. Ces reglemens furent faits & publiez dans la Ville de Madrid l'an mil cinq cens quarante-deux, & incontinent on en envoya des copies en divers endroits des Indes : ils chagrinerent beaucoup tous ceux qui y avoient fait des conquêtes, & particulierement au Perou, où le préjudice qu'on en recevoit étoit plus general, puiſqu'il n'y avoit aucun de ceux qui y étoient établis qui ne perdît par-là à peu près tout ce qu'il poſſedoit, & qui ne ſe trouvât par conſequent dans la neceſſité de chercher de nouveaux moyens pour ſubſiſter & pour vivre. On diſoit là-deſſus que ſans doute Sa Majeſté avoit été mal informée touchant ce qui s'étoit paſſé, puiſque ceux

qui avoient suivi soit le parti d'Almagro, soit celui de Pizarre, ne l'avoient fait que comme bons & fideles Sujets de Sa Majesté, qui se proposoient de lui obéir en obéissant à ceux qu'ils regardoient comme Gouverneurs, agissant en son nom & par son autorité. Que de plus ils s'étoient trouvez dans une necessité absoluë de leur obéir de gré ou de force, & qu'ainsi ils n'étoient coupables d'aucun crime, ou qu'au moins s'il y avoit quelque faute, elle ne meritoit assurément pas qu'on les dépouillât ainsi de leurs biens. Ils ajoutoient encore, que dans le tems qu'ils découvrirent à leurs propres frais le Perou, on étoit expressément convenu avec eux, qu'on leur donneroit les Indiens pour toute leur vie, & que même après leur mort ils seroient à leur fils aîné, ou à leurs femmes, au cas qu'ils mourussent sans laisser d'enfans. Qu'en confirmation & en consequence de cela même, peu de tems après Sa Majesté avoit envoyé ordre à tous ceux qui avoient eu part à cette conquête, de se marier dans un certain tems marqué, sous peine de perdre leurs Indiens, en quoi la plûpart avoient obéi, & qu'ainsi il n'étoit pas juste qu'à présent qu'ils étoient vieux &

cassez, & qu'ils avoient leurs femmes & leurs familles, on les dépouillât de leurs biens & des moyens de subsister, dans le temps qu'ils croyoient goûter quelque repos, & jouir du fruit de leurs travaux, d'autant plûtôt qu'ils étoient avancez en âge, & n'avoient plus assez de santé, ni assez de force pour aller chercher de nouveaux pays & entreprendre de faire de nouvelles découvertes. Il y en eut donc plusieurs qui se rendirent de divers endroits à Cusco pour representer toutes ces choses au Licentié Vaca de Castro qui y étoit. Il leur dit là-dessus, qu'il étoit fortement persuadé que si Sa Majesté étoit bien informée de la verité des choses, elle y apporteroit sans doute quelque remede : qu'ainsi il jugeoit à propos que les Procureurs ou Syndics de toutes les Villes s'assemblassent, & nommassent quelques-uns d'entr'eux pour aller pardevers Sa Majesté & son Conseil Royal, afin de leur representer le vrai état des choses, & les supplier très-humblement d'y vouloir apporter le remede convenable, par la révocation ou le changement de ces ordonnances qui les réduisoient à de si fâcheuses extrêmitez. Que pour faciliter de sa part leur assemblée, & faire

que tous s'y puſſent plus aiſément trouver, il ſe rendroit à la Ville de los Reyes comme étant plus dans le centre & vers le milieu des autres Villes, tant de la plaine que de la montagne, & qu'ainſi il partageroit de bon cœur la peine, & leur épargneroit une partie du chemin, pour traiter enſemble de cette affaire. Il partit donc en effet de Cuſco pour ſe rendre à los Reyes, menant avec lui les Syndics de toutes les Villes de ce voiſinage, & étant accompagné de pluſieurs Gentilshommes, & autres perſonnes conſiderables.

CHAPITRE XXIV.

De la Commiſſion & du voyage de Blaſco Nugnez Vela, Viceroy du Perou, & des Auditeurs & autres Officiers qui l'accompagnerent.

L'An mil cinq cens quarante-trois, à peu près dans le même tems que ce dont on vient de parler dans le Chapitre précedent ſe paſſoit au Perou, Sa Majeſté en conſequence, & pour l'execution du reglement qu'on a rapporté, nomma pour Viceroy & Préſident de ce

pays-là, Blasco Nugnez Vela, de la Ville d'Avila, qui étoit alors Commissaire general des Douanes de Castille, parce qu'il l'avoit connu pour un homme de capacité & d'experience, tant dans cette Charge qu'en d'autres emplois qu'il avoit exercé auparavant dans les Villes de Malaga & de Cuença, & de plus pour un homme droit, qui rendoit exactement justice sans aucun égard pour personne, executant les ordres du Roy ponctuellement & sans aucun détour. Sa Majesté nomma aussi pour Auditeurs le Licentié Cepeda de Ville de Tordesillas, qui étoit alors Auditeur dans les Isles Canaries, le Docteur *Lison* de Texada de la Ville de Loyronne, qui étoit Préteur des Nobles de l'Audience Royale de Valladolid, le Licentié Alvarez, Avocat de la même Audience, & le Licentié Pedro Ortiz de Zarate de la Ville d'Ordugna, qui étoit grand Prévôt de Segovie; & pour Maître des Comptes, tant du pays du Perou que de la Province de Terre-ferme, Augustin de Zarate Secretaire de son Conseil Royal; car depuis la découverte de ces Provinces, on n'avoit point fait rendre compte aux Tresoriers, ni aux autres Administrateurs des revenus

Royaux.

Royaux. Tous ceux qu'on vient de nommer, s'embarquerent & mirent à la voile au Port de ſant Lucar de Barrameda le premier jour du mois de Novembre de l'an mil cinq cens quarante-trois: ils arriverent heureuſement au Port de la Ville nommée (*a*) *Nombre de Dios*, où ils firent quelque ſejour, pour faire les préparatifs qui leur étoient neceſſaires pour leur navigation de quelques jours par la mer du Sud. Le Viceroy ſe preſſoit fort, il s'embarqua dans un vaiſſeau qu'il avoit fait équiper, & mit à la voile à la my-Février de l'an mil cinq cens quarante-trois, ſans vouloir attendre aucun des Auditeurs, bien qu'on l'en priât. Ils ne purent s'empêcher d'en avoir quelque reſſentiment: outre qu'il s'étoit déja paſſé entr'eux quelques petites choſes, qui, quoiqu'elles ne fuſſent pas de grande importance, n'avoient pas laiſſé de faire quelque impreſſion dans leurs eſprits, & de faire à peu près connoître les ſentimens qu'ils avoient les uns pour les autres. Avant que le Viceroy partît de ce lieu, il commença à mettre à execution un des reglemens qu'il portoit,

(*a*) *Nom de Dieu Ville de l'Amerique.*

par lequel il étoit ordonné que les In
diens auroient la liberté de retourne
dans le pays de leur naiſſance, s'ils e
étoient hors par quelque occaſion qu
ce pût être: ainſi il commença à raſſem-
bler tous les Indiens qui ſe trouvoien
dans cette Province, & qui étoient ori-
ginaires du Perou. Le grand commerc
entre ces deux Gouverneurs faiſoi
que le nombre de ces Indiens étoit for
conſiderable: il les fit tous embarque
dans ſon navire aux dépens de leur
maîtres. Il ſe rendit heureuſement &
en peu de temps au Perou, débarqu
au Port de Tumbez, faiſant de-là ſo
voyage par terre, & commençant à fair
executer les ordres qu'il portoit dan
tous les lieux qui ſe trouvoient ſur ſo
paſſage. A l'égard des uns, il regloit &
fixoit les charges & les impoſition
qu'ils pouvoient mettre ſur les Indiens,
& les tributs qu'ils en pouvoient tirer:
aux autres, il leur ôtoit entierement
tous les Indiens qu'ils avoient, pour les
mettre au rang de ceux qui apartenoient
à Sa Majeſté. Cela fut cauſe que quel-
ques particuliers qui s'y trouvoient fort
intereſſez, & en general tous les Habi-
tans des Villes de Saint Michel & de
Truxillo comparurent devant lui, le

ſuppliant très-humblement, & avec de grandes inſtances, qu'au moins il voulût bien ſurſeoir l'execution de ces reglemens ſi rigoureux, juſqu'à la venue des Auditeurs, & qu'alors ils ſe rendroient à Lima pour demander juſtice ſur leur très-humble ſupplication. Ils alleguoient encore pour appuyer leur demande, qu'il y avoit un article des reglemens qui portoit, qu'ils ſeroient mis à execution par le Viceroy, & les Auditeurs conjointement, & qu'ainſi il n'étoit pas en droit d'en preſſer, comme il faiſoit, l'execution, ſe trouvant ſeul. Toutes leurs raiſons & toutes leurs remontrances furent inutiles, il ne voulut point s'y rendre, diſant, que les ordres qu'il portoit étoient des Loix generales faites pour le bien du Gouvernement, qui ne pouvoient ſouffrir de retardement par leurs requêtes ni leurs ſupplications. Il continua donc toujours à faire executer les reglemens juſqu'à ce qu'il fût arrivé à la Province de Guavra, qui eſt à dix-huit lieues de la Ville de los Reyes.



CHAPITRE XXV.

Ce qui se passa dans la Ville de los Reyes à la reception du Viceroy.

AUssitôt que le Viceroy fut arrivé au Port de Tumbez, il envoya devant lui à grand'hâte pour notifier ses pouvoirs & son autorité au Licentié Vaca de Castro, afin qu'il se desistât du Gouvernement. On apprit donc tant par le messager qui apporta ces ordres, que par d'autres personnes qui vinrent après lui, la rigueur avec laquelle le Viceroy faisoit executer les ordonnances dont il étoit chargé, sans écouter là-dessus ni supplication ni requête. Pour irriter encore plus le monde contre le procedé du Viceroy, on ajoutoit le recit de quelques rigueurs qu'on disoit qu'il avoit exercées, qui ne lui étoient jamais venues dans l'esprit. Ces nouvelles causerent tant d'émotion & de murmures dans l'esprit de ceux qui accompagnoient Vaca de Castro, que quelques-uns d'eux lui conseilloient de ne point recevoir le Viceroy, mais plûtôt de protester contre les ordonnances

& contre sa commission,&de ne le reconnoître en aucune maniere, puisqu'il s'étoit rendu indigne du Gouvernement, en refusant de rendre justice aux fideles sujets de Sa Majesté, & d'écouter favorablement leurs remontrances, faisant paroître une rigueur excessive dans l'execution des ordres qu'il apportoit. Vaca de Castro les appaisoit autant qu'il lui étoit possible, leur disant, qu'ils devoient s'assurer qu'après l'arrivée des Auditeurs, & lorsque l'Audience seroit une fois formée, ils ne seroient pas plûtôt informez de la verité, qu'ils écouteroient sans doute favorablement les supplications qu'on leur feroit. Qu'au reste à son égard,il ne pouvoit pas s'empêcher d'obéir aux ordres de Sa Majesté. En effet, étant près de la Province de Guadachili, qui est à vingt lieues de la Ville de los Reyes, où les provisions du Viceroy lui furent notifiées, il se desista incontinent de la Charge de Gouverneur: seulement avant de le faire, il donna à quelques personnes quelques repartitions d'Indiens qui étoient vacans, dont une partie étoit en son nom. Les principaux de ceux qui venoient avec lui voyant donc qu'ils l'importunoient inutilement, & qu'il ne vouloit point absolument

leur accorder ce qu'ils lui demandoient: ils retournerent à Cuſco, diſant pour colorer leur retour, qu'ils n'oſeroient attendre le Viceroy, tandis qu'il étoit ſeul; mais que quand les Auditeurs ſeroient arrivez, alors ils retourneroient. Nonobſtant toutes ces raiſons & ces prétextes ſpecieux, il n'étoit pas difficile à connoître qu'ils s'en alloient fort émus & fort chagrins, & n'étoient pas bien intentionnez. Ils le firent clairement connoître peu de jours après; car étant arrivez à la Ville de Guamanga, ils y exciterent un grand tumulte, & ſe rendirent, malgré Vaſco de Guevara, maîtres de toute l'artillerie que le Licentié Vaca de Caſtro avoit laiſſé en ce lieu après la victoire qu'il remporta ſur Dom Diegue: ils la firent après cela mener à Cuſco, ayant aſſemblé pour cet effet un grand nombre d'Indiens. Vaca de Caſtro continua cependant ſon chemin, & ſe rendit à los Reyes, où il trouva tout en trouble & en confuſion, cette Ville étant fort émûe ſur la queſtion, ſi on devoit reconnoître le Viceroy. Les uns diſoient que Sa Majeſté par les Proviſions n'ordonnoit point qu'il ſeroit reconnu juſqu'à ce qu'il vînt lui-même en perſonne. Les autres diſoient que quand

même il viendroit, vû les ordonnances qu'il apportoit, & la rigueur avec laquelle il les faisoit executer, sans avoir égard ni à requête ni à supplication, il ne falloit point le recevoir ni le reconnoître. Neanmoins Yllan Suarez Commissaire de Sa Majesté & Juge de Police de cette Ville, fit tant par ses raisons & ses exhortations, que la resolution fut prise de recevoir le Viceroy, & d'admettre ses Provisions, qu'on fit publier avec beaucoup de solemnité. Incontinent après plusieurs des Habitans & des Magistrats de la Ville allerent à Guavra pour l'y recevoir & lui baiser les mains, puis de-là ils l'accompagnerent jusqu'à los Reyes, où il fut reçu avec beaucoup de pompe & de magnificence, marchant, sous un Dais de drap d'or. Les Magistrats marchoient en ordre avec les marques de leurs dignitez, vêtus de longues robes de satin cramoisi, doublées de damas blanc : ils le conduisirent ainsi à l'Eglise, puis à son Hôtel. Comme il apprit les murmures & les mouvemens de ceux qui s'en étoient allez à Cusco, il fit dès le lendemain prendre le Licentié Vaca de Castro, & le fit mettre en la prison publique, le soupçonnant d'avoir quelque part à ces mouvemens

séditieux, & d'en être même le premier auteur. Les Habitans de la Ville, quoiqu'ils ne fussent pas tout-à-fait bien avec Vaca de Castro, supplierent pourtant très-humblement le Viceroy de ne permettre pas qu'une personne de consideration comme lui, qui étoit du Conseil de Sa Majesté, & avoit été leur Gouverneur, fût mis en la prison publique, puisque quand même il auroit merité la mort, & qu'on lui devroit faire couper la tête dés le lendemain, on le pouvoit néanmoins mettre dans une prison plus honnête, & qui ne seroit pas pour cela moins sûre. Le Viceroy se rendit à ces remontrances, & le fit mettre dans la Maison Royale, moyennant la caution des Bourgeois pour une somme considerable, puis il fit mettre tous ses biens en sequestre. Les Habitans de Lima voyant toutes ces rigueurs, étoient fort chagrins & fort mécontens ; ils conferoient quelquefois secretement ensemble, & plusieurs sortoient de la Ville les uns après les autres prenant le chemin de Cusco où le Viceroy n'avoit pas été reconnu.

Fin du Tome premier.





